

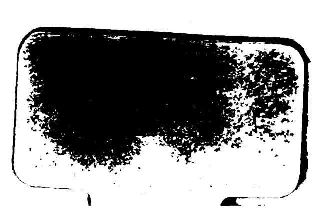


KINNAIRD





KINNAIRD



ŒUVRES

DU COMTE

ANTOINE HAMILTON;

NOUVELLE ÉDITION,

Corrigée & augmentée d'un Volume.

MEMOIRES
DU COMTE
DE GRAMMONT,

Par le C. ANTOINE HAMILTON.

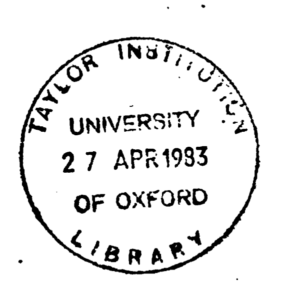
TOME PREMIER.



A LONDRES.

1776.




TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
27 APR 1983
OF OXFORD
LIBRARY

AVERTISSEMENT.

LE Public a fait un accueil ſi favorable à ces Mémoires, que nous avons cru devoir en procurer une nouvelle Edition. Outre les aventures du Comte de Grammont, très-piquantes par elles-mêmes, ils contiennent l'Hiſtoire amoureuſe d'Angleterre ſous le règne de Charles II. Ils ſont d'ailleurs écrits d'une manière ſi vive & ſi ingénieuſe, qu'ils ne laiſſeroient pas de plaire infiniment, quand la matière en ſeroit moins intéreſſante.

Le Héros de ces Mémoires a trouvé dans le Comte Hamilton un Hiſtorien digne de lui. Car on n'ignore plus qu'ils ſont partis de la même main, à qui l'on doit encore d'autres ouvrages frappés au même coin.

Nous avons enrichi cette Edition d'un Diſcours mêlé de Proſe & de Vers, où l'on exagère la difficulté qu'il y a de bien repréſenter le Comte de Grammont. On reconnoîtra facilement que ce Diſcours eſt du même Auteur que les Mémoires, & qu'il devoit naturellement en orner le frontiſpice. Au reſte, il ne nous ap-

partient point d'en apprécier le mérite. Nous dirons ſeulement que des perſonnes d'un goût ſûr & délicat le comparent au *Voyage de la Chapelle*, & qu'ils y trouvent les mêmes grâces, le même naturel & la même légèreté.

Il ne nous reſte plus qu'à dire un mot de M. Hamilton lui-même, Auteur de ces Mémoires & du Diſcours qui les précède.

Antoine Hamilton, dont nous parlons, étoit de l'ancienne Maiſon de ce nom en Ecoſſe. Il naquit en Irlande. Il eut pour père le Chevalier Georges Hamil-

ton, petit-fils du Duc d'Hamilton, qui fut aussi Duc de Châtelleraud en France.

Sa mère étoit Madame Marie Butler, sœur du Duc d'Ormond, Viceroi d'Irlande, & Grand-Maître de la Maison du Roi Charles.

Dans les révolutions qui arrivèrent du tems de Cromwel, ils suivirent le Roi & le Duc d'Yorck, son frère, qui passèrent en France. Ils y amenèrent leur famille. Antoine ne faisoit à peine que de naître.

Lorsque le Roi fut rétabli sur son Trône, il ramena en Angleterre les jeux & la magnificence. On voit

dans les Mémoires de Grammont, combien cette Cour étoit brillante ; la curiosité y attira le Comte de Grammont. Il y vit Mademoiselle d'Hamilton ; il ne tarda pas à sentir le pouvoir de ses charmes ; il l'épousa enfin : & c'est la tendresse qu'*Antoine* avoit pour sa sœur, qui l'engagea à faire plusieurs voyages en France, où il a été élevé, & où il a passé une partie de sa vie.

M. Antoine Hamilton, étant Catholique, il ne put obtenir d'emploi en Angleterre ; & rien ne fut capable d'ébranler ni sa Reli-

gion, ni la fidélité qu'il devoit à son Roi.

Le Roi Jacques étant monté sur le Trône, il lui donna un Régiment d'Infanterie en Irlande, & le Gouvernement de Limeric. Mais ce Prince ayant été obligé de quitter ses États, le Comte Hamilton repassa avec la Famille Royale en France. C'est-là, & pendant le long séjour qu'il y a fait, qu'il a composé les divers Ouvrages qui lui ont acquis tant de réputation. Il mourut à Saint-Germain, le 21 Avril 1720, dans de grands sentimens de piété, & après avoir reçu les derniers Sacremens.

Il étoit âgé alors d'environ 74 ans. Il a mérité les regrets de tous ceux qui avoient le bonheur de le connoître. Né ſérieux, il avoit dans l'eſprit tous les agrémens imaginables : mais ce qui eſt plus digne de louanges, à ces agrémens qui ſont frivoles ſans la vertu, il joignoit toutes les qualités du cœur.





EPITRE

A MONSIEUR LE COMTE DE GRAMMONT.

HONNEUR des rives éloignées,
Où Corizande (a) vit le jour,
De Menodaure (b) heureux séjour,
D'où vos errantes destinées,
Semblent vous bannir sans retour;
Et d'où l'Astre du jour, passant les Pyrénées,
Voit tant de faces basannées,
Et va finir son vaste tour,
Devers les Isles fortunées!

[a] Corizande des Andoüains, ayeule du Comte de Grammont.

[b] Menodaure, un des Ancêtres de la Famille.

Vous, qui dans une auguſte Cour,
Fameux depuis maintes années,
Sans prendre aucun mauvais détour,
Avez ſignalé vos menées,
Et dans la guerre & dans l'Amour.

C'eſt à vous, Monſieur, que cet Ecrit s'adreſſe : car à quel autre pourroit-il convenir ? Mais vous auriez de la peine à vous imaginer qui vous l'adreſſe, puiſqu'il n'eſt plus queſtion de nous, depuis des tems infinis, & qu'une longue abſence doit nous avoir effacés de votre ſouvenir. Cependant nous ôſons un peu nous flatter que cela n'eſt pas, puiſque

Vous n'oubliez jamais perſonne,
Témoins Don Brite à Lérida,
Dona Raguez à Barcelonne,
Gaſpar Boniface à Bréda;
Enfin Catalane & Gaſconne,

Depuis Bordeaux jusqu'à Bayonne:
De Perpignan à Puycerda;
Et nous, vos deux amis des bords de
la Garonne.

C'eſt dans ces lieux écartés & paiſibles, que nous apprenons chaque jour, que vous êtes plus agréable, plus rare, & plus merveilleux que jamais. Nos voiſins, grands nouvelliſtes, informés des vivacités dont on leur mande que vous ſurprenez la Cour, nous demandent ſi vous n'êtes pas le petit fils de ce fameux Chevalier de Grammont, dont on lit tant de merveilles dans l'Hiſtoire des guerres civiles. Indignés que votre caractère ſoit ſi peu connu dans des Provinces, où votre nom l'eſt tant, nous avions formé le deſſein de donner ici quelque idée de votre mérite : mais qui ſommes-nous pour l'entrepren-

dre? Médiocres pour le génie, & rouillés par une longue interruption de commerce avec la Cour, comment feroit-il possible que nous eussions ce goût & cette politesse, qui ne se trouvent point ailleurs, & qu'il faudroit pourtant avoir pour bien parler de vous? Car,

Il ne faut pas un talent ordinaire,
Pour réussir dans une affaire,
Où les talens succombent tous:
Et quelque empressement que l'on ait à vous plaire,
Dès qu'il faut écrire pour vous,
Le projet devient téméraire:
Et des Campagnards comme nous,
Sont bien-tôt réduits à se taire.

Ainsi, nous ne songions plus qu'à ramasser tout ce que notre mémoire pourroit nous fournir

des particularités de votre vie, pour les communiquer aux plus habiles des lieux où vous êtes: mais le choix nous embarrassa. Tantôt nous voulions adresser nos Mémoires à l'Académie, persuadés qu'ayant autrefois soutenu des Thèses de Logique, vous en saviez assez pour être reçu dans cet illustre corps, & pour y être loué depuis les pieds jusqu'à la tête, à votre réception. Tantôt nous voulions que, comme il n'y a pas d'apparence qu'il reste quelqu'un sur la terre, quand vous n'y serez plus, les Révérends Peres Massillon ou de la Rue vous entreprissent par avance. Mais nous jugeâmes que le premier de ces partis ne convenoit point à votre caractère: & qu'à l'égard de l'autre, il étoit contre l'usage de vous envelopper tout vif dans les figures d'une Oraison

funèbre. Le fameux Despréaux s'offrit ensuite à notre imagination, & nous crûmes d'abord que c'étoit ce que nous cherchions : mais quelques momens de réflexions nous firent comprendre que ce n'étoit pas votre fait.

Des Ouvrages d'esprit arbitre souverain ;
Il jouit en repos de sa première gloire ;
Si du plus grand des Rois il compose l'Histoire,
Phébus est attentif à conduire sa main,
Et c'est l'unique soin des filles de Mémoire.
Lui seul peut consacrer à l'Immortalité
Un mérite comme le vôtre ;
Mais sa muse a toujours quelque malignité,
Et vous caressant d'un côté,
Vous égratigneroit de l'autre.

L'expédient qui nous vint en tête après celui-là, fut de vous mettre tout de votre long au milieu du Recueil où l'on voit depuis peu cette belle Lettre de l'illustre Chef de votre Maison : & voici l'adresse qu'on nous avoit donnée pour cela.

Non loin des superbes lambris,
Qu'habitoient nos Rois à Paris,
Dans un certain recoin du Louvre,
Est un Bureau fécond, qui s'ouvre.
A tous Auteurs, à tous écrits, [a]
A des Ouvrages de tous prix,
Sur-tout à ceux des beaux esprits,
Quand par hazard il s'en decouvre.
De ce lieu chaque mois sortent galans cahiers.
Où tous faiseurs de chansonnettes,
[Tendres Héros de leur quartiers]
Viennent dans des Vers familiers

[a] Le Mercure Galant.

Usurper le nom de Poètes,
Et sur des tons irréguliers,
Montant Chalumeaux & Musettes;
Content champêtres amourettes,
Ou couronnent de vains lauriers,
Des Écrivains & des Guerriers,
Qui sont inconnus aux Gazettes.
De ses atours capricieux,
C'est-là que l'Enigme se pare,
Met un masque mystérieux,
Et d'un voile mince & bisarre
Embarrassant les curieux,
Est toujours neuve, & jamais rare.
C'est-là qu'on voit en vieux transports
Gémir nouvelles Élégies;
Et là s'impriment tous les Morts,
Avec leurs généalogies;
Leurs éloges, leurs effigies,
Leurs dignités & leurs trésors.

Nous vîmes bien qu'il n'y avoit pas moyen de vous insérer dans

un recueil qui devoit être farci de tant d'autres choses; & toutes ces difficultés nous remirent enfin sur nos premières voies, résolus malgré notre insuffisance, de tenter l'aventure nous-mêmes, & d'appeller à notre secours deux hommes que nous n'avons pas l'honneur de connoître, mais dont quelques Ouvrages sont parvenus jusqu'à nous; & pour les engager par quelques petites honnêtetés, un de nous deux, & justement celui qui porte encore à l'oreille cette perle que vous disiez que sa mere y avoit mise par dévotion, se mit à les apostropher, comme vous allez voir:

O vous dont la facile veine
Enchante par d'heureux transports,
Tantôt les rives de la Seine,
Et tantôt la fertile plaine
Que la Marne suit de ses bords;

Quand vos chants, ornés des trésors
Du Permesse ou de l'Hypocrène,
Badinent pour quelque Climène,
Ou, quand imitant les accords
De Thalie ou de Melpomène,
Vous nous rendez les fameux Morts
De Rome & de l'antique Athène;
La Fare! & vous, Abbé savant,
Que Phébus de son influence
Anime & soutient en rimant;
Donnez chacun dans une Stance
Quelque relief à ce fragment;
Nous implorons votre assistance.

A peine cette invocation fut-elle mise au net, que nous trouvâmes Melpomène & Thalie, quelque peu dèplacées, puisque ces Messieurs ne paroissoient pas avoir rien écrit qui soit du département de nos deux Muses. Cette réflexion nous embarrassoit, & nous songions au tour qu'il falloit

donner à cet endroit de notre Ecrit, lorſque tout-à-coup parut au milieu de la chambre où nous écrivions, une figure qui nous ſurprit, ſans nous effrayer : c'étoit celle de votre Philoſophe l'inimitable Saint-Evremont. Rien de tout ce tintamarre, qui annonce d'ordinaire l'arrivée des Morts de conſéquence, n'avoit précédé ſon apparition.

L'on ne vit point trembler la Terre ;
Le Ciel reſta clair & ſerein ;
Point de murmure ſouterrain,
Et pas un ſeul coup de tonnerre.
Il n'étoit point couvert de lambeaux mal couſus,
Tels qu'étala près de Philippe
Le ſpectre qui de nuit apparut à Brutus.
Il n'avoit point l'air de Laïus,
Qui ne portoit pour toute nippe
Qu'un petit manteau d'Emaüs,

Quand il vint accuser Œdipe.
Il n'avoit rien du funeste appareil
Que l'on croit voir à ces affreuses om-
bres,
Qui sortent des Royaumes sombres,
Pour interrompre le sommeil.

Tout cela nous fit connoître qu'il n'avoit pas eu envie de nous faire peur. Il s'étoit mis tout comme nous l'avions vu la première fois que vous nous procurâtes le plaisir de sa connoissance à Londres. C'étoit ce même air goguenard, mais un peu refrogné; & c'étoient les mêmes habits, qu'il avoit sans doute gardés pour nous venir rendre cette visite; & afin que vous n'en doutiez pas,

Il avoit pris pour ce voyage
Sa calotte de maroquin;
Et cette loupe à double étage,
Dont il ne vit jamais la fin

Ornoit le haut de son visage :
Bref ; il parut dans l'équipage,
Où chez la belle Mazarin,
Toujours paré du nom de Sage,
Il venoit noyer dans son vin
Les engourdissemens de l'âge,
Et rendoit chaque jour hommage
A l'éclat renaissant qui brilloit sur son teint.

Comme il étoit arrivé sans façon, il se mit entre nous sans cérémonie : mais il ne put s'empêcher de sourire du respect avec lequel nous éloignions nos siéges d'auprès de lui, sous prétexte de ne le pas incommoder. J'avois toujours entendu dire qu'il falloit interroger les gens de l'autre monde, pour les faire parler : mais il nous fit bien-tôt voir le contraire ; & après avoir jeté les yeux sur le papier que nous

avions laiſſé ſur la table : j'approuve, dit-il, votre projet, & je viens vous donner quelques conſeils pour l'exécution : mais je ne comprends pas le choix que vous faites de ces deux Meſſieurs, pour vous aider. Je conviens qu'on ne peut écrire avec plus d'agrément, qu'ils font l'un & l'autre : mais ne voyez-vous pas qu'ils ne font rien que par boutade, & que les ſujets qu'ils traitent ſont auſſi éxtraordinaires que le caprice qui les entraine ?

L'un tendre, fidèle, & goutteux ;
Se révoltant d'un air prophane
Contre l'anodine ptiſane ;
Et contre l'objet de ſes vœux,
Ne chante dans ſes vers heureux ;
Que l'inconſtance & la Toſcane.
L'autre d'un ſtyle gracieux,
Et digne des bords du Permeſſe ;

Par mille traits ingénieux,
Fait tout céder à la pareſſe,
Et de l'indolente moleſſe
Vante le repos glorieux.

Laiſſez-les donc là, s'il vous plaît; il importe peu que vous les ayez invoqués; ils n'en viendront pas plutôt à votre ſecours; arrangez du mieux que vous pourrez les matières que vous alliez raſſembler pour d'autres; ne vous embarraſſez ni de l'ordre des tems, ni de celui des évènemens. Je vous conſeillerois au contraire d'avoir pour objet principal les dernières années de celui pour qui vous écrivez; les premières ſon trop éloignées pour pouvoir en rapprocher les aventures juſqu'au tems où vous êtes. Faites quelques remarques: mais courtes & légères, ſur la réſolution qu'il a priſe de ne point mourir

&

& sur le pouvoir qu'il paroît avoir de l'exécuter.

Son trépas par lui seul tant de fois retardé,
Est un miracle que l'envie
D'un œil jaloux n'a jamais regardé ;
Mais de tant de secrets qu'à sa gloire il publie,
Celui d'éterniser sa vie,
Est l'unique secret qu'il ait jamais gardé (*a*).

Ne vous allez pas embarrasser l'esprit à chercher des ornemens ou des tours d'éloquence, pour tracer son caractere, cela sentiroit le Panégyrique ; & ce sera assez le louer que de le peindre au naturel. Gardez-vous bien

(*a*) Pensée fausse. C'est peut-être la seule chose qui soit répréhensible dans ce morceau, qui d'ailleurs on peut regarder comme un chef-d'œuvre en son genre.

de vouloir rendre ſes récits ou ſes bons-mots ; le ſujet eſt trop grand pour vous. Tâchez ſeulement en parlant de ſes aventures, de donner des couleurs à ſes défauts, du relief à ſes vertus.

C'eſt ainſi qu'autrefois par des routes
faciles,
A l'immortalité j'élevois mon Héros ;
Pour vous, peignez d'abord en gros
Cent Beautés à ſes vœux dociles ;
Faites le voir ſuivant en tous lieux les
drapeaux
D'un Guerrier égal aux Achilles.
Qu'au milieu de la paix, ennemi du
repos,
Il donne des leçons utiles
Aux Courtiſans les plus habiles ;
Et, toujours actif à propos,
Sans leurs empreſſemens ſerviles,
Qu'il efface tous leurs travaux.
Que vos pinceaux enfin, en nouveaux
traits fertiles,

Le fassent voir, en différens tableaux,
Tyran des fâcheux & des sots,
Historien d'amour & des guerres civiles,
Recueil vivant d'antiques Vaudevilles,
Redoutable par ses complots
Aux Amans heureux ou tranquiles,
Désolateur de ses Rivaux;
Fléau des discours inutiles,
Agréable & vif en propos,
Célebre diseur de bons mots,
Et sur-tout, grand preneur de Villes.
N'oubliez pas le cheval blanc (*a*)
Sur lequel, soutenant téméraire menace,
Il parut inopinément
Vers les campagnes de l'Alsace,
Aux yeux d'un Prince triomphant;
Dites par quel enchantement,
Par quelle adresse ou quelle audace,
En dépit du vieux Saint-Alban,

(*a*) Il avoit promis à Monseigneur le Dauphin, qui commandoit l'Armée d'Alsace, qu'il le verroit arriver sur un cheval blanc, avant la fin de la campagne.

Il enleva le (*a*) Bouquinguant.
Contez ces faits tout uniment.
Gens comme vous n'auroient pas bonne
grâce
A s'élever insolemment;
Et ce n'est pas toujours au sommet du
Parnasse
Que l'on chante avec agrément.
Que par un tour aisé chaque récit s'ex-
plique;
Suivez la nature de près,
Et que pour chaque Vers la rime faite
exprès,
Du misérable Poëtique
Evite l'un & l'autre excès.
N'adorez point les goûts de la vogue
publique.

(*a*) Il persuada au Duc de Buckingam de passer en France avec lui, pour rompre la triple Alliance, malgré les efforts que les Ministres d'Angleterre, & la Comtesse de Shrewsbury, firent, pour l'en empêcher; Bouquinguant étoit alors favori de Charles II.

Mais ne les condamnez jamais :
Il eſt un lieu près du Marais,
Où depuis quelque tems le genre Marotique
Se renouvelle avec ſuccès.
Empruntez les nouveaux attraits
Que l'on trouve à ſon air antique :
De Ronſard ou de Rabelais
Inſtruiſez-vous dans la boutique ;
Il ne faut que cinq ou ſix traits
D'un langage obſcur & gothique,
Pour divertir à peu de frais.

Nous l'aſſurâmes que nous tâcherions de profiter de ce dernier avis : mais que celui de ne pas tomber dans la verſification rampante nous paroiſſoit plus difficile à ſuivre. Encore une fois, dit-il, faites de votre mieux ; des gens qui écrivent pour le Comte de Grammont peuvent compter

ſur quelque indulgence : en tout cas, vous n'êtes gueres connus que de lui, & ſelon les apparences, ce que vous allez faire ne donnera pas au Public une grande envie de vous connoître. Finiſſons cette viſite, pourſuivit-il; & par les ſouhaits que je vais faire, faites connoître à mon Héros que je m'intéreſſe toujours pour lui.

Que de ſes jours nombreux l'immuable Deſtin
D'un eſprit éternel ſoutienne encor les charmes;
Qu'il dorme un peu plus le matin,
Qu'il renonce à jamais au tumulte des armes;
Et que le Pere Séraphin,
Toujours ſur de fauſſes allarmes,
Le vienne exhorter à ſa fin:
Et que ce ſoit toujours en vain
Qu'abandonné du Médecin,
La Cour pour lui verſe des larmes.

Par ses soins redoublés que le Roi convaincu,
Qu'il ne vit plus que pour le suivre,
Puisse apprendre de lui l'heureux art de revivre,
Après avoir aussi long-tems vécu.

❦

A tant, se tut le Normand Philosophe,
De son tems gentil Clerc, ains gaudisseur juré,
Et que pieça, dit-on, aviez pour tout Curé,
Mais dont Prônes méshui ne sont pas de l'étoffe
D'un Pasteur enſépulturé.
Or, s'en partit revoir la (*a*) cointe bande
D'amis féals qu'en l'autre monde avez:

[a] Vieux mot qui se disoit des personnes belles, ajustées, du Latin *comptus*, ou peut-être du Celtique *coant*.

Jà n'eſt métier qu'illec il vous attende ;
Si ne dira pourquoi celle legende,
Trop mieux que nous la raiſon en ſavez.
Que ſi dans cinquante ans, ſans être
grain malade,
Force vous eſt pourtant, à la parfin,
Sur lit géſir en piteuſe parade,
Et vers les Morts prendre votre chemin,
Adonc verrez maint & maint Camarade,
Qui, menant feſte & moult joyeux [a] Hutin,
A grand [b] randon vous feront accolade.
Là trouverez Meſſire Benſerade,
Le Preux Chapelle & Maître Chapelain,

[a] Ce mot ſignifie querelle, débat. Du Cange dit que Louis *Hutin* fut ainſi appelé, parce que dans ſon enfance il étoit mutin.

[b] Avec empreſſement.

Les Damoiſels Voiture & Sarrazin,
Et cil qui Chanſon ne Balade
Onc ne rima ſans hanap de bon vin.

Adieu, Seigneur, qui jadis par le monde
Fin ne mettiez d'aimer ou batailler,
Roi de Joûteurs, & courtois Chevalier:
Aſſez devant les Guerres de la Fronde,
Si revenez ès bords de la Gironde
En coche clos, & ſans vous travailler,
Verrez Châtel ſis à dextre de l'onde,
Qui perron n'a, ne ſuperbe eſcalier,
Mais dont foſſés ont eau claire & profonde;
Là demeurons; veuillez ne l'oublier.

Souvenez-vous en donc, s'il vous plaît, Monſieur, ſi par haſard l'envie vous prend de revoir votre belle maiſon de Séméac. En attendant, trouvez bon que nous finiſſions cette longue Let-

tre; nous avons eu beau changer de ſtyle & de langage, pour en faire quelque choſe, vous voyez combien nous ſommes reſtés au-deſſous de notre ſujet: il faudroit, pour y réuſſir, que celui que nos fictions viennent de reſſuciter, fût encore parmi les vivans. Mais,

Il n'eſt plus de Saint-Evremont,
Et ce Chroniqueur agréable
Du ſérieux & de la fable,
Ce favori du ſacré Mont,
N'a pu trouver le Cocyte guéable:
Et de ce Fleuve redoutable
Le retour n'eſt permis qu'au Comte
de Grammont.



TABLE

DES CHAPITRES

Contenus dans le premier Tome de ces Mémoires.

CHAPITRE PREMIER.

SERVANT d'introduction à l'Ouvrage, Page 1

CHAPITRE II.

Arrivée du Chevalier de Grammont *au siége de Trin, & son genre de vie,* 7

CHAPITRE III.

Son éducation & ses aventures avant son arrivée à ce siége, 17

CHAPITRE IV.

Son arrivée à la Cour de Turin, & comment il y passe son tems, 54

CHAPITRE V.

Son retour à la Cour de France.

Ses aventures au siége d'Arras. Ses réponses au Cardinal Mazarin. *Il est exilé de la Cour de France,* 116

CHAPITRE VI.

Son arrivée à la Cour d'Angleterre. Caractères des personnes qui composoient cette Cour, 161

CHAPITRE VII.

*Il devient amoureux de Mademoiselle d'*Hamilton*, diverses aventures d'un Bal de la Reine. Voyage curieux de son Valet-de-Chambre à Paris,* 207

CHAPITRE VIII.

Histoire burlesque de l'Aumônier Poussatin. *Relation du siége de Lérida. Mariage du Duc d'*Yorck, 274

Fin de la Table du Ier. Tome.

MEMOIRES



MÉMOIRES DE GRAMMONT.

CHAPITRE PREMIER.

COMME ceux qui ne lisent que pour se divertir me paroissent plus raisonnables que ceux qui n'ouvrent un Livre que pour y chercher des défauts; je déclare, que sans me mettre en peine de la sévere érudition de ces derniers, je



n'écris que pour l'amusement des autres.

Je déclare de plus, que l'ordre des Tems, ou la disposition des Faits, qui coûtent plus à l'Ecrivain, qu'ils ne divertissent le Lecteur, ne m'embarrasseront guères dans l'arrangement de ces Mémoires.

Dans le dessein de donner une idée de celui pour qui j'écris, les choses qui le distinguent auront place dans ces fragmens, selon qu'elles s'offriront à mon imagination, sans égard à leur rang.

Qu'importe, après tout, par où l'on commence un Portrait, pourvu que l'assemblage des parties forme un tout, qui rende parfaitement l'original. Le fameux *Plutarque*, qui traite ses Héros comme ses Lecteurs, commence la Vie des uns comme bon lui semble, & promene l'attention des autres sur de curieuses Antiquités,

ou d'agréables Traités d'érudition, qui n'ont pas toujours rapport à son sujet.

Démétrius le Preneur de Villes n'étoit pas, à beaucoup près, si grand que son pere *Antigonus*, à ce qu'il nous dit : en récompense il nous apprend que son pere *Antigonus* n'étoit que son oncle : mais tout cela n'est qu'après avoir commencé sa vie par un abrégé de sa mort, par un sommaire de ses divers Exploits, de ses bonnes & de ses mauvaises qualités, où il fait entrer le pauvre *Marc-Antoine*, par compassion pour toutes ses foiblesses.

Dans la vie de *Numa Pompilius*, il entre en matiere par une Dissertation sur son Précepteur *Pythagore* ; & comme il croit qu'on est fort en peine de savoir, si c'est l'ancien Philosophe, ou bien un certain Pythagore, qui,

après avoir gagné le Prix de la Courſe aux Jeux Olympiques, vint à toutes jambes trouver *Numa*, pour lui enſeigner la Philoſophie, & lui aider à gouverner ſon Royaume; il ſe tourmente beaucoup pour éclaircir cette difficulté, qu'il laiſſe enfin là.

Ce que j'en dis n'eſt pas pour reprocher quelque choſe à l'Hiſtorien de toute l'Antiquité auquel on doit le plus; ceſt ſeulement pour autoriſer la maniere dont j'écris une vie plus extraordinaire que toutes celles qu'il nous a laiſſeés.

Il eſt queſtion de repréſenter un Homme, dont le caractère inimitable efface des défauts, qu'on ne prétend point déguiſer; un Homme illuſtre par un mélange de Vices, & de Vertus qui ſemblent ſe ſoutenir dans un enchaînement néceſſaire, rares dans leur parfait

accord, brillantes par leurs oppositions.

C'est ce relief incompréhensible, qui, dans la Guerre, l'Amour, le Jeu & les divers états d'une longue vie, a rendu le Comte de Grammont l'admiration de son Siecle. C'est par-là qu'il a fait les délices de tous les Pays où il a promené ses agrémens & son inconstance; de ceux où la vivacité de son esprit a répandu de ces mots heureux qu'une approbation universelle transmet à la Postérité; de tous les endroits enrichis des profusions de sa magnificence, & de ceux enfin, où il a conservé la liberté de son jugement, dans les périls les plus pressans, tandis que le badinage de son humeur, au milieu des dangers les plus sérieux de la Guerre, marquoit une fermeté qui n'appartient pas à tout le monde.

Je ne ferai point son Portrait. A l'égard de sa figure, *Bussi & Saint-Evremont*, Auteurs plus agréables que fideles, en ont écrit. Le premier a peint le Chevalier de Grammont artificieux, volage & même un peu perfide en amour, infatigable & cruel sur la jalousie. *Saint-Evremont* s'est servi d'autres couleurs, pour exprimer le génie, & pour tracer en général les manieres du Comte. Mais l'un & l'autre s'est fait plus d'honneur dans ces différentes peintures, qu'il n'a rendu de justice à son Héros.

C'est donc lui-même qu'il faut écouter dans ces récits agréables de Siéges & de Batailles, où il s'est distingué à la suite d'un autre Héros; & c'est lui qu'il faut croire dans des évenemens moins glorieux de sa vie, quand la sincérité dont il étale son adresse, sa

vivacité, ses supercheries & les divers stratagêmes dont il s'est servi, soit en Amour, soit au Jeu, exprime naturellement son caractère.

C'est lui-même, dis-je, qu'il faut écouter dans cet écrit; puisque je ne fais que tenir la plume à mesure qu'il me dicte les particularités les plus singulieres & les moins connues de sa vie.

CHAPITRE II

En ce tems-là, il nen alloit pas en France, comme à présent. Louis XIII règnoit encore, & le Cardinal *de Richelieu* gouvernoit le Royaume. De grands Hommes commandoient de petites armées, & ces armées faisoient de grandes choses. La fortune des Grands de

la Cour dépendoit de la faveur du Ministre ; les établissemens n'y étoient solides qu'à mesure qu'on lui étoit dévoué. De vastes projets jettoient au cœur des Etats voisins les fondemens de cette Grandeur redoutable, où l'on voit celui-ci. La Police étoit un peu négligée. Les grands chemins étoient impraticables de jour, & les rues durant la nuit : mais on voloit encore plus impunément ailleurs. La Jeunesse, en entrant dans le Monde, prenoit le parti que bon lui sembloit. Qui vouloit, se faisoit Chevalier : Abbé, qui pouvoit ; j'entends, *Abbé à Bénéfice*. L'habit ne distinguoit point le Chevalier de l'Abbé ; & je crois que le Chevalier de Grammont étoit l'un & l'autre au Siége de *Trin*. Ce fut sa premiere Campagne, & il y porta ces dispositions heureuses, qui préviennent favorable-

ment, & qui font qu'on n'a besoin ni d'Amis pour être introduit, ni de recommandations pour être agréablement reçu partout.

Le Siége étoit formé quand il arriva. Cela lui épargna quelques témérités; car un Volontaire ne dort pas en repos, s'il n'a essuyé les premiers coups qu'on tire. Il alla donc reconnoître les Généraux, n'y ayant plus rien à faire à l'égard de la Place sur cet article. Le Prince *Thomas* commandoit l'Armée; & comme la Charge de Lieutenant-Général n'étoit pas encore connue, *du Plessis-Prâlin*, & le fameux Vicomte *de Turenne* étoient ses Maréchaux de Camp.

On portoit quelque respect aux Places de Guerre, avant qu'une puissance à laquelle rien ne peut résister, eût trouvé moyen de les abîmer par une grêle affreuse de

Bombes, & par le ravage de cent Pièces de Canon en batterie. Avant ces furieux orages, qui réduisent le Gouverneur aux souterrains, & la Garnison en poudre, de fréquentes sorties vivement repoussées, de vigoureuses attaques vaillamment soutenues, signaloient l'art des Assiégeans & le courage des Assiégés; & par conséquent les siéges étoient d'une longueur raisonnable; & les jeunes Gens avoient le tems d'y apprendre quelque chose.

Il y eut de belles actions de part & d'autre dans celui de *Trin*. On y essuya des fatigues, on souffrit des pertes: mais on ne s'ennuya plus dans l'armée depuis que le Chevalier de Grammont y fut; plus de fatigue dans la Tranchée; plus de sérieux chez les Généraux; plus d'ennuis dans les Troupes depuis son arrivée. Il cher-

choit & portoit par-tout la joie.

Parmi les Officiers de l'Armée, comme par-tout ailleurs, on voyoit des gens de mérite, ou des Gens qui en vouloient avoir. Les derniers imitoient le Chevalier de Grammont dans les choses qui le faisoient briller, & n'y réussissoient pas; les autres admiroient ses talens, & recherchoient son amitié. *Matta* fut de ce nombre. Il étoit agréable par sa figure, plus encore par le caractère de son esprit. Il l'avoit simple & naturel: mais le discernement & la délicatesse, des plus fins & des plus déliés; plein de franchise & de probité dans toutes ses manieres. Le Chevalier de Grammont ne fut pas long-tems à démêler les qualités qui le distinguoient. Ainsi la connoissance fut bientôt faite, & l'amitié bientôt liée entr'eux.

Matta voulut absolument que

le Chevalier de Grammont vint s'établir chez lui. Il n'y consentit, qu'à condition qu'il partageroit la dépense. Comme ils avoient l'humeur libérale & magnifique, ce fut à frais communs qu'ils donnerent les repas les mieux entendus, & les plus délicats qu'on eût encore vus. Le Jeu rendoit à merveille dans les commencemens, & le Chevalier rendoit en cent façons ce qu'il ne prenoit que d'une seule.

Les Généraux, tour-à-tour régalés, admirerent leur magnificence, & voulurent mal à leurs Officiers de ce qu'ils n'étoient pas si bien servis. Le Chevalier avoit le don de faire valoir les choses les plus communes ; & son esprit étoit tellement à la mode, que c'étoit se déshonorer, que de ne se pas soumettre à son goût. *Matta* lui laissoit le soin de louer la

table, & d'en faire les honneurs, & charmé d'un applaudissement universel, il se persuada qu'il n'y avoit rien de si beau, que de vivre comme ils faisoient, & rien de plus aisé que de continuer : mais il s'apperçut bientôt que les plus grandes prospérités ne sont pas les plus durables.

Une grosse chere, une petite œconomie, des domestiques infideles, une fortune ennemie; tout cela s'unissant, pour déranger le ménage, la table s'alloit réformer tout doucement d'elle-même, quand le génie du Chevalier, fertile en ressources, entreprit de soutenir son premier honneur par l'expédient qu'on va voir.

Ils ne s'étoient point parlé de l'état de leurs affaires; quoique celui qui en avoit le soin les eût séparément avertis, prêt à recevoir de l'argent pour continuer la dé-

pense, ou à rendre ses comptes pour le passé. Un jour que le Chevalier de Grammont étoit revenu plutôt qu'à l'ordinaire, il trouva *Matta* tranquillement endormi dans un fauteuil; & ne voulant pas interrompre son repos, il se mit à rêver à son projet. *Matta* s'éveilla sans qu'il s'en apperçût; & ayant quelque tems admiré la contemplation où il paroissoit enseveli, & ce profond silence entre deux Hommes qui ne l'avoient jamais gardé un moment ensemble, il le rompit par un soudain éclat de rire, qui ne fit qu'augmenter à mesure que l'autre le regardoit. « Voilà, dit le Chevalier, » un réveil assez gai & assez bouf- » fon; & à qui en as-tu donc? ou si » c'est aux Anges que tu ris? « Ma » foi, Chevalier, dit *Matta*, je » ris d'un songe que je viens de » faire, si naturel & si plaisant,

» qu'il faut que je t'en fasse rire
» aussi. Je rêvois que nous avions
» renvoyé M. le Maître d'Hôtel,
» M. le Chef de Cuisine, & M.
» notre Officier; résolus pour le
» reste de la campagne d'aller
» manger chez les autres, comme
» les autres étoient venus manger
» chez nous. Voilà mon songe;
» & toi, Chevalier, à quoi rê-
» vois-tu »?

« Pauvre esprit, dit le Cheva-
» lier, en haussant les épaules, te
» voilà d'abord sur le côté; te voi-
» là dans la consternation & l'hu-
» milité, pour quelques mauvais
» propos que le Maître d'Hôtel
» t'aura tenus comme à moi. Quoi!
» après la figure que nous avons
» faite, à la barbe des Grands &
» des Etrangers de l'Armée, quit-
» ter la partie comme des sots, &
» plier bagage comme des Cro-
» quans, au premier épuisement

» de finance ! Tu n'as point de » ſentiment. Où eſt l'honneur de » la France » ? Et où eſt l'argert, » dit *Matta* ? Car mes Gens ſe » donnent au diable qu'il n'y a » pas dix écus dans la maiſon ; & » je crois que les tiens ne t'en » gardent gueres davantage : car » il y a plus de huit jours que je » ne t'ai vu, ni tirer ta bourſe, ni » compter ton argent ; amuſe- » ment qui t'occupoit volontiers » en proſpérité ».

« Je conviens de tout cela dit » le Chevalier. Mais je veux te » faire convenir, que tu n'es » qu'une poule mouillée dans » cette occaſion ; & que ſeroit- » ce de toi, ſi tu te voyois dans » l'état où je me ſuis trouvé à » Lyon quatre jours avant d'arri- » ver ici? Je t'en veux faire le récit.

CHAPITRE III.

« VOICI, dit *Matta*, qui sent » bien le Roman, hors qu'il fau» droit que ce fût ton Ecuyer qui » me contât ton histoire »... « C'est » l'ordre, dit le Chevalier. Ce» pendant je pourrai te parler de » mes premiers exploits, sans » blesser ma modestie; outre que » mon Ecuyer a l'accent un peu » burlesque pour un récit héroï» que.

» Tu sauras donc qu'en arri» vant à Lyon ». Est-ce comme cela qu'on commence, dit *Matta*? Prends ton histoire d'un peu plus loin; les moindres particularités d'une vie comme la tienne méritent d'être contées: mais sur-tout la maniere dont tu saluas le Cardi-

nal *de Richelieu* la premiere fois. On m'en a fait rire. Au reste, je te dispense de me parler des gentillesses de ton enfance, de la Généalogie, du Nom & de la Qualité de tes Ancêtres ; car tu n'en sais pas un mot.

« Ah ! que tu fais le mauvais » Plaisant? Tu crois que tout le » monde est de ton ignorance. Tu » t'imagines donc que je ne con» nois pas les *Mendores*, ni les » *Corisandes*, moi ! Je ne sais peut» être pas qu'il n'a tenu qu'à mon » Pere d'être Fils de Henri IV ! Le » Roi vouloit à toute force le re» connoître, & jamais ce traître » d'homme n'y voulut consentir. » Vois un peu ce que ce feroit que » les Grammonts sans ce beau » travers? Ils auroient le pas de» vant les *Césars de Vendôme*. Tu » as beau rire, c'est l'Evangile. » Mais venons à notre fait.

» On me mit au Collége de Pau,
» dans la vûe de me faire d'Eglise :
» mais comme j'avois bien d'au-
» trés vûes, je n'avois garde d'y
» profiter : j'avois tellement le
» jeu dans la tête, que le Précep-
» teur & les Régens perdoient leur
» latin, en me le voulant appren-
» dre. Le vieux *Brinon*, qui me
» servoit de Valet-de-Chambre &
» de Gouverneur, avoit beau me
» menacer de ma Mere : je n'étu-
» diois que quand il me plaisoit,
» c'est-à-dire presque jamais. Ce-
» pendant on me traitoit en Eco-
» lier de ma qualité ; j'eus toutes
» les Dignités de la Classe, sans
» les avoir méritées, & sortis du
» Collége à-peu-près comme j'y
» étois entré. On trouva que j'en
» savois encore de reste pour
» l'Abbaye que mon Frere avoit
» demandée pour moi.

» Il venoit d'épouser la Nièce

» d'un Miniſtre devant qui tous
» genoux fléchiſſoient. Il voulut
» me préſenter à lui. J'eus peu de
» peine à quitter mon Pays, &
» beaucoup d'impatience d'arri-
» ver à Paris. Mon frere m'ayant
» tenu quelque tems auprès de lui
» pour me dégourdir, il me lâcha
» par la Ville pour perdre l'air de
» la Campagne, & trouver celui
» du monde. Je l'attrapai ſi bien
» que je ne voulus plus m'en dé-
» faire, quand il fut queſtion de
» me préſenter à la Cour en Equi-
» page d'Abbé. Tu ſais comme on
» ſe mettoit alors. Tout ce qu'on
» obtint de moi fut de mettre une
» ſoutane par-deſſus mes habits;
» & mon frere mourant de rire de
» mon habillement eccléſiaſtique,
» voulut en faire rire les autres.
» J'avois la plus belle tête du mon-
» de, bien poudrée & bien friſée,
» par-deſſus ma ſoutane; & par-

» deſſous des Botines blanches & » des Eperons dorés. Le Cardinal, » qui avoit l'eſprit pénétrant, n'a- » voit garde de rire. Cette éléva- » tion de ſentiment lui donna de » l'ombrage. Il jugea de ce que » ſeroit un génie, qui à cet âge » ſe moquoit de la tonſure, & » mépriſoit le petit colet.

» Quand mon frere m'eut re- » mené chez lui : *Or çà, notre* » *petit Colet*, me dit-il, *cela s'eſt* » *paſſé à merveille, & votre ajuſ-* » *tement, mi-parti de Rome, &* » *d'Epée, a beaucoup réjoui la* » *Cour : mais ce n'eſt pas tout : il* » *faut opter, mon petit Cavalier.* » *Voyez donc ſi, vous en tenant à* » *l'Egliſe, vous voulez poſſéder de* » *grands biens, & ne rien faire ;* » *ou, avec une petite légitime, vous* » *faire caſſer bras & jambes, pour* » *être le* Fructus Belli *d'une Cour* » *inſenſible, & parvenir ſur la fin*

» *de vos jours à la dignité de Maréchal de Camp avec un œil de verre & une jambe de bois.*

» *Je suis*, lui dis-je, *qu'il n'y a aucune comparaison entre ces deux états, pour la commodité de la vie : mais comme il faut chercher son salut préférablement à tout, je suis résolu de renoncer à l'Eglise, pour tâcher de me sauver ; à condition néanmoins que je garderai mon Abbaye.* Les remontrances & l'autorité de mon frere furent inutiles pour m'en détourner, & il fallut bien me passer ce dernier article pour m'entretenir à l'Académie.

» Tu sais que je suis le plus adroit Homme de France ; ainsi j'eus bientôt appris tout ce qu'on y montre : & chemin faisant, j'appris encore ce qui perfectionne la Jeunesse, & rend honnête-homme ; car, j'appris encore

» toutes ſortes de Jeux aux Car-
» tes & aux Dez. La vérité eſt que
» je m'y crus d'abord plus ſavant
» que je ne l'étois; comme je l'ai
» dans la ſuite éprouvé.

» *Ma Mere*, qui fut le parti
» que je prenois, pleura la Pro-
» feſſion que j'avois quittée, & ne
» put ſe conſoler de celle que j'a-
» vois priſe. Elle avoit compté
» que dans l'Egliſe je ſerois un
» Saint; elle compta que je ſerois
» un diable dans le monde, ou
» tué à la Guerre. Je mourois
» d'envie d'y aller: mais comme
» j'étois encore trop jeune, il
» fallut faire une Campagne à
» *Bidache*, avant que d'en faire
» une à l'Armée.

» Quand je fus de retour auprès
» de ma Mere, j'avois tellement
» l'air de la Cour & du monde,
» qu'elle eut du reſpect pour moi,
» au lieu de me gronder de mon-

» entêtement pour les Armes.
» J'étois ſon Idole, & me trou-
» vant inébranlable, elle ne ſon-
» gea qu'à me garder le plus
» qu'elle pourroit, en attendant
» qu'on fît mon petit Equipage.

» Le fidele *Brinon*, qui me fut
» donné pour Valet-de-Chambre,
» devoit encore faire la charge de
» Gouverneur & d'Ecuyer: parce
» que c'eſt peut-être le Gaſcon
» unique, qu'on verra jamais ſé-
» rieux & rébarbatif au point où
» il l'eſt. Il répondit de ma con-
» duite, ſur la bienſéance & la
» morale, & promit à ma Mere
» qu'il rendroit bon compte de
» ma perſonne dans les dangers
» de la Guerre. J'eſpere qu'il
» tiendra mieux ſa parole à l'é-
» gard de ce dernier article, qu'il
» n'a fait ſur les autres. . . . . .

» On fit partir mon Equipage
» huit jours avant moi. C'étoit
» toujours

» toujours autant de tems que ma
» Mere gagnoit, pour me faire
» des exhortations. Enfin, après
» m'avoir bien conjuré d'avoir la
» crainte de Dieu devant les
» yeux, & l'amour du Prochain
» en recommandation, elle me
» laissa partir sous la garde du
» Seigneur, & du sage *Brinon*.

» Des la seconde Poste nous prî-
» mes querelle. On lui avoit mis
» quatre-cens louis entre les mains
» pour ma campagne. Je les vou-
» lus avoir. Il s'y opposa forte-
» ment. *Vieux Faquin*, lui dis-je,
» *est-ce à toi cet argent, ou, si on*
» *te l'a donné pour moi? A ton*
» *avis, il me faudroit un Treso-*
» *rier pour ne payer que par Or-*
» *donnances*. Je ne sais si ce fut par
» pressentiment qu'il s'attrista ;
» mais ce fut avec des violences
» & des convulsions extrêmes qu'il
» se vit contraint de céder. On

» eût dit que je lui arrachois le
» cœur.

» Je me ſentis plus léger & plus
» gai depuis le dépôt dont je l'a-
» vois ſoulagé ; lui au contraire
» parut ſi accablé, qu'on eût dit
» que je lui avois mis quatre-cents
» livres de plomb ſur le dos, en lui
» ôtant ces quatre-cents louis.
» Il fallut fouetter ſon cheval moi-
» même, tant il alloit peſamment,
» & ſe retournant de tems en tems:
» *M. le Chevalier*, me diſoit-il,
» *ce n'eſt pas ainſi que Madame*
» *l'entend*. Ses réflexions & ſes
» douleurs ſe renouveloient à
» chaque Poſte ; car au-lieu de
» donner dix ſols au Poſtillon,
» j'en donnois trente.

» Nous arrivâmes enfin à Lyon.
» Deux Soldats nous arrêterent à
» la porte de la Ville pour nous
» mener chez le Gouverneur. J'en
» pris un pour me conduire à la

» meilleure Hôtellerie, & mis
» *Brinon* entre les mains de l'au-
» tre, pour aller rendre compte
» au Commandant de mon voya-
» ge, & de mes desseins.

» Il y a d'aussi bons Traiteurs à
» Lyon qu'à Paris : mais mon Sol-
» dat, selon la coutume, me me-
» na chez ses amis, dont il me
» vanta la maison ; comme le lieu
» de la Ville où l'on faisoit la chere
» la plus délicate, & où l'on trou-
» voit la meilleure compagnie.
» L'Hôte de ce Palais étoit gros
» comme un muid ; il s'appel-
» loit *Cerise*. Il étoit Suisse de
» nation, empoisonneur de pro-
» fession, & voleur par habitude.
» Il me mit dans une chambre
» assez propre, & me deman-
» da si je voulois manger en
» compagnie, ou seul. Je vou-
» lus être de l'Auberge, à cause
» du beau monde que le Sol-

» dat m'avoit promis dans cette
» maison.

» *Brinon*, que les questions du
» Gouverneur avoient impatien-
» té, revint plus renfrogné qu'un
» vieux Singe; & voyant que je
» me peignois un peu pour des-
» cendre: *Et que voulez-vous donc,*
» *Monsieur*, me dit-il? *Aller trot-*
» *ter par la Ville? Non pas? n'est-*
» *ce pas assez trotté depuis le ma-*
» *tin? Mangez un morceau, &*
» *couchez-vous à bonne heure, pour*
» *être du matin à cheval à la poin-*
» *te du jour. Monsieur le Contrô-*
» *leur*, lui dis-je, *je ne veux ni*
» *trotter par la Ville, ni manger*
» *seul, ni me coucher à bonne heure.*
» *Je veux souper en compagnie*
» *là-bas. En pleine Auberge!* s'é-
» cria-t-il: *Hé! Monsieur, vous*
» *n'y songez pas. Je me donne au*
» *diable, s'ils ne sont une dou-*
» *zaine de Baragouineurs à jouer*

» *Cartes & Dez, qu'on n'enten-*
» *droit pas Dieu tonner.*

» J'étois devenu insolent de-
» puis que je m'étois emparé
» de l'argent ; & voulant com-
» mencer à me soustraire à la
» domination de mon Gouver-
» neur : *Savez-vous bien, Mon-*
» *sieur Brinon*, lui dis-je, *que je*
» *n'aime pas qu'un sot fasse le rai-*
» *sonneur ? Allez-vous-en souper,*
» *s'il vous plaît, & que j'aie ici*
» *des chevaux de Poste avant le*
» *jour.*

» J'avois senti petiller mon ar-
» gent au moment qu'il avoit lâ-
» ché le mot de *Cartes & Dez*. Je
» fus un peu surpris de trouver la
» salle où l'on mangeoit, remplie
» de figures extraordinaires. Mon
» Hôte, après m'avoir présenté,
» m'assura qu'il n'y avoit que dix-
» huit ou vingt de ces Messieurs
» qui auroient l'honneur de man-

» ger avec moi. Je m'approchai
» d'une table où l'on jouoit, & je
» faillis à mourir de rire. Je m'é-
» tois attendu à voir bonne com-
» pagnie & gros jeu; & c'étoient
» deux Allemands qui jouoient au
» trictrac. Jamais chevaux de ca-
» rosse n'ont joué comme ils fai-
» soient: mais leur figure, sur-
» tout, passoit l'imagination. Ce-
» lui auprès de qui j'étois étoit
» un petit *Ragot*, grassouillet &
» rond comme une boule. Il avoit
» une fraise avec un chapeau poin-
» tu haut d'une aune. Non, il n'y
» a personne, qui, d'un peu loin,
» ne l'eût pris pour le dôme de
» quelque Eglise avec un clocher
» dessus. Je demandai à l'Hôte ce
» que c'étoit? *Un Marchand de*
» *Basle*, me dit-il, *qui vient ven-*
» *dre ici des chevaux : mais je*
» *crois qu'il n'en vendra gueres de*
» *la maniere qu'il s'y prend; car il*

» *ne fait que jouer. Joue-t-il gros*
» *jeu*, lui dis-je? *Non pas à pré-*
» *sent*, dit-il; *ce n'est que pour leur*
» *écot, en attendant le souper:*
» *mais quand on peut tenir le petit*
» *Marchand en particulier, il joue*
» *beau jeu. A-t-il de l'argent*, lui
» dis-je? *Oh, oh!* dit le perfide
» Cerise, *plût à Dieu que vous lui*
» *eussiez gagné mille pistoles & en*
» *être de moitié, nous ne serions*
» *pas long-tems à les attendre.*

» Il ne m'en fallut pas davanta-
» ge pour méditer la ruine du *Cha-*
» *peau pointu*. Je me remis au-
» près de lui pour l'étudier. Il
» jouoit tout de travers, écoles
» sur écoles, Dieu sait. Je com-
» mençois à me sentir quelques
» remords sur l'argent que je de-
» vois gagner à une *petite Citrouil-*
» *le* qui en savoit si peu. Il perdit
» son écot, on servit, & je le fis
» mettre auprès de moi. C'étoit

» une table de Réfectoire, où
» nous étions pour le moins vingt-
» cinq, malgré la promesse de
» mon Hôte.

» Le plus maudit repas du mon-
» de fini, toute cette cohue se dis-
» persa, je ne sais comment, à la ré-
» serve du *petit Suisse*, qui se tint
» auprès de moi, & de l'Hôte qui se
» vint mettre de l'autre côté. Ils
» fumoient comme des Dragons,
» & le *Suisse* me disoit de tems en
» tems: *Demande pardon à Mon-
» sieur de la liberté grande*; & là-
» dessus m'envoyoit des bouffées
» de tabac à m'étouffer. Monsieur
» *Cerise* de l'autre côté me de-
» manda la liberté de me deman-
» der si j'avois jamais été dans son
» Pays, & parut surpris de me
» voir assez bon air, sans avoir
» voyagé en Suisse.

» Le *petit Ragot*, à qui j'avois
» affaire, étoit aussi questionneur

» que l'autre. Il me demanda si je
» venois de l'Armée de Piémont;
» & lui ayant dit que j'y allois, il
» me demanda si je voulois ache-
» ter des chevaux; qu'il en avoit
» bien deux-cents, dont il me fe-
» roit bon marché. Je commen-
» çois à être enfumé comme un
» jambon; & m'ennuyant du ta-
» bac & des questions, je pro-
» posai à mon homme de jouer
» une petite pistole au trictrac,
» en attendant que nos gens euf-
» sent soupé. Ce ne fut pas sans
» beaucoup de façons qu'il y con-
» sentit, en me demandant par-
» don de la *liberté grande*.

» Je lui gagnai partie, revan-
» che, & le tout, dans un clin-
» d'œil; car il se troubloit, & se
» laissoit enfiler, que c'étoit une
» bénédiction. *Brinon* arriva sur
» la fin de la troisieme partie, pour
» me mener coucher. Il fit un

» grand ſigne de croix, & n'eut
» aucun égard à tous ceux que je
» lui faiſois de ſortir. Il fallut
» me lever pour lui en aller don-
» ner l'ordre en particulier. Il
» commença par me faire des ré-
» primandes de ce que je m'en-
» canaillois avec un vilain monſ-
» tre comme cela. J'eus beau lui
» dire que c'étoit un *gros Mar-*
» *chand* qui avoit force argent,
» & qui ne jouoit non plus qu'un
» enfant. *Lui, Marchand?* s'écria-
» t-il. *Ne vous y fiez pas, M. le*
» *Chevalier. Je me donne au Dia-*
» *ble, ſi ce n'eſt quelque Sorcier.*
» *Tais-toi, vieux Fou,* lui dis-je,
» *il n'eſt non plus Sorcier que toi;*
» *c'eſt tout dire: & pour te le mon-*
» *trer, je lui veux gagner quatre*
» *ou cinq-cents piſtoles avant de me*
» *coucher.* En diſant cela, je le
» mis dehors, avec défenſe de ren-
» trer, ou de nous interrompre.

» Le jeu fini, le *petit Suisse* dé-
» boutonna son haut-de-chausse,
» pour tirer un beau quadruple
» d'un de ses goussets, & me le
» présentant, il me demanda par-
» don de la *liberté grande*, &
» voulut se retirer. Ce n'étoit pas
» mon compte. Je lui dis que
» nous ne jouions que pour nous
» amuser; que je ne voulois point
» de son argent; & que s'il vou-
» loit je lui jouerois ses quatre
» pistoles dans un tour unique.
» Il en fit quelque difficulté: mais
» il se rendit à la fin, & les rega-
» gna. J'en fus piqué. J'en rejouai
» une autre; la chance tourna; le
» dez lui devint favorable, les
» écoles cesserent; je perdis par-
» tie, revanche, & le tout: les
» moitiés suivirent, le tout en fut.
» J'étois piqué, lui beau joueur, il
» ne me refusa rien, & me gagna
» tout, sans que j'eusse pris six

» trous en huit ou dix parties.
» Je lui demandai encore un tour
» pour cent pistoles : mais comme
» il vit que je ne mettois pas au
» jeu, il me dit qu'il étoit tard :
» qu'il falloit qu'il allât voir ses
» chevaux, & se retira, me de-
» mandant pardon de la *liberté*
» *grande*. Le sang-froid dont il me
» refusa, & la politesse dont il me
» fit la révérence, me piquerent
» tellement, que je fus tenté de
» le tuer. Je fus si troublé de la
» rapidité dont je venois de per-
» dre jusqu'à la derniere pistole,
» que je ne fis pas d'abord toutes
» les réflexions qu'il y a à faire
» sur l'état où j'étois réduit.

» Je n'osois remonter dans ma
» chambre, de peur de *Brinon*.
» Par bonheur s'étant ennuyé de
» m'attendre, il s'étoit couché.
» Ce fut quelque consolation :
» mais elle ne dura pas. Dès que

» je fus au lit, tout ce qu'il y avoit
» de funeste dans mon aventure se
» présenta à mon imagination. Je
» n'eus garde de m'endormir. J'en-
» visageois toute l'horreur de mon
» désastre, sans y trouver de re-
» mède ; & j'eus beau tourner
» mon esprit de toutes façons, il
» ne me fournit aucun expédient.
» Je ne craignois rien tant que
» l'aube du jour : elle arriva pour-
» tant, & le cruel *Brinon* avec
» elle. Il étoit botté jusqu'à la cein-
» ture, & faisant claquer un mau-
» dit fouet qu'il tenoit à la main :
« *Debout, M. le Chevalier*, s'é-
» cria-t-il, en ouvrant mes ri-
» deaux ; *les chevaux sont à la por-*
» *te, & vous dormez encore ! Nous*
» *devrions avoir déja fait deux*
» *Postes ; çà de l'argent, pour*
» *payer dans la maison. Brinon*,
» lui dis-je d'une voix humiliée,
» *fermez le rideau. Comment !* s'é-

» cria-t-il, *fermez le rideau! Vous*
» *voulez donc faire votre Campa-*
» *gne à Lyon? Apparemment vous*
» *y prenez goût. Et le gros Mar-*
» *chand, vous l'avez dévalisé?*
» *Non pas, M. le Chevalier, cet*
» *argent ne vous profitera pas. Ce*
» *malheureux a peut-être une fa-*
» *mille; & c'est le pain de ses en-*
» *fans qu'il a joué, & que vous*
» *avez gagné. Cela valoit-il la pei-*
» *ne de veiller toute la nuit? Que*
» *diroit Madame, si elle voyoit ce*
» *train? Monsieur Brinon*, lui
» dis-je, *fermez s'il vous plaît, le*
» *rideau.* Mais au lieu de m'obéir,
» on eût dit que le diable lui four-
» roit dans l'esprit ce qu'il y avoit
» de plus sensible & & de plus pi-
» quant dans un malheur comme
» le mien. *Et combien?* me disoit-
» il: *Les cinq-cents? Que fera ce*
» *pauvre homme? Souvenez-vous*
» *que je vous l'ai dit, Monsieur le*

» *Chevalier; cet argent ne vous pro-*
» *fitera pas. Est - ce quatre- cents ?*
» *trois ? deux ? Quoi ! ce ne seroit*
» *que cent Louis ?* poursuivit-il,
» voyant que je branlois la tête à
» chaque somme qu'il avoit nom-
» mée. *Il n'y a pas grand mal à*
» *cela, cent pistoles ne le ruineront*
» *pas, pourvu que vous les ayez*
» *bien gagnées. Brinon, mon ami,*
» lui dis-je avec un grand soupir,
» *fermez le rideau, je suis indigne*
» *de voir le jour.*

» *Brinon* tressaillit à ces tristes
» paroles: mais il pensa s'évanouir,
» quand je lui contai mon aven-
» ture. Il s'arracha les cheveux,
» fit des exclamations douloureu-
» ses, dont le refrain étoit tou-
» jours: *Que dira Madame !* Et
» après s'être épuisé en regrets
» inutiles: *çà donc, M. le Cheva-*
» *lier,* me dit-il, *que prétendez-*
» *vous devenir ? Rien,* lui dis-je,

» *car je ne ſuis bon à rien.* Enſuite,
» comme j'étois un peu ſoulagé de
» lui avoir fait ma confeſſion, il
» me paſſa quelques projets dans
» la tête, que je ne pus lui faire ap-
» prouver. Je voulois qu'il allât
» en poſte joindre mon équipage,
» pour vendre quelqu'un de mes
» habits. Je voulois encore pro-
» poſer au Marchand de chevaux
» de lui en acheter bien cher à
» crédit, pour les revendre à bon
» marché. *Brinon* ſe moqua de
» toutes ces propoſitions; & aprés
» avoir eu la cruauté de me laiſ-
» ſer long-tems tourmenter, il
» me tira d'affaire. Les parens
» font toujours quelque vilainie
» à leurs pauvres enfans. Ma mere
» avoit eu deſſein de me donner
» cinq-cents louis: elle en avoit re-
» tenu cinquante, tant pour quel-
» ques petites réparations à l'Ab-
» baye, que pour faire prier Dieu

» pour moi. *Brinon* étoit chargé de
» cinquante autres, avec ordre de
» ne m'en point parler, que dans
» quelque pressante nécessité. Elle
» arriva bien-tôt, comme tu vois.
» Voilà, pour abréger, le dé-
» nouement de cette premiere in-
» trigue. Le jeu m'a favorisé jus-
» ques ici; car je me suis vu quin-
» ze-cents louis, tous frais faits,
» depuis mon arrivée. La fortune
» est redevenue mauvaise, il la faut
» corriger. Notre argent est au
» bas; eh bien! il faut y remédier.
Rien n'est plus aisé, dit *Matta*.
Il n'y a qu'à trouver quelque Marchand de chevaux aussi dupe que celui de Lyon. Mais, à propos, le fidele *Brinon* n'auroit-il point encore quelque réserve pour la derniere extrémité? La voilà, ma foi, venue, & nous ne ferions pas mal de nous en servir.
La plaisanterie seroit de saison,

lui dit le Chevalier, ſi tu ſavois où donner de la tête. Il faut de l'eſprit de reſte, pour en vouloir fourrer par-tout; comme tu prétends faire. Que Diable! tu veux toujours badiner, ſans ſonger que la conjoncture eſt des plus ſérieuſes pour nous. Ecoute, je vais demain au quartier général, je dînerai chez le Comte de *Caméran*, & je le prierai de ſouper.... Et où? dit *Matta*..... Ici, dit le Chevalier.... Tu es fou, mon pauvre ami, dit l'autre. Voici apparemment un de ces projets de Lyon; tu ſais que nous n'avons ni argent, ni crédit; & pour racommoder nos affaires, tu veux donner à ſouper!

Eſprit bouché, dit le Chevalier, eſt-il poſſible que, depuis le tems que nous ſommes enſemble il ne te ſoit pas venu le moindre brin d'imagination? Le Comte de *Caméran* joue au Quinze, & moi

aussi; nous avons besoin d'argent; il n'en sait que faire; je commanderai un excellent repas, il le paiera. Fais-moi parler à ton Maître-d'Hôtel, & ne te mets en peine de rien, hormis de quelques précautions, qu'il est bon de prendre dans une occasion comme celle-ci. Comme quoi, dit *Matta*? Voici comme quoi, dit le Chevalier; car je vois bien qu'il te faut expliquer jusqu'aux choses les plus claires.

Tu commandes ici les Compagnies des Gardes, n'est-il pas vrai? dès que la nuit sera venue, tu feras prendre les armes à quinze ou vingt soldats commandés par *La Place*, ton Sergent, & tu les posteras ventre à terre entre-ci & le quartier général... Comment, Mor....! s'écria *Matta*, une embuscade! Je crois, Dieu me pardonne, que tu prétends voler ce

pauvre Savoyard. Si c'eſt-là ton deſſein, je te déclare que je n'en ſuis pas.... Pauvre eſprit, dit le Chevalier, voici le fait. Il y a de l'apparence, que nous lui gagnerons ſon argent. Les Piémontois, honnêtes-gens d'ailleurs, ſont ſoupçonneux volontiers & défians. Celui-ci commande la cavalerie. Tu ſais que tu ne ſaurois te taire, & tu es homme à lâcher quelque mauvaiſe plaiſanterie pour l'inquiéter. S'il s'alloit mettre dans la tête qu'on l'a trompé, & qu'il vînt à s'en repentir; que ſait-on ce qu'il pourroit faire? Car il eſt d'ordinaire accompagné de huit ou dix hommes à cheval. C'eſt pourquoi, quelque reſſentiment que la perte lui cauſe, il eſt bon de ſe mettre en état de n'en avoir point le démenti.

Embraſſe-moi, cher Chevalier, dit *Matta*, ſe tenant les côtés:

embrasse-moi; car tu es trop merveilleux. J'étois un bon sot, moi, de croire, quand tu m'as parlé de prendre des précautions, qu'il n'y avoit qu'à faire préparer une table & des cartes, ou peut-être faire provision de quelques dez de mauvaise foi. Je ne me serois jamais avisé de faire soutenir un homme qui joue un Quinze, par un détachement d'infanterie; il faut avouer que tu es déja grand homme de guerre.

Le lendemain venu, tout alla de point en point comme le Chevalier de Grammont l'avoit projetté; l'infortuné *Caméran* donna dans le piége. On soupa le plus agréablement du monde, *Matta* but cinq ou six grand coups pour étouffer un reste de délicatesse qui l'inquiétoit. Le Chevalier de Grammont, brillant à son ordinaire, pensa faire mourir de rire

un Convié, qu'il alloit bientôt rendre très-sérieux; & le bon *Caméran* mangeoit comme un homme dont les affections étoient partagées entre la bonne-chere & l'amour du jeu; c'est-à-dire qu'il se hâtoit de manger, pour ne rien dérober au tems précieux qu'il destinoit au Quinze.

Le repas fini, le Sergent *La Place* posta son embuscade; & le Chevalier de Grammont entreprit son homme. Il avoit encore sur le cœur la perfidie du Suisse *Cerise*, & du Chapeau pointu. Cela fit qu'il s'arma d'insensibilité contre de foibles remords & quelques scrupules qui s'élevoient dans son âme. *Matta*, ne voulant point être spectateur de l'hospitalité violée, se mit dans un fauteuil pour tâcher de dormir, tandis qu'on couperoit la gorge au pauvre *Caméran*.

Ils ne cavoient d'abord que trois ou quatre pistoles, comme pour badiner; mais *Caméran* ayant été trois ou quatre fois de reste, il cava au plus fort, & le Jeu devint plus sérieux. Il fut encore de reste; & il devint orageux; les cartes volerent par la chambre & les exclamations éveillerent *Matta*.

Comme il avoit la tête embrouillée de sommeil & chaude de vin, il se mit à rire des transports du Piémontois; & au-lieu de le consoler: Ma foi, mon pauvre Comte, lui dit-il, si j'étois dans votre place je ne jouerois plus. Et pourquoi, dit l'autre? Je ne sais, dit-il, mais le cœur me dit que votre guignon ne changera pas. Il faut voir, dit *Caméran*, en demandant des cartes. Voyez donc, dit *Matta*, & se rendormit. Mais ce ne fut pas pour longtems. Toutes les cartes étoient

également malheureuses pour le perdant. Il n'y rencontroit que des lardons ; & en dernier, il avoit beau montrer Quinze, cela ne servoit de rien. Nouvelles exclamations. Ne vous l'avois-je pas dit, s'écria *Matta* qui s'étoit réveillé en sursaut ? Vous avez beau tempêter ; tant que vous jouerez, vous perdrez. Croyez-moi, les plus courtes folies sont les meilleures. Quittez, car je me donne au Diable, s'il est possible que vous gagniez. Et d'où vient ? dit *Caméran*, qui commençoit à s'impatienter. Voulez-vous le savoir ? dit *Matta*. Ma foi, c'est que nous vous trompons.

Le Chevalier de Grammont, outré d'une raillerie d'autant plus mal placée, qu'elle avoit quelque air de vérité : Monsieur *Matta*, lui dit-il, trouvez-vous qu'il soit fort agréable pour un homme qui joue

joue aussi malheureusement que M. le Comte, de lui rompre la tête de vos froides plaisanteries ? pour moi, j'en suis si ennuyé, que je quitterois dans le moment, s'il ne perdoit pas tant qu'il fait. Un homme piqué ne craint rien tant qu'une telle menace ; & le Seigneur *Caméran*, se radoucissant, lui dit qu'il n'y avoit qu'à laisser parler M. *Màtta*, si cela ne l'offensoit pas ; que pour lui, cela ne lui faisoit aucune peine.

Le Chevalier de Grammont en usa bien plus honnêtement, que le Suisse de Lyon n'avoit fait à son égard ; car il joua sur sa parole tant qu'il voulut. *Caméran* lui en fut si bon gré, qu'il perdit jusqu'à quinze-cents pistoles, & les paya dès le lendemain. Pour *Matta*, il fut grondé de la belle maniere de son intempérance de langue. Toute la raison qu'en eut

celui qui le réprimandoit, fut qu'il y avoit de la conscience à laisser tromper le pauvre Savoyard, sans l'en avertir; outre, disoit-il, qu'il eût été bien aise de voir son infanterie aux mains avec la Cavalerie de *Caméran*, en cas qu'il eût voulu faire le mauvais.

Cette aventure les ayant remis en fonds, la fortune se déclara pour eux pendant le reste de la campagne, & le Chevalier de Grammont, pour faire voir qu'il ne s'étoit saisi des effets du Comte, que par droit de représailles, & pour se dédommager de la perte qu'il avoit faite à Lyon, commença dès ce tems-là à faire l'usage de son argent qu'on lui a vu faire depuis dans toutes les occasions. Il déterroit les malheureux, pour les secourir: les Officiers qui perdoient leurs équipages à la guerre, ou leur argent au jeu; les

soldats estropiés dans la tranchée, enfin tout éprouvoit sa libéralité: mais sa maniere d'obliger surpassoit encore ses bienfaits. Tout homme qu'on admire par ces endroits, réussit par-tout. Connu des soldats, il en étoit adoré. Les Généraux le trouvoient dans toutes les occasions, où il y avoit quelque chose à faire, & le cherchoient dans les autres. Dés qu'il vit la fortune déclarée pour lui, son premier soin fut de faire restitution en mettant *Caméran* de part avec lui dans toutes les bonnes parties.

Un fond inépuisable de bonne humeur & de vivacité lui fournissoit toujours quelque chose de nouveau dans les discours, & dans les actions. Je ne sais par quelle occasion M. *de Turenne* commanda sur la fin du siége un corps séparé. Le Chevalier de

Grammont le fut voir dans ses nouveaux quartiers. Il y trouva quinze ou vingt Officiers. M. *de Turenne* aimoit naturellement la joie. La seule présence du Chevalier l'inspiroit. Il fut charmé de sa visite ; & par reconnoissance, il voulut le faire jouer. Le Chevalier de Grammont lui dit, en le remerciant, qu'il avoit appris de son Précepteur, que quand on alloit chez ses amis, il n'étoit pas prudent d'y laisser son argent, ni honnête d'emporter le leur. Effectivement, dit M. *de Turenne*, il ne trouveroit, ni gros jeu, ni grand argent parmi nous : mais afin qu'il ne soit pas dit que l'on le laisse aller sans avoir joué, jouons chacun un cheval.

Le Chevalier de Grammont y consentit. La fortune qui l'avoit suivi dans un lieu où il n'avoit pas compté qu'il en auroit besoin,

lui fit gagner quinze ou ſeize chevaux en badinant; & voyant qu'il y avoit quelques viſages conſternés de la perte: Meſſieurs, leur dit-il, je ſerois fâché de vous voir retourner à pied de chez votre Général; il ſuffit que vous m'envoyiez tous vos chevaux demain, à la réſerve d'un que je donne pour les cartes. Le Valet-de-Chambre, crut qu'il ſe moquoit. Je vous parle ſérieuſement, dit le Chevalier; je vous donne un cheval pour les cartes; & qui plus eſt, prenez celui que vous voudrez, excepté le mien. Effectivement, dit M. *de Turenne*, j'en ſuis charmé, pour la nouveauté du fait; car je ne crois pas qu'on ait vu juſqu'à préſent donner un cheval pour les cartes.

Trin ſe rendit enfin. Le Baron *de Batteville*, qui l'avoit vaillamment défendu, & long-tems, eut

une capitulation digne de sa résistance. Je ne sais si le Chevalier de Grammont eut quelque part à la prise de cette place : mais je sais bien, que sous un Regne plus glorieux, & des armes par-tout victorieuses, sa hardiesse & son adresse en ont fait prendre quelques-unes depuis, à la vûe de son Maître. C'est ce qu'on verra dans la suite de ces Mémoires.

CHAPITRE IV.

LA gloire dans les armes n'est tout au plus que la moitié du brillant qui distingue les Héros. Il faut que l'amour mette la derniere main au relief de leur caractere, par les travaux, la témérité des entreprises, & la gloire des succès. Nous en avons des exem-

ples, non-seulement dans les Romans, mais dans l'Histoire véritable des plus fameux guerriers, & des plus célèbres Conquérans.

Le Chevalier de Grammont & *Matta*, qui ne songeoient guère à ces exemples, ne laisserent pas de songer qu'il étoit bon de s'aller délasser des fatigues du siége de *Trin*, en formant quelque siége aux dépens des Beautés & des époux de *Turin*. Comme la campagne avoit fini de bonne heure, ils crurent qu'ils auroient le tems d'y faire quelques exploits, avant que la fin des beaux jours les obligeât à repasser les Monts.

Ils se mirent donc en chemin, tels, à-peu-près, qu'*Amadis*, ou Dom *Galaor*, après avoir reçu l'accolade & l'Ordre de Chevalerie, cherchant les aventures & courant après l'Amour, la Guerre, & les Enchantemens. Ils va-

loient bien ces deux freres; car s'ils ne savoient pas autrement *pourfendre géans, dérompre harnois & porter en croupe belles Damoiselles, sans leur parler de rien*, ils savoient jouer, & les autres n'y connoissoient rien.

Ils arriverent à *Turin*, furent agréablement reçus, & fort distingués à la Cour. Cela pouvoit-il manquer? Ils étoient jeunes, bien faits, ils avoient de l'esprit, & faisoient de la dépense. Dans quel Pay du monde ne réussit-on pas avec de tels avantages? Comme *Turin* étoit alors celui de l'Amour & de la galanterie, deux Etrangers de cet air, qui n'aimoient pas à s'ennuyer, n'avoient garde d'ennuyer les Dames de la Cour.

Quoique les hommes y fussent faits à peindre, ils n'avoient pas trop le don de plaire. Ils avoient

du respect pour leurs femmes, & de la considération pour les Etrangers; & leurs femmes, encore mieux faites, avoient pour le moins autant de considération pour les Etrangers, & n'en avoient que médiocrement pour eux.

Madame Royale, digne Fille de Henri IV, rendoit sa petite Cour la plus agréable du monde. Elle avoit hérité des Vertus de son Pere, à l'égard des sentimens qui conviennent au Sexe: & à l'égard de ce qu'on appelle la foiblesse des grands cœurs, Son Altesse n'avoit pas dégénéré.

Le Comte de *Tanes* étoit son premier Ministre. Les affaires d'Etat n'étoient pas difficiles à manier durant son Ministère. Personne ne s'en plaignoit; & cette Princesse paroissoit contente de sa capacité sur les autres; & voulant que tout ce qui composoit sa Cour

le fût aussi, l'on y vivoit assez selon l'usage & les coutumes de l'ancienne Chevalerie.

Les Dames avoient chacune un Amant d'obligation, sans les volontaires, dont le nombre n'étoit point limité. Les Chevaliers déclarés portoient les livrées de leurs Maitresses, leurs armes, & quelquefois leurs noms. Leur fonction étoit de ne les point quitter en public, & de n'en point approcher en particulier; de leur servir par tout d'Ecuyers, & dans les Carousels de chamarrer leurs lances, leurs housses, & leurs habits, des chiffres & des couleurs de chaque *Dulcinée*.

Matta n'étoit point ennemi de la galanterie: mais il l'auroit souhaité plus simple que celle qu'on pratiquoit à *Turin*. Les formes ordinaires ne l'auroient pas choqué: mais il trouvoit de la su-

perstition dans le culte & les cérémonies que l'Amour sembloit exiger mal-à-propos; cependant comme il avoit soumis sa conduite aux lumieres du Chevalier de Grammont sur cet article, il fallut suivre son exemple & se conformer aux coutumes du Pays.

Ils s'enrôlerent en même tems au service de deux Beautés, que les premiers Chevaliers d'Honneur céderent aussi-tôt par politesse. Le Chevalier de Grammont choisit Mademoiselle *de S.-Germain*, & dit à *Matta* d'offrir ses services à Madame *de Sénantes*. *Matta* le voulut bien; quoiqu'il eût mieux aimé l'autre. Mais le Chevalier de Grammont lui fit entendre que Madame *de Sénantes* lui convenoit mieux. Comme il s'étoit bien trouvé de la capacité du Chevalier dans les premiers projets qu'ils avoient for-

més ensemble, il suivit ses instructions en Amour, comme il avoit fait ses conseils sur le Jeu.

Mademoiselle *de S.-Germain*, dans le premier Printems de son âge, avoit les yeux petits : mais fort brillans & fort éveillés. Ils étoient noirs comme ses cheveux. Elle avoit le teint vif & frais, quoiqu'il ne fût pas éclatant par sa blancheur. Elle avoit la bouche agréable, les dents belles, la gorge comme on la demande, & la plus aimable taille du monde. Elle avoit les bras bien formés, une beauté singuliere dans le coude, qui ne lui servoit pas de grand'chose; ses mains étoient passablement grandes; & la Belle se consoloit de ce que le tems de les avoir blanches n'étoit pas encore venu. Ses pieds n'étoient pas des plus petits, mais ils étoient bien tournés. Elle laissoit aller cela tout

comme il plaisoit au Seigneur, sans employer l'art pour faire valoir ce qu'elle tenoit de la Nature: mais malgré cette non-chalance pour ses attraits, sa figure avoit quelque chose de si piquant, que le Chevalier de Grammont s'y laissa prendre d'abord. Son esprit & son humeur étoient faits pour assortir le reste. Tout y étoit naturel, & tout en étoit agréable. C'étoit de l'enjoûment, de la vivacité, de la complaisance & de la politesse. Tout cela couloit de source; point d'inégalité.

Madame la Marquise *de Sénantes* passoit pour blonde. Il n'eut tenu qu'à elle de passer pour rousse: mais elle aimoit mieux se conformer au goût du siècle, que respecter celui des Anciens. Elle avoit tous les avantages dont les cheveux roux sont accompagnés, sans aucun de leurs dégoûts. Une

attention continuelle corrigeoit ce qu'il pouvoit y avoir de trop à ces agrémens. Qu'importe, après tout, quand on est propre, si c'est par art, ou naturellement? Il faut être bien malin pour y regarder de si près. Elle avoit beaucoup d'esprit, autant de mémoire, plus de lecture, & beaucoup plus de penchant à la tendresse.

Elle avoit un mari, que la Sagesse même eût fait conscience d'épargner. Il se piquoit d'être Stoïcien, & faisoit gloire d'être salope & dégoûtant, en honneur de sa Profession. Il y réussissoit parfaitement; car il étoit fort gros, & suoit en Hiver comme en Eté.

L'érudition & la brutalité sembloient être ses talens favoris. L'une & l'autre brilloient dans sa conversation, tantôt ensemble, tantôt tour-à-tour; mais toujours mal-à-propos. Il n'étoit point fa-

loux ; cependant, il ne laissoit pas d'être incommode. Il vouloit bien qu'on eût de l'attention pour sa femme, pourvu qu'on en eût davantage pour lui.

Dès que nos Aventuriers furent déclarés, le Chevalier de Grammont prit le verd, & farcit *Matta* de bleu. C'étoient les couleurs que donnoient leurs nouvelles Maitresses. Ils entrerent d'abord en fonction. Le Chevalier de Grammont apprit, & pratiqua tout le cérémonial de cette galanterie, comme s'il n'eût jamais fait autre chose. *Matta* d'ordinaire en oublioit une moitié, & ne s'acquittoit pas trop bien de l'autre. Il ne pouvoit se souvenir que sa Charge étoit de servir à la gloire, & non pas à l'utilité de sa Maitresse.

Madame de Savoie donna dès le lendemain une Fête à la Vène-

rie. Toutes les Dames en étoient. Le Chevalier de Grammont disoit tant de choses agréables & divertissantes à sa Maitresse, qu'elle en rioit à gorge déployée. *Matta*, menant la sienne à son carrosse, lui serra la main; & au retour de cette promenade, il la pria d'avoir pitié de ses souffrances. C'étoit aller un peu vîte; & quoique Madame *de Sénantes* ne fût pas plus inhumaine qu'une autre, elle ne laissa pas d'être choquée qu'on s'y prît si cavalièrement. Elle se crut obligée d'en témoigner quelque peu de ressentiment; & retirant sa main, qu'on lui serroit de plus belle à cette déclaration, elle monta chez Madame Royale, sans regarder son nouvel Amant. *Matta*, sans s'imaginer qu'il l'eût offensée, la laissa faire, & fut chercher quelqu'un dans la Ville, qui voulût souper avec lui. Rien n'é-

toit plus facile pour un homme de son caractère. Il trouva bientôt ce qu'il cherchoit; fut longtems à table, pour se remettre des fatigues de l'amour, & se coucha fort content de sa journée.

Pendant tout cela, le Chevalier de Grammont faisoit parfaitement son devoir auprès de Mademoiselle *de Saint-Germain*, & sans préjudice à ses assiduités, il trouvoit le moyen de briller en chemin faisant par mille petits récits, qu'il mêloit à la conversation générale.

Madame de Savoie les écoutoit avec plaisir, & la solitaire *Sénantes* y donnoit son atention. Il s'en apperçut, & quitta sa Maitresse, pour lui demander ce qu'elle avoit fait de *Matta* ! *Moi* ! dit-elle; *je n'en ai rien fait. Mais, je ne sais ce qu'il n'auroit point fait de moi, si j'avois eu la bonté d'écouter ses*

très-humbles propositions : & là-dessus elle se mit à lui conter de quelle maniere son ami l'avoit traitée, dès le second jour de leur connoissance.

Le Chevalier de Grammont ne put s'empêcher d'en rire. Il lui dit qu'il étoit un peu naïf : mais qu'elle en seroit contente dans la suite : &, pour la consoler, il l'assura qu'il n'auroit pas autrement parlé, quand Son Altesse Royale eût été dans sa place ; mais qu'il ne laisseroit pas de lui en laver la tête.

Il fut le lendemain dans sa chambre pour cela : mais il étoit parti dès le matin, pour une partie de chasse, où ses connoissances de table l'avoient engagé la veille.

A son retour, il prit deux perdrix de sa chasse, & fut chez sa Maitresse. On lui demanda si c'étoit Monsieur qu'il venoit voir : il

dit que non ; & le Suiſſe lui dit que Madame n'y étoit pas. *Matta* lui laiſſa ſes deux Perdrix, & le pria de lui en faire préſent de ſa part.

La *Sénantes* étoit à ſa toilette, qui ſe coëffoit de toute ſa force en faveur de *Matta*, tandis qu'on lui refuſoit la porte. Elle n'en ſavoit rien : mais Monſieur ſon mari le ſavoit à merveille. Il avoit trouvé fort mauvais que la premiere viſite ne fût pas pour lui. C'eſt pourquoi, réſolu qu'elle ne feroit pas pour ſa femme, le Suiſſe en avoit reçu ſes ordres, & penſa bien être battu, pour le préſent qu'on avoit laiſſé. Les Perdrix furent renvoyées ſur l'heure ; & *Matta*, ſans examiner pourquoi, ne fut pas fâché de les revoir. Il partit pour la Cour, ſans changer d'habit. Il n'avoit garde de ſonger qu'il n'y falloit pas paroître ſans les couleurs de ſa Dame. Il s'y

trouva parée. Ses yeux lui parurent brillans, & sa personne ragoûtante. Il commença dès ce jour à se savoir bon gré de sa complaisance pour le Chevalier de Grammont; cependant il remarqua qu'elle avoit l'air assez froid pour lui. Cela lui parut extraordinaire, après avoir tant fait pour elle. S'imaginant qu'elle ignoroit toutes ces obligations, il fut l'en entretenir, & la gronda fort d'avoir renvoyé ses Perdrix avec tant d'indifférence.

Elle ne savoit ce qu'il vouloit dire; & choquée de ce qu'il ne s'humilioit pas, après la réprimande qu'elle comptoit qu'on lui eût faite, elle lui dit qu'il falloit qu'il eût trouvé des personnes de bonne composition en son chemin, puisqu'il prenoit des manieres auxquelles on n'étoit pas encore accoutumé chez elle.

Matta lui demanda comme quoi ſes manieres étoient donc ſi nouvelles? *Comme quoi!* dit-elle. *Le ſecond jour que vous m'honorez de votre attention, vous me traitez comme ſi j'étois à votre ſervice depuis mille ans. La premiere fois que je vous donne la main, vous me la ſerrez de toute votre force. Après ce début, je monte en carroſſe, & vous à cheval; mais loin de vous tenir à la portiere comme les autres, il ne part pas un lièvre, que vous ne pouſſiez après; & vous étant bien amuſé durant la promenade à prendre du tabac, ſans ſonger à moi, vous ne vous en ſouvenez au retour, que pour me prier de mon déshonneur, en termes honnêtes, mais fort intelligibles. Aujourd'hui vous me parlez de chaſſe, de Perdrix & d'une viſite que vous avez apparemment rêvée comme tout le reſte.*

Le Chevalier de Grammont arriva, comme ils en étoient-là. *Matta* fut grondé de ses empressemens. Son ami se tuoit de lui dire, qu'ils étoient insolens, plutôt que familiers. *Matta* s'excusoit du mieux qu'il pouvoit; mais toujours fort mal. Sa Maitresse en eut pitié, voulut bien recevoir ses excuses sur la maniere, plutôt que son repentir sur le fait, & témoigna qu'il n'y avoit que l'intention qui pût justifier ou condamner ces transgressions; qu'on pardonnoit ce que les mouvemens de tendresse faisoient hasarder; mais qu'on ne pardonnoit point les témérités, qui n'étoient fondées que sur la facilité qu'on se promettoit de trouver. *Matta* jura qu'il ne lui avoit serré la main que par un excès d'amour, & qu'il ne lui avoit demandé du secours que par nécessité; qu'il ne

savoit pas la maniere de demander des grâces ; qu'il ne la trouveroit pas plus digne d'être aimée au bout d'un mois de service, qu'elle le paroissoit dans ce moment ; & qu'il la prioit de se souvenir de lui, quand l'occasion s'en présenteroit. La *Sénantes* ne s'en offensa pas. Elle vit bien qu'il ne falloit pas s'arrêter aux formalités de la sévere bienséance, en écoutant un homme de son caractère, & le Chevalier de Grammont, après cette espèce de raccommodement, fut songer à ses propres affaires auprès de Mademoiselle de *Saint-Germain*.

Ce n'étoit pas tout-à-fait son bon naturel, qui le portoit à se mêler de celles de *Matta*. Bien au contraire, dès qu'il s'apperçut que les penchans de Madame *de Sénantes* devenoient favorables pour lui-même, comme cette conquête

lui parut plus facile que l'autre, il crut qu'il falloit s'en saisir, de peur qu'on ne la laissât échapper, & pour ne pas perdre tout son tems en cas qu'il ne pût rien gagner auprès de la petite *Saint-Germain*.

Cependant, dès le même soir, pour conserver l'air de supériorité qu'il avoit usurpé sur la conduite de son ami, malgré qu'il en eût, il lui fit des reproches d'avoir bien ôsé se montrer à la Cour en habit de campagne, & sans les couleurs de sa Maitresse; de n'avoir pas eu l'esprit, ou la prudence de rendre la premiere visite à Monsieur *de Sénantes*, au-lieu de s'amuser à demander Madame, & pour toute conclusion lui demanda, de quoi Diable il s'avisoit de lui faire présent de deux méchantes Perdrix rouges? Et pourquoi non? lui dit *Matta*. Ne faudroit-il

faudroit-il point qu'elles fussent bleues aussi, à cause de la cocarde & du nœud d'épée bleu, que tu m'avois l'autre jour mis? Eh! va te promener, mon pauvre Chevalier, avec tes niaiseries. Je me donne au diable, si dans quinze jours tu ne deviens plus sot que tous les benêts de *Turin*. Mais pour répondre à toutes tes questions, je n'ai point été voir le mari de Madame *de Sénantes*, parce que je n'ai que faire à lui; que c'est un animal qui me déplaît, & me déplaira toujours. Pour toi, te voilà ravi d'être empanaché de verd; d'écrire des billets à ta Maitresse, d'emplir tes poches de cédras, de pistaches, & d'autres rogatons, dont tu farcis la pauvre fille, malgré qu'elle en ait. Tu crois trouver la pie au nid; qu'en lui chantant quelque Chanson faite du tems de *Corisande* & de Henri IV,

tu peux lui jurer que tu l'as faite pour elle. Heureux de pouvoir mettre le cérémonial de la galanterie en pratique, tu n'as point d'ambition pour l'essentiel. A la bonne heure; chacun a sa façon de faire, aussi-bien que son goût. Le tien est de baguenauder en amour; & pourvu que tu fasses bien rire la *Saint-Germain*, tu ne lui en demandes pas davantage. Pour moi, qui suis persuadé que les femmes sont ici ce qu'elles sont ailleurs, je ne croirai jamais qu'elles s'offensent qu'on quitte quelquefois la bagatelle, pour en venir au sérieux. En tout cas, si Madame de *Sénantes* n'est pas de cette humeur, elle n'a qu'à se pourvoir ailleurs; car je lui réponds bien que je ne ferai pas longtems le personnage d'Estafier auprès de sa personne.

Cette menace étoit des plus inu-

tiles. Madame *de Sénantes* le trouvoit à son gré, pensoit à peu près de même, & ne demandoit pas mieux que d'en venir aux preuves. Mais *Matta* s'y prit tout de travers. Il étoit prévenu d'une telle aversion pour son mari, qu'il ne pouvoit se vaincre sur la moindre avance pour l'appaiser. On lui faisoit entendre qu'il falloit commencer par endormir le Dragon, avant de posséder le Trésor: cela fut inutile, quoiqu'il ne pût voir Madame *de Sénantes* que dans les Assemblées publiques. Il en étoit impatient, & lui faisant un jour ses plaintes : « Ayez la bonté, Madame, lui dit-il, de me
» faire savoir où vous logez. Il
» n'y a point de jour que je n'aille
» trois fois chez vous, pour le
» moins, sans vous y avoir en-
» core pu trouver. J'y couche
» pourtant d'ordinaire, lui dit-

» elle en riant : mais je vous aver-
» tis, que vous ne m'y trouverez
» jamais que vous n'y ayez trou-
» vé Monsieur *de Sénantes* : je
» n'en suis pas la Maitresse. Je ne
» vous le donne pas, poursuivit-
» elle, pour un homme dont on
» voulût rechercher le commerce
» pour son agrément. Au con-
» traire, je conviens que son hu-
» meur est assez bisarre, & ses
» manieres peu gracieuses : mais
» il n'y a rien de si farouche qu'on
» ne puisse familiariser avec un
» peu de soin & de complaisance.
» Il faut que je vous répete des
» Vers à ce sujet. Je les ai rete-
» nûs ; parce qu'ils donnent un
» petit conseil, dont vous userez
» comme il vous plaira.

RONDEAU.

Mettez-vous bien dans la mémoire,
Et retenez ces Documens,
Vous qui vous piquez de la Gloire
De réussir en Faits galans,
Ou qui voulez le faire croire.

En équipage, en airs bruyans;
En lieux communs, en faux sermens;
En habits, bijoux, dents d'ivoire,
Mettez-vous bien.

Ayez, pour plaire aux vieux Parens,
Toujours en main nouvelle Histoire,
Pour les Valets force présens:
Mais, eût-il l'humeur sombre & noire,
Avec l'Epoux, malgré ses dents,
Mettez-vous bien.

Ma foi, Madame, dit *Matta*, le Rondeau dira ce qu'il lui plaira; mais, il n'y a pas moyen: l'époux est trop fort. Quelle diable de cérémonie, poursuivit-il! Quoi! dans ce Pays-ci l'on ne sauroit voir la femme, sans être amoureux du mari?

Madame *de Sénantes* trouva cette maniere de répondre très-offensante; & comme elle crut en avoir assez fait, pour le mettre dans le bon chemin, s'il en eût été digne, elle jugea qu'il ne valoit pas la peine qu'elle s'expliquât davantage, puisqu'il ne pouvoit se contraindre sur si peu de chose; & dès ce moment elle eut fait avec lui.

Le Chevalier de Grammont avoit donné congé à sa Maitresse à-peu-près dans le même tems; il étoit tout-à-fait refroidi sur cette poursuite. Ce n'est pas que Ma-

demoiſelle *de Saint-Germain* ne fût plus digne que jamais de ſa perſéverance. Au contraire ſes agrémens ſe multiplioient à vûe d'œil. Elle ſe couchoit avec mille charmes, & le lendemain paroiſſoit avec quelque choſe de nouveau. La phraſe de croître, d'embellir, ſembloit n'avoir été faite que pour elle. Le Chevalier de Grammont ne pouvoit diſconvenir de ces vérités: mais il n'y trouvoit pas ſon compte. Un peu moins de mérite, avec un peu moins de ſageſſe, eût été plus ſon fait. Il s'apperçut qu'elle l'écoutoit avec plaiſir, qu'elle rioit tant qu'il vouloit de ſes Contes, & qu'elle recevoit ſes billets & ſes préſens, ſans ſcrupule: mais qu'elle en vouloit demeurer là. Son adreſſe l'avoit tournée de toutes les manieres, ſans avoir pu lui tourner la tête. Sa Femme-de-

Chambre étoit gagnée; ses parens, charmés de ses bons-mots & de son assiduité, n'étoient jamais plus aises que quand ils le voyoient chez eux; bref, il avoit mis les préceptes du Rondeau de la *Sénantes* en usage, & tout livroit la petite *Saint-Germain* à ses embuches, si la petite *Saint-Germain* eût été d'humeur à se livrer: mais, elle ne le voulut jamais. Il avoit beau lui dire, que la grâce qu'il lui demandoit, ne lui coûteroit rien; que puisque ses trésors se trouvoient rarement compris dans le bien qu'une fille apporte en mariage, elle ne trouveroit personne, qui par une tendresse éternelle, & par une discrétion inviolable, en fût plus digne que lui. Il lui contoit ensuite, que jamais mari n'avoit su donner la moindre idée de ce que l'amour a d'agréable, & qu'il n'y avoit rien

de si différent, que les empressemens d'un amant toujours tendre, toujours passionné, mais toujours respectueux, & la nonchalante indifférence d'un époux.

Mademoiselle de *Saint-Germain*, ne voulant pas prendre la chose sérieusement, pour n'être pas obligée de s'en offenser, lui dit, que comme c'étoit assez la coutume dans son pays de se marier, elle seroit bien aise d'en passer par-là, devant que de prendre connoissance de ces distinctions, & de ces détails merveilleux, qu'elle ne comprenoit pas extrêmement, & dont elle ne vouloit pas de plus grandes explications: qu'elle l'avoit bien voulu écouter pour cette fois: mais qu'elle le supplioit de ne lui plus parler sur ce ton, puisque ces sortes de conversations n'étoient point divertissantes pour elle, & qu'elles se-

roient très-inutiles pour lui. La Belle, qui rioit plus volontiers qu'une autre, savoit prendre un air fort sérieux, dès qu'il en étoit question. Le Chevalier de Grammont vit bien qu'elle lui parloit tout de bon; & voyant qu'il lui faudroit un tems infini pour lui faire changer de sentiment, il s'étoit tellement ralenti sur cette poursuite, qu'il ne la servoit plus que pour cacher les desseins qu'il avoit sur Madame de *Sénantes*.

Il voyoit cette Princesse fort choquée du peu de complaisance de *Matta*. Cette apparence de mépris pour elle, rebuta ce qu'elle avoit eu de plus favorable pour lui. Dans ces intentions, le Chevalier de Grammont lui dit qu'elle avoit raison, exagéra la perte que son ami faisoit, la mit mille fois au-dessus des charmes de la petite *Saint-Germain*, & deman-

da grâce pour lui-même, puiſque ſon ami ne la méritoit pas. Il fut bientôt écouté favorablement ſur cette propoſition ; & dès qu'ils furent d'accord, ils ſongerent aux meſures qu'il falloit prendre, l'une pour tromper ſon époux, & l'autre ſon ami. Cela n'étoit pas fort difficile ; *Matta* n'étoit point défiant, & le gros *Sénantes*, auprès de qui le Chevalier de Grammont avoit déja fait tout ce que l'autre n'avoit pas voulu faire, ne pouvoit ſe paſſer de lui. C'étoit beaucoup plus qu'il ne lui demandoit ; car dès que le Chevalier de Grammont étoit chez Madame, ſon mari s'y trouvoit par politeſſe ; & pour choſe au monde, il ne les auroit laiſſés enſemble, de peur qu'ils ne s'ennuyaſſent ſans lui.

Matta, qui ne ſavoit cependant pas qu'il fût diſgracié, con-

tinuoit à ſervir ſa Maitreſſe à ſa maniere. Elle étoit convenue avec le Chevalier de Grammont, que les choſes iroient en apparence ſelon le premier établiſſement; & de cette maniere, la Cour croyoit toujours que Madame *de Sénantes* ne ſongeoit qu'à *Matta*, tandis que ſon ami ne ſongeoit qu'à Mademoiſelle de *Saint-Germain*.

On faiſoit de tems en tems de petites Loteries de bijoux. Le Chevalier de Grammont y mettoit toujours; en retiroit par haſard quelque choſe; & ſous prétexte des Lots qu'il gagnoit, il achetoit mille choſes qu'il donnoit imprudemment à la *Sénantes*, & la *Sénantes* les recevoit encore plus imprudemment. La petite *Saint-Germain* n'en tâtoit plus que bien rarement. Il y a des tracaſſeries par-tout. On fit des remarques ſur ce procédé. Ceux

qui les firent les communiquerent à Mademoiselle *de Saint-Germain*. Elle fit semblant d'en rire : mais elle ne laissa pas d'en être piquée. Rien n'est si commun au beau sexe, que de ne vouloir pas qu'une autre profite de ce qu'on refuse. Elle n'en sut pas bon gré à Madame *de Sénantes*. D'un autre côté, on fut demander à *Matta* s'il n'étoit pas assez grand pour faire lui-même ses présens à Madame *de Sénantes*, sans les envoyer par le Chevalier de Grammont. Cela le réveilla ; car il ne s'en seroit jamais apperçu. Il n'en eut pourtant que des soupçons assez légers : & voulant s'en éclaircir : il faut avouer, dit-il au Chevalier de Grammont, que l'amour se fait ici d'une façon toute nouvelle. On y sert sans gages ; on s'adresse au mari, quand on est amoureux de la femme ; & l'on

fait des préſens à la Maitreſſe d'un autre, pour ſe mettre bien avec la ſienne. Madame *de Sénantes* t'eſt fort obligée de... C'eſt toi-même, répondit le Chevalier de Grammont, puiſque c'eſt ſur ton compte. J'étois honteux de voir, que tu ne t'étois jamais aviſé de lui faire le moindre petit préſent. Sais-tu bien que les Gens ſont faits ſi extraordinairement à cette Cour, qu'on croit que c'eſt plutôt par vilainie, que par inadvertence, que tu n'as pas eu le courage de donner la moindre bagatelle à ta Maitreſſe? Fi, que cela eſt ridicule, qu'il faille qu'on ſonge toujours pour toi!

Matta ſe laiſſa gronder, ſans qu'il en fût autre choſe; perſuadé qu'il l'avoit un peu mérité, outre qu'il n'étoit, ni aſſez défiant, ni aſſez épris pour y faire plus de réflexion. Cependant,

comme il convenoit aux affaires du Chevalier de Grammont qu'il fît connoissance avec Monsieur *de Sénantes*; il en fut tellement persécuté qu'il le fit à la fin. Son ami fut l'introducteur de cette premiere visite. Sa Maitresse lui sut bon gré de cet effort de complaisance, résolue pourtant qu'il n'en profiteroit pas; & l'époux ayant l'esprit en repos sur une civilité qu'il attendoit depuis longtems, voulut dès le même soir leur donner à souper dans une petite maison, qu'il avoit à la campagne, au bord de la riviere, à deux pas de la Ville.

Le Chevalier de Grammont répondit pour tous deux, accepta l'offre; & comme c'étoit la seule que *Matta* n'eût pas refusée *de Sénantes*, il y consentit. Le mari vint chez eux, pour les prendre à l'heure marquée; mais il n'y

trouva que *Matta*. Le Chevalier de Grammont s'étoit mis à jouer tout exprès pour les laiſſer partir ſans lui. *Matta* vouloit l'attendre, tant il avoit peur de ſe trouver ſeul avec Monſieur *de Sénantes* : mais le Chevalier de Grammont les ayant envoyé prier d'aller toujours devant, & qu'il ſeroit à eux dès que ſon jeu ſeroit fini, le pauvre *Matta* fut obligé de s'embarquer avec l'homme du monde qui lui revenoit le moins. Ce n'étoit pas l'intention du Chevalier de Grammont de le tirer ſitôt de cet embarras, & le perfide ne les fut pas plutôt en campagne qu'il fut chez Madame *de Sénantes*, ſous prétexte d'y trouver ſon mari pour aller enſemble, où ils devoient ſouper.

La trahiſon étoit en beau train; & comme il paroiſſoit à Madame *de Sénantes* que l'indifférence de

Matta ne méritoit pas autre chose de sa part, elle n'avoit pas de scrupule d'en être. Elle attendoit donc le Chevalier de Grammont avec des intentions d'autant plus favorables, qu'il y avoit long-tems qu'elle l'attendoit, & qu'elle avoit quelque curiosité pour une visite de sa part, dont son mari ne fût pas. Il est donc à croire que cette premiere occasion ne se fût pas perdue, si Mademoiselle de *Saint-Germain*, qu'elle n'attendoit pas, ne fût arrivée presque en même tems que celui qu'elle attendoit.

Elle étoit plus jolie & plus enjouée ce jour-là qu'elle ne l'avoit été de sa vie; cependant on ne laissa pas de la trouver fort laide & fort ennuyante. Elle s'apperçut bien-tôt qu'elle importunoit; & ne voulant pas que ce fût pour rien qu'on lui voulût du mal, après avoir passé plus d'une grosse de-

mi-heure à se divertir de leur inquiétude, & à faire mille petites singeries, qu'elle voyoit ne pouvoir être plus mal placées, elle ôta ses coëffes, son écharpe, & tout l'attirail dont on se défait, quand on prétend s'établir familierement quelque part, pour le reste du jour. Le Chevalier de Grammont la maudissoit intérieurement, tandis qu'elle ne cessoit de lui faire la guerre sur la méchante humeur dont il étoit en si bonne compagnie: Madame *de Sénantes*, qui ne se possédoit pas mieux que lui, dit assez sèchement qu'elle étoit obligée d'aller chez Madame Royale. Mademoiselle *de Saint-Germain* lui dit qu'elle auroit l'honneur de l'accompagner, si cela ne lui faisoit point de peine. On ne lui répondit pas grand' chose, & le Chevalier de Grammont, voyant qu'il étoit inutile

de pousser sa visite plus loin, sortit de belle humeur.

Dès qu'il fut dehors, il fit partir un de ses Grisons, pour prier Monsieur *de Sénantes* de vouloir bien se mettre à table avec sa compagnie, sans l'attendre; parce que le jeu ne finiroit peut-être pas si-tôt, mais qu'il seroit à lui avant la fin du repas. Après avoir dépêché ce courrier, il mit une sentinelle à la porte de Madame *de Sénantes*, dans l'espérance que l'éternelle *Saint-Germain* en sortiroit avant elle: mais ce fut inutilement, & son espion lui vint dire au bout d'une heure d'impatience & d'agitations, qu'elles étoient sorties ensemble. Il vit bien qu'il n'y auroit pas moyen de la voir ce jour-là; tout allant de travers pour ses desseins. Il fallut donc se passer de Madame, pour aller trouver Monsieur.

Pendant que ces choses se passoient à la ville, *Matta* ne se divertissoit pas beaucoup à la campagne. Comme il étoit prévenu contre le Seigneur *de Sénantes*, tout ce que le Seigneur *de Sénantes* lui disoit, ne faisoit que lui déplaire. Il maudissoit de bon cœur le Chevalier de Grammont du tête-à-tête qu'il lui procuroit. Il fut sur le point de s'en retourner, quand il vit qu'il falloit se mettre à table sans un troisieme.

Cependant, comme son hôte, étoit assez délicat sur la bonne chere; qu'il avoit le meilleur vin & le meilleur cuisinier de tout le Piémont, la vûe du premier service le radoucit; & mangeant fort & ferme, sans faire attention à *Sénantes*, il se flatta que le souper finiroit, sans avoir rien à démêler avec lui: mais il se trompa.

Dans le tems que le Chevalier

de Grammont vouloit le mettre bien avec Monsieur *de Sénantes*, il en avoit fait un portrait fort avantageux pour lui donner envie de le connoître: dans l'étalage de mille autres qualités, connoissant l'entêtement qu'il avoit pour le nom d'érudition, il l'avoit assuré que c'étoit un des savans hommes de l'Europe.

Sénantes avoit donc attendu quelque trait de lecture, dès le commencement du souper, de la part de *Matta*, pour mettre la sienne en jeu: mais il étoit bien loin de compte. Personne n'avoit moins lu, personne aussi ne s'en soucioit moins, & personne n'avoit si peu parlé pendant un repas que lui. Comme il ne vouloit point entrer en conversation, sa bouche ne s'étoit ouverte que pour manger ou pour demander à boire.

L'autre s'offensant d'un silence qui lui paroissoit affecté, las de l'avoir inutilement agacé sur d'autres sujets, crut qu'il en auroit quelque raison en le mettant sur l'amour & la galanterie, & l'attaqua de cette maniere, pour entamer le sujet.

« Comme vous êtes le galant
» de ma femme.... Moi! lui dit
» *Matta*, qui vouloit faire le dis-
» cret, ceux qui vous l'ont dit,
» en ont menti, morbleu!...
» Monsieur, dit *Sénantes*, vous
» le prenez là d'un ton qui ne vous
» convient gueres. Car je veux
» bien vous apprendre, malgré
» vos airs de mépris, que Mada-
» me *de Sénantes* en est peut-être
» aussi digne qu'aucune de vos
» Dames de France; & que nous
» en avons vu qui vous valoient
» bien, qui se sont fait un hon-
» neur de la servir... A la bonne-

» heure, dit *Matta*. Je l'en crois
» très-digne; & puiſque vous le
» voulez ainſi, je ſuis ſon ſervi-
» teur & ſon galant pour vous
» obliger ».

Vous croyez peut-être, pourſuivit l'autre, qu'il en va dans ce pays-ci, comme dans le vôtre, & que les Belles n'ont des amans que pour accorder des faveurs: déſabuſez-vous de cela, s'il vous plaît, & ſachez que quand même il en ſeroit quelque choſe dans cette Cour, je n'en aurois aucune inquiétude. Rien n'eſt plus honnête, diſoit *Matta*; mais pourquoi n'en avoir aucune inquiétude? Voici pourquoi, reprit-il. Je connois la tendreſſe de Madame *de Sénantes* pour moi; je connois ſa ſageſſe envers tout le monde; &, plus que tout cela, je connois mon propre mérite.

Vous avez là de belles connoiſ-

ſances, Monſieur le Marquis, dit *Matta*: je les ſalue toutes trois. A vôtre ſanté. *Sénantes* en fit raiſon: mais voyant que la converſation tomboit d'abord qu'on ne buvoit plus, après deux ou trois ſantés de part & d'autre, il voulut faire une ſeconde tentative, & provoquer *Matta* par ſon fort, c'eſt-à-dire, du côté de l'érudition.

Il le pria donc de lui dire en quel tems il croyoit que les Allobroges fuſſent venus s'établir dans le Piémont? *Matta*, qui le donnoit au Diable avec ſes Allobroges, lui dit, qu'il falloit que ce fût du tems des guerres civiles. J'en doute, dit l'autre. Tant qu'il vous plaira, dit *Matta*. Sous quel Conſulat? pourſuivit *Sénantes*. ..... Sous celui de la Ligue, quand les Guiſes firent venir les Lanſquenets en France, dit *Matta*,

ta. Mais, que Diable cela fait-il ?

Monſieur *de Sénantes* étoit paſſablement prompt, & volontiers brutal ; ainſi Dieu ſait de quelle maniere la converſation ſe ſeroit tournée, ſi le Chevalier de Grammont ne fût ſurvenu pour y mettre ordre. Il eut aſſez de peine à comprendre ce que c'étoit que leur débat : mais l'un oublia les queſtions qui l'avoient choqué ; l'autre les réponſes, pour reprocher au Chevalier de Grammont cette fureur éternelle pour le jeu, qui faiſoit qu'on ne pouvoit jamais compter ſur lui. Le Chevalier de Grammont, qui ſe ſentoit encore plus coupable qu'ils ne diſoient, prit le tout en patience & ſe donna plus de tort qu'ils ne voulurent. Cela les appaiſa. Le repas finit plus tranquillement qu'il n'avoit commencé. L'ordre fut rétabli dans la converſation:

mais il n'y put mettre la joie, comme il avoit coutume. Il étoit de très-mauvaise humeur ; & comme il les pressoit à tout moment de sortir de table, *Monsieur de Sénantes* jugea qu'il avoit beaucoup perdu. *Matta* dit au contraire, qu'il avoit beaucoup gagné ; mais que la retraite avoit peut-être été malheureuse, faute de précautions, & lui demanda s'il n'avoit pas eu besoin du Sergent *la Place*, avec son embuscade.

Ce trait d'Histoire passoit l'érudition *de Sénantes* ; & de peur que *Matta* ne s'avisât de l'expliquer, le Chevalier de Grammont changea de discours, & voulut sortir de table : mais *Matta* ne le voulut pas, Cela le raccommoda dans l'esprit *de Sénantes*. Il prit cette complaisance pour son compte ; cependant, ce n'étoit pas lui, mais son vin que *Matta* trouvoit à son gré,

Madame Royale qui connoissoit le caractère de *Sénantes*, fut charmée du récit que le Chevalier de Grammont lui fit de cette tête & de cette conversation. Elle appella *Matta* pour en savoir la vérité de lui-même. Il avoua que devant qu'il fût question des Allobroges, Monsieur *de Sénantes* l'avoit voulu quereller, parce qu'il n'étoit pas amoureux de sa femme.

Cette premiere connoissance faite de cette maniere, il sembloit que toute la bonne volonté que *Sénantes* avoit d'abord eue pour le Chevalier de Grammont se fût tournée vers *Matta*. Il étoit tous les jours à sa porte, & *Matta* tous les jours chez sa femme. Cela ne convenoit point au Chevalier de Grammont. Il se repentit des réprimandes qu'il s'étoit avisé de faire à *Matta*, le voyant d'une

assiduité qui rompoit toutes ses mesures. Madame *de Sénantes* en étoit encore plus embarrassée. Quelque esprit qu'on ait, on n'est point plaisant pour ceux qu'on importune; elle eût été bien-aise de n'avoir pas fait de certaines démarches inutilement.

Matta commençoit à trouver des charmes dans sa personne. Il en eût trouvé dans son esprit, si elle l'avoit voulu : mais il n'y a pas moyen d'être de bonne humeur avec ceux qui traversent nos desseins. Tandis que son goût augmentoit pour elle, le Chevalier de Grammont n'étoit occupé que des moyens qui pouvoient mettre son aventure à fin. Voici le stratagême dont il se servit enfin, pour avoir la scène libre, en éloignant l'amant & le mari tout à la fois.

Il fit entendre à *Matta* qu'il fal-

loit donner à souper chez eux à Monsieur *de Sénantes*, & se chargea de pourvoir à tout. *Matta* lui demanda si c'étoit pour jouer au Quinze, & l'assura qu'il auroit beau faire, qu'il mettroit ordre pour cette fois qu'il ne s'engageât pas au jeu, pour le laisser tête-à-tête avec le plus sot Gentilhomme de l'Europe. Le Chevalier de Grammont n'avoit garde d'y songer, persuadé qu'il seroit impossible de profiter de cette occasion, de quelque maniere qu'il s'y prît, & qu'on le relanceroit dans tous les coins de la ville, plutôt que de le laisser en repos. Toute son attention fut donc de rendre le repas agréable, de le faire durer & d'y faire survenir quelques contestations entre *Sénantes* & *Matta*. Pour cet effet, il se mit d'abord de la plus belle humeur du monde; les au-

tres s'y mirent à force de vin.

Le Chevalier de Grammont témoigna, qu'il étoit bien malheureux de n'avoir pu donner un petit concert de musique à Monsieur *de Sénantes* comme il l'avoit résolu le matin; mais que les Musiciens s'étoient engagés. Le Marquis *de Sénantes* se fit fort de les avoir à sa maison de campagne le lendemain au soir, & pria la compagnie d'y souper. *Matta* leur demanda, que Diable ils vouloient faire de musique, & soutint que cela n'étoit bon dans ces occasions que pour des femmes, qui avoient quelque chose à dire à leurs amans, pendant que les violons étourdissoient les autres, ou pour des sots qui ne savoient que dire, quand ces violons ne jouoient pas. On se moqua de ses raisonnemens: la partie fut liée pour le lendemain, & les violons passe-

rent à la pluralité des voix. *Sénantes*, pour en consoler *Matta*, comme pour faire honneur au repas, porta force santés. Il aima mieux lui faire raison de cette maniere que sur la dispute : & le Chevalier de Grammont voyant qu'il ne falloit pas grand'chose pour leur échauffer la tête, ne demandoit pas mieux que de les voir aux mains par quelque nouvelle dissertation. Il avoit inutilement jetté de tems en tems quelques propos dans la conversation, pour parvenir à ses fins. S'étant heureusement avisé de lui demander le nom de famille de Madame son épouse; *Sénantes* fort en généalogie, comme sont tous les sots qui ont de la mémoire, se mit à celle de Madame *de Sénantes*, par un embrouillement de filiations, qui ne finissoit point. Le Chevalier de Grammont fit semblant de

l'écouter avec une grande attention, & voyant que *Matta* commençoit à perdre patience, il le pria d'écouter bien ce que Monſieur diſoit, & qu'il n'y avoit rien de plus beau. Cela eſt bien galant, dit *Matta* : mais pour moi j'avoue que, ſi j'étois marié j'aimerois mieux m'informer du véritable pere de mes enfans, que de ſavoir quels ſont les grands-peres de ma femme. *Sénantes*, ſe moquant de ſa groſſiereté, ne ceſſa point qu'il n'eût conduit les ancêtres de ſon épouſe de branche en branche, juſques à *Yolande de Sénantes*. Cela fait, il offrit de faire voir en moins d'une demi-heure, que les Grammonts venoient d'Eſpagne. Eh ! que nous importe d'où les Grammonts viennent, lui dit *Matta* ? Savez-vous bien, Monſeigneur le Marquis, qu'il vaut mieux ne rien ſavoir, que

de ſavoir trop de choſes ?

L'autre lui ſoutint le contraire avec chaleur, & préparoit un argument en forme, pour prouver qu'un ignorant eſt un ſot. Mais le Chevalier de Grammont, qui connoiſſoit *Matta*, ne douta point qu'il n'envoyât promener le Logicien, s'il en venoit à la concluſion du Syllogiſme. C'eſt pourquoi ſe mettant entre deux, comme leurs voix commençoient à s'élever, il leur dit que c'étoit ſe moquer que de s'échauffer ainſi pour rien, traita la choſe ſérieuſement, afin qu'elle fût plus marquée. Le ſouper finit donc tranquillement par le ſoin qu'il eut de ſupprimer les diſputes, & d'admettre force vin en leur place.

Le lendemain, *Matta* fut à la chaſſe, le Chevalier de Grammont chez le baigneur, & *Sénantes* à ſa maiſon de campagne. Tan-

dis qu'il y préparoit toutes choses, sans oublier les violons, & que *Matta* chassoit dans la plaine, pour gagner de l'appétit ; le Chevalier de Grammont pensoit à l'exécution de son projet.

Dès que la maniere en fut réglée dans sa tête, on fut avertir sous main l'Officier des Gardes, qui servoit auprès de son Altesse, que Monsieur *de Sénantes* avoit eu quelques paroles avec Monsieur de *Matta* la nuit précédente en soupant ; que l'un étoit sorti dès le matin, & qu'on ne trouvoit point l'autre dans la ville.

Madame Royale, allarmée de cet avis, envoya promptement chercher le Chevalier de Grammont. Il parut surpris, quand Son Altesse en parla. Il avoua bien qu'ils avoient eu quelques paroles : mais qu'il n'avoit pas cru que l'un ou l'autre s'en fût sou-

venu le jour d'après. Il dit que, si le mal n'étoit déja fait, le plus court seroit de s'en assurer jusqu'au lendemain; & que, si l'on pouvoit les trouver, il se faisoit fort de les raccommoder, sans qu'il en fût autre chose. Cela n'étoit pas difficile. On apprit chez Monsieur *de Sénantes* qu'il étoit à sa maison de campagne. On y fut; on le trouva; l'Officier lui donna des gardes, sans lui dire autre chose, & le laissa fort étonné.

Dès que *Matta* fut revenu de sa chasse, Madame Royale envoya ce même Officier le prier de lui donner sa parole, qu'il ne sortiroit pas jusqu'au lendemain. Ce compliment le surprit. On ne lui en rendit aucune raison. Un bon repas l'attendoit; il mouroit de faim, & rien ne lui paroissoit si déraisonnable, que de l'obliger à la résidence dans cette conjonctu-

re : mais il avoit donné ſa parole ; & ne ſachant ce que tout cela vouloit dire, toute ſa reſſource fut d'envoyer chercher ſon ami : mais ſon ami ne le vint trouver qu'au retour de la campagne. Il y avoit trouvé *Sénantes* au milieu de ſes violons, fort indigné de ſe voir priſonnier dans ſa maiſon, ſur le compte de *Matta* qu'il attendoit pour faire bonne chere. Il s'en plaignit aigrement au Chevalier de Grammont, & lui dit, qu'il ne croyoit pas l'avoir offenſé : mais que s'il aimoit tant le bruit, il le prioit de l'aſſurer, que pour peu que le cœur lui en dît, il auroit contentement à la premiere occaſion. Le Chevalier de Grammont l'aſſura que *Matta* n'y avoit jamais ſongé ; qu'il ſavoit au contraire qu'il l'eſtimoit infiniment, qu'il falloit que ce fût la tendreſſe extrême de Madame ſa femme,

qui s'étant allarmée ſur le rapport des laquais qui les avoient ſervis à table, ſeroit allée chez Madame Royale, pour prévenir quelque accident funeſte; qu'il le croyoit d'autant plus, qu'il avoit ſouvent dit à Madame *de Sénantes*, en parlant de *Matta*, que c'étoit la plus rude épée de France; comme en effet, ce pauvre garçon ne ſe battoit jamais ſans avoir le malheur de tuer ſon homme.

Monſieur de *Sénantes*, un peu radouci, dit qu'il étoit fort ſon ſerviteur, qu'il gronderoit bien ſa femme de ſon impertinente tendreſſe, & qu'il mouroit d'envie de ſe revoir avec le cher *Matta*.

Le Chevalier de Grammont l'aſſura, qu'il y alloit travailler, & recommanda bien à ſes Gardes de ne point le laiſſer échapper, qu'ils n'euſſent des ordres de la Cour, parce qu'il paroiſſoit qu'il mouroit

d'envie de se battre, & qu'ils en répondroient. Il n'en fallut pas davantage pour le faire garder à vûe, quoiqu'il n'en fût pas besoin.

Son homme étant en toute assurance de cette maniere, il fallut pourvoir à ses suretés à l'égard de l'autre. Il regagna la ville; & dès que *Matta* le vit : « Que Diable est-ce, lui dit-il, que cette » belle farce qu'on me fait jouer? » Pour moi je ne connois plus » rien aux sottes manieres de ce » pays-ci. D'où vient qu'on me » met prisonnier sur ma parole? » D'où vient, dit le Chevalier de » Grammont? C'est que tu es encore plus extraordinaire toi-» même que tout cela. Tu ne saurois t'empêcher d'entrer en dis-» pute avec un bourru, dont tu » ne devrois faire que rire. Quel-» que valet officieux aura sans » doute été redire le beau démêlé

» d'hier au soir. On t'a vu sortir de
» la Ville dès le matin; *Sénantes*
» quelque tems après : en faut-il
» davantage pour que Son Altesse
» Royale se soit crue obligée de
» prendre ces précautions? *Sénan-*
» *tes* est aux arrêts; on ne te de-
» mande que ta parole; ainsi,
» bien loin de prendre la chose
» comme tu fais, j'envetrois très-
» humblement remercier Son Al-
» tesse de la bonté qu'elle a de te
» faire arrêter; puisque ce n'est
» qu'à ta considération qu'elle s'in-
» téresse dans la chose ; je m'en
» vais faire un tour au Palais, où
» je tâcherai d'éclaircir ce mystè-
» re. Cependant, comme il n'y
» a guères d'apparence que cela
» se puisse raccommoder de cette
» nuit, tu feras bien de comman-
» der à souper ; car je suis à toi
» dans un moment ».
Matta le chargea de ne pas man-

quer à témoigner sa très-humble reconnoissance à Madame Royale de ses bontés, quoiqu'il ne craignît pas plus *Sénantes* qu'il ne l'aimoit; c'est tout dire.

Le Chevalier de Grammont revint au bout d'une demi-heure, avec deux ou trois des connoissances que *Matta* s'étoit faites à la chasse. Ces Messieurs avoient voulu venir sur le bruit de la querelle, & chacun offrit ses services séparément à *Matta* contre l'unique & paisible *Sénantes*. *Matta*, les ayant remerciés, les retint à souper, & se mit en robe de chambre.

Sitôt que les choses furent dans le train que souhaitoit le Chevalier de Grammont, & que vers la fin du repas il vit trotter les santés à la ronde, il se tint assuré de son homme jusqu'au lendemain. Ce fut alors que le tirant à l'écart, avec la permission des

conviés, il lui fit une fausse confidence pour déguiser une trahison véritable, & lui dit, après avoir exigé plusieurs sermens de n'en jamais parler, qu'il avoit enfin obtenu de la petite *Saint-Germain*, qu'elle le verroit cette nuit; c'est pourquoi qu'il alloit quitter la compagnie, sous prétexte d'aller jouer à la Cour; qu'il le prioit de leur bien faire entendre qu'il ne les quittoit que pour cela; parce que les Piémontois étoient volontiers soupçonneux. *Matta* lui promit de s'en acquitter discrettement, lui dit qu'il feroit ses excuses sans qu'il fût besoin de prendre congé de la compagnie, & l'ayant embrassé pour le féliciter sur l'heureux état de ses affaires, il le congédia le plutôt & le plus secrettement qu'il put, tant il eut peur qu'il ne manquât cette occasion.

Il se remit à table, charmé de la confidence qu'on venoit de lui faire, & de la part qu'il avoit au succès de cette aventure. Il fit fort le plaisant pour donner le change à ses hôtes; fit mille invectives contre la fureur du jeu qui possédoit tellement ceux qui s'y livroient, qu'ils quittoient tout pour y passer les nuits. Il se moquoit tout haut de la folie du Chevalier de Grammont sur cet article; & tout bas de la crédulité des Piémontois qu'il trompoit si finement.

Le repas ne finit que bien avant dans la nuit; & *Matta* se coucha très-content de ce qu'il avoit fait pour son ami. Cet ami cependant jouissoit du fruit de sa perfidie, s'il en faut croire les apparences. La tendre *Sénantes* l'avoit reçu chez elle dans l'état où se met une personne qui veut rehausser le prix

de sa reconnoissance. Ses charmes n'étoient point négligés, & s'il y a des occasions où l'on déteste le traître, tandis que l'on profite de la trahison, celle-là n'en étoit pas: & quelque discret que fût le Chevalier de Grammont sur ses bonnes fortunes, il ne tint pas à lui qu'on ne crût le contraire. Quoi qu'il en soit, persuadé qu'en amour on gagne toujours de bonne guerre, ce qu'on peut obtenir par adresse, on ne voit pas qu'il ait jamais témoigné le moindre repentir de cette supercherie. Mais il est tems que nous le tirions de la Cour de Savoie, pour le voir briller dans celle de France.

CHAPITRE V.

Le Chevalier de Grammont de retour en France, y soutint merveilleusement la réputation qu'il avoit acquise ailleurs. Alerte au jeu; actif & vigilant en amour; quelquefois heureux, & toujours craint, dans les tendres commerces; à la guerre, égal dans les évènemens de l'une & de l'autre fortune; d'un agrément inépuisable dans la bonne; plein d'expédiens & de conseils dans la mauvaise.

Attaché d'inclination à Monsieur le Prince; temoin, &, si on ôse le dire, compagnon de la gloire qu'il avoit acquise aux fameuses journées de Lens, de Norlingue & de Fribourg, les récits qu'il

en a si souvent faits, n'ont rien diminué de leur éclat.

Tant qu'il n'eut que quelques scrupules de devoirs, & plusieurs avantages à sacrifier, il quitta tout pour suivre un homme, que de pressans motifs & des ressentimens, qui sembloient en quelque sorte excusables, ne laissoient pas d'écarter du bon chemin. Il l'a suivi dans la premiere disgrace de sa fortune, d'une constance dont on voit peu d'exemples. Mais il n'a pu tenir contre les sujets de plainte qu'il lui a donnés dans la suite, & que ne méritoit pas cet attachement invincible pour lui. C'est pourquoi, sans craindre aucun reproche sur une conduite qui se justifioit assez d'elle-même, comme il étoit un peu sorti de son devoir, pour entrer dans les intérêts de Monsieur le Prince, il crut pouvoir en sortir,

pour rentrer dans son devoir.

Sa paix fut bien-tot faite à la Cour. De plus coupables y rentroient en grace, dès qu'ils le vouloient. La Reine, encore effrayée du péril où les troubles avoient mis l'État au commencement de sa Régence, ne cherchoit qu'à ramener les esprits par la douceur. La politique du Ministre n'étoit, ni sanguinaire, ni vindicative. Ses maximes favorites étoient d'assoupir, plutôt que d'employer les derniers remèdes, de se contenter de ne rien perdre dans la guerre, sans se mettre en frais pour gagner quelque chose sur les Ennemis; de souffrir qu'on dît beaucoup de mal de lui, pourvû qu'il amassât beaucoup de bien, & de pousser la minorité tout aussi loin qu'il lui seroit possible.

Cette avidité d'amasser ne se bornoit pas à mille moyens que

lui en fourniſſoit l'autorité dont il étoit revétu : ſon induſtrie n'avoit pour objet que le gain. Il aimoit naturellement le jeu : mais il ne jouoit que pour s'enrichir, & trompoit tant qu'il pouvoit pour gagner.

Le Chevalier de Grammont, à qui il trouvoit beaucoup d'eſprit, & auquel il voyoit beaucoup d'argent, fut bien-tôt de ſon goût & de ſon jeu. Il s'apperçut des ſubtilités & de la mauvaiſe foi du Cardinal, & crut qu'il lui étoit permis de mettre en uſage les talens que la nature lui avoit donnés, non-ſeulement pour s'en défendre, mais pour l'attaquer dans les occaſions. Ce ſeroit ici le lieu de parler de ces aventures : mais qui peut les conter avec aſſez d'agrément & de légèreté, pour remplir l'attente de ceux qui en auroient déja entendu parler ? C'eſt en vain qu'on écriroit mot pour

mot ces narrations divertissantes: il semble que leur sel s'évapore sur le papier; & de quelque maniere qu'elles y soient placées, la vivacité ne s'y trouve plus.

Il suffira donc de dire, que dans les occasions où l'adresse fut réciproquement employée, le Chevalier emporta l'avantage, & que s'il fit mal sa cour au Minstre, il eut la consolation de voir que ceux qui s'étoient laissé gagner, ne retirerent pas dans la suite, de grandes utilités de leur complaisance. Cependant, ils resterent toujours dans une soumission rampante, tandis que, dans mille rencontres, le Chevalier de Grammont ne se contraignoit guères sur son chapitre. En voici une.

L'Armée d'Espagne, commandée par Monsieur le Prince & par l'Archiduc, assiégeoit *Arras*. La Cour s'étoit avancée jusqu'à *Per-*

ronne.

ronne. Les troupes ennemies auroient donné, par la prise de cette Place, de la réputation à leur armée. Elles en avoient besoin; car celles de France étoient depuis quelque tems en possession d'avoir par-tout de l'avantage sur elles.

Monsieur le Prince soutenoit un parti chancelant, autant que leurs lenteurs & leurs irrésolutions ordinaires le permettoient; mais, comme aux évènemens de la guerre, il faut agir indépendamment dans de certaines occasions, qui ne se retrouvent plus lorsqu'on les laisse échapper, toute sa capacité leur étoit souvent inutile. L'infanterie Espagnole ne s'étoit jamais relevée, depuis la bataille de Rocroi; & celui qui l'avoit ruinée par cette victoire, en combattant contre eux, étoit le seul, qui, commandant alors pour eux, pût réparer le mal qu'il

leur avoit fait. Mais la jalousie des Chefs, & la méfiance du Conseil lui lioient les mains.

Cependant *Arras* ne laissoit pas d'etre vivement attaqué. Le Cardinal voyoit assez la honte qu'il y avoit à laisser prendre cette Place à sa barbe, & presque à la vûe du Roi. D'un autre côté, c'étoit beaucoup hazarder que d'en tenter le secours. Monsieur le Prince n'étoit pas homme à négliger la moindre précaution, pour la sureté de ses Lignes. Quand on en attaque sans les forcer, on ne se retire pas comme on veut. Plus les efforts sont vifs, plus le désordre est grand dans la retraite; & Monsieur le Prince étoit l'homme du monde qui savoit le mieux profiter de ses avantages. L'Armée que commandoit Monsieur *de Turenne*, plus foible de beaucoup que celle des Ennemis, étoit

pourtant la ſeule reſſource qu'on eût de ce côté-là. Cette armée battue, la priſe d'*Arras* n'étoit pas la ſeule diſgrace qu'on eût à craindre.

Le génie du Cardinal, heureux pour les conjonctures où des négociations peu ſincères tiroient d'un mauvais pas, s'effrayoit à la vûe d'un péril preſſant, & d'un évènement déciſif. Il crut que, faiſant le ſiége de quelqu'autre Place, ſa priſe dédommageroit de celle d'*Arras* : mais Monſieur *de Turenne*, qui penſoit tout autrement que le Cardinal, prit la réſolution de marcher aux ennemis, & ne lui en donna l'avis, qu'après s'être mis en marche. Le Courier arriva, au fort de ſes inquiétudes, & redoubla ſes allarmes : mais il n'y avoit plus moyen de s'en dédire.

Le Maréchal, dont la haute ré-

putation lui avoit acquis la confiance des troupes, n'avoit pas manqué de prendre son parti, devant qu'un ordre précis de la Cour pût l'interdire. L'occasion étoit de celles où les difficultés rehaussent la gloire du succès. Quoique la capacité du Général rassurât un peu la Cour, on étoit à la veille d'un évènement qui devoit terminer, de maniere ou d'autre, les allarmes & les espérances; & tandis que le reste des Courtisans raisonnoit diversement sur ce qui devoit arriver, le Chevalier de Grammont se mit en tête de s'en éclaircir par lui-même. Sa résolution surprit assez la Cour. Ceux qu avoient autant vu d'occasions que lui, sembloient dispensés de ces sortes d'empressemens : mais ses amis lui en parlèrent en vain.

Le Roi lui en sut bon gré. La

Reine n'en parut pas moins contente. Il l'aſſura qu'il lui rapporteroit de bonnes nouvelles. Elle lui promit de l'embraſſer, s'il tenoit parole. Le Cardinal lui en promit autant. Il ne fit pas grand cas de cette promeſſe : mais il la crut ſincère, parce qu'elle ne devoit rien coûter.

Il partit à l'entrée de la nuit, avec *Caſeau*, que Monſieur *de Turenne*, avoit dépêché vers leurs Majeſtés. Le Duc d'*Yorck*, & le Marquis *d'Humieres*, commandoient ſous ſes ordres. Le dernier étoit de jour ; & à peine paroiſſoit-il, quand le Chevalier arriva. Le Duc d'*Yorck* ne le reconnut pas d'abord : mais, le Marquis *d'Humieres* courant à lui les bras ouverts : « Je me doutois bien, » dit-il, que ſi quelqu'un nous ve- » noit voir de la Cour, dans une » occaſion comme celle-ci, ce ſe-

» roit le Chevalier de Gram-
» mont. Eh! bien, poursuivit-il,
» que fait-on à *Perronne?*..On y a
» grand'peur, dit le Chevalier...
» Et que croit-on de nous?...On
» croit, poursuivit-il, que si vous
» battez Monsieur le Prince, vous
» n'aurez fait que votre devoir: si
» vous êtes battus, on croira que
» vous êtes des foux & des igno-
» rans, d'avoir tout risqué, sans
» égard aux conséquences...Voilà,
» dit le Marquis d'*Humieres*, une
» nouvelle bien consolante, que
» tu nous apportes. Veux-tu que
» nous te menions au quartier de
» Monsieur *de Turenne*, pour lui
» en faire part; ou si tu aimes
» mieux te reposer dans le mien:
» car tu as couru toute la nuit,
» & peut-être n'as tu pas eu plus
» de repos la précédente... Où
» prends tu que le Chevalier de
» Grammont ait jamais eu be-

» ſoin de dormir ? lui répondit-il.
» Fais-moi ſeulement donner un
» Cheval, afin que j'aie l'honneur
» d'accompagner Monſieur le Duc
» d'*Yorck*; car apparemment il
» n'eſt en campagne de ſi bon ma-
» tin, que pour viſiter quelques
» poſtes ».

La Garde avancée n'étoit qu'à la portée du canon de celle des Ennemis. Dès qu'ils y furent : « J'aurois envie, dit le Chevalier de
» Grammont, de pouſſer juſques
» à la Vedette, qu'ils ont avancée
» ſur cette hauteur. J'ai des amis
» & des connoiſſances dans leur
» Armée, dont je voudrois bien
» demander des nouvelles : Mon-
» ſieur le Duc d'*Yorck* voudra bien
» me le permettre ». A ces mots, il s'avança. La Vedette le voyant venir droit à ſon poſte, ſe mit ſur ſes gardes. Le Chevalier s'arrêta dès qu'il en fut à portée. La

Vedette répondit au signe qu'il lui fit, & en fit un autre à l'Officier, qui s'étant déja mis en marche sur les premiers mouvemens qu'il avoit vu faire au Chevalier, fut bien-tôt à lui. Voyant le Chevalier de Grammont seul, il ne fit point de difficulté de le laisser approcher. Il pria cet Officier de faire en sorte qu'il pût avoir des nouvelles de quelques parens qu'il avoit dans leur Armée, & en même-tems lui demanda si le Duc d'*Arscot* étoit au siége. « Monsieur, lui dit-il, le voilà qui » vient de mettre pied à terre sous » ces arbres, que vous voyez sur » la gauche de notre grande Garde. Il n'y a qu'un moment qu'il » étoit ici, avec le Prince d'*Aremberg* son frere, le Baron de » *Limbec*, & *Louvigny*. Pourrois-» je les voir sur parole»? lui dit le Chevalier... « Monsieur, dit-il, s'il

» m'étoit permis de quitter mon
» poste, j'aurois l'honneur de
» vous y accompagner : mais je
» vais leur envoyer dire que Mon-
» sieur le Chevalier de Gram-
» mont souhaite de leur parler » :
& après avoir détaché un Cava-
lier de sa garde vers eux, il re-
vint. « Monsieur, lui dit le Che-
» valier de Grammont, puis-je
» vous demander comment je suis
» connu de vous » ?... Est-il possi-
ble, lui dit l'autre, que Monsieur
le Chevalier de Grammont ne
reconnoisse pas *la Motte*, qui a
eu l'honneur de servir si long-tems
dans son Régiment ?.. « Quoi ! c'est
» toi, mon pauvre *la Motte* ? Vrai-
» ment, j'ai eu tort de ne te pas re-
» connoître ; quoique tu sois dans
» un équipage bien différent de ce-
» lui que je te vis la premiere fois
» à Bruxelles, lorsque tu montrois
» à danser les Triolets à Madame

» la Duchesse *de Guise* : & j'ai
» peur que tes affaires ne soient
» pas en aussi bon état qu'elles
» étoient la campagne d'après que
» je t'eus donné cette Compagnie
» dont tu parles ». Ils en étoient là, quand le Duc d'*Arscot*, suivi de ceux dont on vient de parler, arriva au galop. Le Chevalier de Grammont fut embrassé de toute la Troupe avant que de pouvoir leur parler. Bientôt arriverent une infinité d'autres connoissances, avec autant de curieux des deux partis, qui, le voyant sur la hauteur, s'y assembloient avec tant d'empressement, que les deux Armées, sans dessein, sans treve, & sans supercherie, s'alloient mêler en conversation, si par hazard Monsieur *de Turenne* ne s'en fût apperçu de loin. Ce spectacle le surprit. Il y accourut ; & le Marquis d'*Humieres* lui conta l'arrivée

du Chevalier de Grammont, qui avoit voulu parler à la Vedette, avant que d'aller au Quartier général. Il ajouta qu'il ne comprenoit pas comment diable il avoit fait, pour rassembler les deux Armées autour de lui, depuis un moment qu'il les avoit quittés.
« Effectivement, dit Monsieur *de*
» *Turenne*, voilà un homme bien
» extraordinaire. Mais, il est juste
» qu'il nous vienne un peu voir,
» après avoir rendu sa première
» visite aux Ennemis » : & à ces mots, il fit partir un Aide-de-Camp, pour rappeller les Officiers de son Armée, & pour dire au Chevalier de Grammont l'impatience qu'il avoit de le voir.

Cet ordre arriva dans le tems qu'il en vint un semblable aux Officiers des Ennemis. Monsieur le Prince, averti de cette paisible entrevue, n'en avoit point été sur-

pris, d'abord qu'on lui eut dit que c'étoit le Chevalier de Grammont. Il avoit seulement ordonné à *Lussan* de rappeller les Officiers, & de prier le Chevalier qu'il pût lui parler le lendemain sous ces mêmes arbres. Il le promit, en cas que Monsieur *de Turenne* le trouvât bon, comme il n'en doutoit point.

On le reçut aussi agréablement dans l'Armée du Roi, qu'on avoit fait dans celle des Ennemis. Monsieur *de Turenne* estimoit sa franchise, autant qu'il étoit charmé de son esprit. Il lui fut bon gré d'être le seul des Courtisans qui le fût venu voir dans une conjoncture comme celle-là. Les questions qu'il lui fit sur la Cour, étoient moins pour en apprendre des nouvelles, que pour se divertir de la maniere dont il lui conteroit les inquiétudes & les differentes alar-

mis. Le Chevalier de Grammont lui conseilla de battre les Ennemis, s'il ne vouloit être chargé de l'évènement d'une entreprise qu'il voyoit que le Cardinal ne lui avoit pas ordonnée. Monsieur de *Turenne* lui promit de faire de son mieux pour suivre cet avis, & lui promit de plus, qu'en cas qu'il réussît, il lui feroit tenir parole par la Reine. Il ajoûta qu'il n'étoit pas fâché que Monsieur le Prince eût souhaité de lui parler. Ses mesures étoient prises pour l'attaque des Lignes. Il en entretint le Chevalier de Grammont en particulier, & ne lui cacha que le jour de l'exécution. Cela fut inutile. Il avoit trop vû, pour ne pas juger, par ses lumieres, & les observations qu'il fit, que dans le poste qu'il avoit pris, la chose ne se pouvoit plus différer.

Il partit le lendemain pour son

rendez-vous, accompagné d'un Trompette; & à l'endroit que M. *de Lussan* lui avoit marqué la veille, il trouva Monsieur le Prince. Dès qu'il eut mit pied à terre: » est-il possible, lui dit-il, en l'embrassant, que ce soit le Chevalier » de Grammont; & que je le » voie dans le parti contraire? » C'est vous-même que j'y vois, » répondit le Chevalier de Grammont, & je m'en rapporte à » vous, Monseigneur, si c'est la » faute du Chevalier de Grammont, ou la vôtre, que nous » ne soyons plus dans le même » parti. Il faut l'avouer, dit Monsieur le Prince, s'il y en a qui » m'ont abandonné comme des » ingrats & des misérables, tu » m'as quitté comme j'ai quitté » moi-même, en honnête-homme, qui croit avoir raison. Mais » oublions tous sujets de ressenti-

» ment, & dis-moi ce que tu viens
» faire ici, toi, que je croyois à
» *Perronne* avec la Cour? Le voulez-vous
» savoir? dit-il. Je viens,
» ma foi, vous sauver la vie. Je
» vous connois, vous ne sauriez
» vous empêcher d'être au milieu
» des Ennemis dans un jour d'oc-
» casion. Il ne vous faudroit qu'a-
» voir votre cheval tué sous vous,
» & être pris les armes à la main,
» pour être traité par ce Cardi-
» nal-ci, comme votre oncle *de
» Montmorency* le fut par l'autre.
» Je viens donc vous tenir un che-
» val tout prêt, en cas de sem-
» blable malheur, afin qu'on ne
» vous coupe pas la tête: Ce ne
» seroit pas la premiere fois, dit
» Monsieur le Prince, en riant,
» que tu m'aurois rendu de ces ser-
» vices; quoique le danger alors
» fût moins grand, qu'il pourroit
» l'être à présent, si j'étois pris »

De cette conversation ils tomberent sur des discours moins sérieux. Monsieur le Prince le questionna sur la Cour, sur les Dames, sur le Jeu, sur l'Amour; & revenant insensiblement à la conjoncture dont il étoit question; le Chevalier de Grammont, ayant demandé des nouvelles des Officiers de sa connoissance, qui étoient restés auprès de lui, Monsieur le Prince lui dit qu'il ne tiendroit qu'à lui d'aller jusques aux Lignes, où il pourroit voir, non-seulement ceux dont il demandoit des nouvelles, mais la disposition des quartiers, & tous les retranchemens. Le Chevalier de Grammont y consentit, & Monsieur le Prince, après lui avoir tout montré, l'ayant ramené jusqu'à leur rendez-vous: « hé bien! » Chevalier, lui dit-il, quand crois-» tu que nous te revoyions? « Ma-

» foi, lui dit-il, vous venez d'en » user si galamment, que je ne » veux point vous le cacher. Te» nez-vous prêt une heure avant » le jour; car vous pouvez comp» ter que nous vous attaquerons » demain au matin. Je ne vous en » avertirois peut-être pas, si on » m'en avoit fait confidence : mais, » quoi qu'il en soit, fiez-vous à » ma parole. « Non, tu ne te dé» ments point », dit Monsieur le Prince, en l'ayant encore embrassé. Le Chevalier de Grammont regagna le Camp de Monsieur *de Turenne* à l'entrée de la nuit. Tout s'y disposoit à l'attaque des Lignes; & ce n'étoit plus un secret parmi les Troupes.

« Eh bien! Monsieur le Cheva» lier, on a été bien aise de vous » voir, lui dit Monsieur *de Tu» renne*; & Monsieur le Prince » vous aura bien fait des quef-

» tions & des amitiés ? « Il en a usé » le plus civilement du monde, » lui dit le Chevalier de Grammont ; & pour me faire voir » qu'il ne me prenoit pas pour un » espion, il m'a mené jusqu'aux » retranchemens & aux Lignes, » où il m'a fait voir de quoi vous » bien recevoir. Et qu'en croit-il ? » Il est persuadé que vous l'attaquerez cette nuit, ou demain à » la petite pointe du jour ; car, » vous autres grands Capitaines, » poursuivit le Chevalier, vous » connoissez la manœuvre les uns » des autres, que c'est une merveille ».

Monsieur *de Turenne* reçut volontiers cette louange d'un homme qui n'en donnoit pas indifféremment à tout le monde. Il lui communiqua la disposition des attaques, en lui témoignant qu'il étoit bien-aise qu'un homme qui

avoit vu tant d'occasions, fût témoin de celle-là, & qu'il comptoit pour beaucoup de l'avoir auprès de lui. Mais comme il crut qu'il n'avoit pas trop du reste de cette nuit pour se reposer, après avoir passé l'autre sans dormir, il le laissa au Marquis d'*Humieres*, qui lui donnoit à souper, & qui le logeoit.

La journée suivante fut celle des Lignes d'*Arras*, où Monsieur *de Turenne* victorieux vit ajouter un nouvel éclat à sa gloire; & dans laquelle le Prince *de Condé*, quoique vaincu, ne perdit rien de celle qu'il avoit acquise ailleurs.

Il y tant de relations de cette fameuse journée, qu'il seroit superflu d'en parler ici. Le Chevalier de Grammont, à qui, comme volontaire, il étoit permis de se trouver par-tout, en a rendu meilleur compte que pas un au-

tre. Le Chevalier de Grammont se trouva bien d'une activité qui ne l'abandonnoit, ni en paix ni en guerre, & d'une présence d'esprit qui lui fit porter des ordres comme venant du Général, si à propos, que Monsieur *de Turenne*, délicat d'ailleurs sur ces matieres, l'en remercia, quand l'affaire fut finie, en présence de tous les Officiers, & le chargea d'en porter la premiere nouvelle à la Cour.

Il ne faut d'ordinaire, pour ces expéditions, que trouver les Postes bien fournies, être en haleine, ou s'être pourvu de relais: mais il eut bien d'autres obstacles à surmonter. En premier lieu, des Partis d'Ennemis, répandus de tous côtés, s'opposoient à son passage. Ensuite, des courtisans avides & officieux, qui, dans ces occasions, se postent sur les ave-

nues, pour escamoter la nouvelle d'un pauvre Courier. Cependant, son adresse le sauva des uns, & trompa les autres.

Il avoit pris, pour l'escorter jusqu'à moitié chemin de *Bapaume*, huit ou dix Maîtres, commandés par un Officier de sa connoissance; persuadé que le plus grand danger seroit entre le Camp & la premiere Poste. Il n'eut pas fait une lieue, qu'il en fut convaincu. L'Officier le suivoit de près; & se retournant vers lui: « si vous n'êtes » pas bien monté, dit-il, je vous » conseille de regagner le Camp; » car moi, je vais bien-tôt passer » à toute bride. « Monsieur, lui dit » l'Officier, j'espere vous tenir » compagnie, quelque train que » vous alliez, jusqu'à ce que vous » soyez en lieu de sûreté.... J'en » doute, lui dit-il; car, voilà des » Messieurs qui se diposent à vous

» venir voir. « Eh ! ne voyez-vous
» pas, lui répondit cet Officier,
» que ce ſont de nos gens, qui
» font repaître leurs chevaux ?...
« Non : mais je vois fort bien que
» ce ſont des Cravates de l'Ar-
» mée Ennemie » : & là-deſſus,
lui ayant fait remarquer qu'ils
montoient à cheval, il ordonna
aux Cavaliers qui l'eſcortoient,
de ſe diſpoſer pour faire diver-
ſion, & donna des deux vers
Bapaume.

Il montoit un cheval Anglois fort
vîte : mais s'étant enfourné dans un
chemin creux, dont le terrein étoit
mou & bourbeux, il eut à ſes
trouſſes Meſſieurs les Cravates,
qui, jugeant que c'étoit quelque
Officier de conſidération, n'a-
voient eu garde de prendre le
change, & s'étoient attachés à le
pourſuivre, ſans ſe mettre en pei-
ne des autres. Le mieux monté

du parti commençoit à l'approcher; car, les chevaux Anglois, qui vont vîte comme le vent en terrein uni, se démêlent assez mal des mauvais chemins. Le Cravate avoit le mousqueton haut, & lui crioit de loin, *bon quartier*. Le Chevalier de Grammont, qui voyoit qu'on gagnoit sur lui, & que quelques efforts que fît son cheval dans un terrein pesant, il seroit joint à la fin, quitta tout-à-coup le chemin de *Bapaume*, pour se jetter dant une chaussée à droite, qui s'en éloignoit. Dès qu'il y fut, s'arrêtant, comme pour écouter la proposition du Cravate, il laissa prendre un peu d'haleine à son cheval, tandis que l'autre, qui croyoit qu'il ne l'attendoit que pour se rendre, faisoit tous ses efforts, pour s'en mettre en possession, & crevoit son cheval, pour arriver avant le

reste de ses compagnons, qui suivoient la file.

Un moment de réflexion fit envisager au Chevalier de Grammont la désagréable aventure que ce seroit, au sortir d'une victoire si glorieuse, & des périls d'un combat si bien disputé, d'être pris par des coquins, qui ne s'y étoient point trouvés; &, au lieu d'être reçu en triomphe, d'être embrassé d'une grande Reine pour la nouvelle importante dont il étoit chargé, de se voir traîné en chemise par les vaincus.

Pendant cette courte méditation, le Cravate éternel s'étoit approché jusques à la portée de sa carabine, qu'il présentoit toujours, en lui offrant bon quartier. Mais le Chevalier de Grammont, à qui cette offre, & la maniere dont on la faisoit, déplaisoient également, fit un petit signe de

de la main, pour qu'on cessât de le coucher en joue; & sentant son cheval en haleine, il baissa la main, partit comme un éclair, & laissa son Cravate si étonné, qu'il ne s'avisa pas seulement de lui tirer son coup.

Dès qu'il eut gagné *Bapaume*, il prit des chevaux frais. Celui qui commandoit dans la Place avoit toutes sortes d'égards pour lui. Il l'assura que personne n'avoit encore passé; qu'il lui seroit fidele; & qu'il arrêteroit tous ceux qui viendroient après lui, excepté les Couriers de Monsieur *de Turenne*.

Il ne lui restoit plus qu'à se garantir de ceux qui devoient se mettre à l'affut aux environs de *Péronne*, pour courir d'aussi loin qu'ils le verroient, & porter sa nouvelle à la Cour, sans la savoir. Il savoit que le Maréchal

Du-Plessis, celui *de Villeroy*, & *Gaboury*, s'en étoient vantés à Monsieur le Cardinal, avant son départ. Ce fut donc pour éluder cette embuscade, qu'il prit deux Cavaliers bien montés à *Bapaume*; & dès qu'il fut à une lieue de la Ville, après leur avoir donné à chacun deux louis d'or, pour être fideles, il leur ordonna de prendre les devants, de faire fort les effrayés, de dire à ceux qui les questionneroient, « que tout étoit » perdu; que le Chevalier de » Grammont étoit resté à *Bapaume*, n'étant pas pressé de » porter une mauvaise nouvelle; » & que, pour eux, ils avoient » été poursuivis par des Cravates » répandus par-tout depuis la dé» faite ».

Tout réussit comme il l'avoit projetté. Les Cavaliers furent interceptés par *Gaboury* dont l'em-

pressement avoit devancé les deux Maréchaux ; mais quelques questions qu'on leur fît, ils jouerent si bien leur rôle, que la consternation avoit déjà gagné *Péronne* ; & que des bruits incertains de la défaite se disoient à l'oreille parmi les Courtisans, lorsque Monsieur le Chevalier de Grammont arriva.

Rien ne rehausse tant le prix d'une bonne nouvelle, que la fausse alarme d'une mauvaise. Cependant, quoique la sienne fût accompagnée de ce relief, il n'y eut que Leurs Majestés qui la reçurent avec les transports de joie qu'elle méritoit.

La Reine lui tint parole de la meilleure grâce du monde. Elle l'embrassa devant tous les Courtisans. Le Roi n'y parut pas moins sensible : mais le Cardinal, soit pour diminuer le mérite d'une

nouvelle qui demandoit une récompenſe de quelque prix, ſoit par le retour de cette inſolence que lui donnoit la proſpérité, fit ſemblant de ne le pas écouter d'abord; & ayant appris enſuite que les Lignes avoient été forcées; que l'Armée d'Eſpagne étoit battue; & qu'*Arras* étoit ſecouru; & Monſieur le Prince, dit-il, eſt-il pris? Non, dit le Chevalier de Grammont. Il eſt donc mort! ajouta le Cardinal. Encore moins, répondit le Chevalier de Grammont. Belle nouvelle! dit le Cardinal, d'un air de mépris; & à ces mots, il paſſa dans le cabinet de la Reine, avec Leurs Majeſtés. Il le fit heureuſement pour le Chevalier de Grammont, qui n'auroit pas manqué de lui faire quelque réponſe emportée, dans l'indignation que lui donnoient ces deux belles queſtions, & la

conclusion qu'il en avoit tirée.

La Cour étoit remplie des espions de son Eminence. Une foule de Courtisans & de curieux l'ayant environné, selon la coutume, il fut bien-aise de dire devant les Esclaves du Cardinal une partie de ce qu'il avoit sur le cœur, & qu'il lui auroit peut-être dit à lui-même, en reprenant son air ironique. « Ma foi, Messieurs,
» dit-il, rien n'est tel que d'avoir
» du zele & de l'empressement
» pour les Rois & les grands Prin-
» ces, dans les services qu'on leur
» rend. Vous avez vu l'air gra-
» cieux que Sa Majesté m'a fait ;
» vous êtes témoins comme la
» Reine m'a tenu parole : mais
» pour Monsieur le Cardinal, il a
» reçu ma nouvelle, comme s'il
» n'y gagnoit pas plus qu'il n'a fait
» à la mort *de Pierre Mazarin* ».

Il y avoit là de quoi faire éva-

nouir des gens qui se feroient intéressés sincerement pour lui; & la fortune la mieux établie eût été ruinée par une plaisanterie beaucoup moins sensible dans d'autres tems. Car il la faisoit en présence de témoins qui n'attendoient que l'occasion de la pouvoir rendre dans toute sa malignité, pour se faire un mérite de leur vigilance auprès d'un Ministre puissant & absolu. Le Chevalier de Grammont en étoit trop persuadé; cependant, quelque inconvénient qu'il en prévît, il ne laissa pas de s'en applaudir.

Les rapporteurs s'acquitterent dignement de leur devoir. Cependant, l'affaire tourna tout autrement qu'ils ne l'avoient espéré. Le lendemain, comme le Chevalier de Grammont étoit au dîner de Leurs Majestés, le Cardinal y vint, & s'approchant de lui,

comme tout le monde s'en éloignoit par respect, « Chevalier, lui » dit-il, la nouvelle que vous avez » apportée est bonne. Leurs Majestés en sont contentes : & pour » vous montrer que je crois y gagner beaucoup plus qu'à la mort » *de Pierre Mazarin*, si vous voulez venir dîner chez moi, nous » jouerons ; car la Reine nous » veut donner de quoi : & cela par- » dessus le premier marché ».

Voilà de quelle maniere le Chevalier de Grammont avoit ôsé choquer un si puissant Ministre ; & voilà tout le ressentiment qu'en témoigna le moins vindicatif de tous les Ministres. Il y avoit véritablement quelque chose de grand à un homme de son âge, de ne respecter l'autorité des Ministres qu'autant qu'ils étoient respectables par leur mérite. Il s'en applaudissoit avec toute la Cour, &

se laissoit agréablement flatter d'avoir seul ôsé conserver quelque espece de liberté dans une servitude générale. Mais ce fut peut-être l'impunité de cette insulte au Cardinal, qui lui attira depuis quelques inconvéniens sur des témérités moins heureusement hasardées.

Cependant, la Cour revint. Le Cardinal, qui sentoit bien qu'il n'y avoit plus moyen de tenir son Maître en tutelle; accablé de soins & de maladies, comblé de trésors, dont il ne savoit que faire, & raisonnablement chargé de la haine publique; tourna toutes ses pensées à terminer le plus utilement qu'il pourroit pour la France un Ministere qui l'avoit si cruellement agitée. Ainsi, tandis qu'il mettoit sur pied les commencemens sinceres d'une paix ardemment desirée, les plaisirs & l'abon-

dance commençoient à régner dans la Cour.

Les fortunes du Chevalier de Grammont y furent long-tems diverses dans l'amour & dans le jeu. Estimé des Courtisans, recherché des Beautés qu'il ne servoit pas, redoutable à celles qu'il servoit; mieux traité de la fortune que de l'amour, mais se dédommageant de l'un par l'autre; toujours gai, toujours vif, & dans les commerces essentiels toujours honnête-homme.

C'est dommage qu'il faille interrompre ici la suite de son Histoire par un intervalle de quelques années, comme on a déjà fait dans le commencement de ces Mémoires. Il n'y a point de vuide qu'on ne doive regretter dans une vie dont les moindres particularités ont eu quelque chose de divertissant ou de singulier. Mais soit qu'il

ne les ait pas cru dignes d'occuper une place parmi les autres évenemens, ou qu'il n'en ait conservé qu'une idée confuse, il faut passer à des endroits de ces fragmens plus éclaircis pour en venir au sujet de son voyage en Angleterre.

La Paix des Pyrénées, le Mariage du Roi, le retour de Monsieur le Prince, & la mort du Cardinal, donnoient une autre face à l'Etat. Toute la France avoit les yeux sur son Roi. Rien ne l'égaloit, ni par les graces de sa Personne, ni pour la grandeur de son air : mais, on ne lui connoissoit pas encore ce génie supérieur, qui, remplissant ses Sujets d'admiration, l'a dans la suite rendu si redoutable à toute l'Europe. L'amour & l'ambition, ressorts invisibles des intrigues, & des mouvemens de toutes les Cours,

étoient attentifs aux premieres démarches qu'il feroit. Les plaisirs se promettoient un empire souverain sur un Prince tenu dans l'éloignement des connoissances nécessaires pour gouverner, & l'ambition ne se flattoit de régner dans la Cour que sur l'esprit de ceux qui pouvoient se disputer le ministere : mais on fut surpris de voir tout-à-coup briller des lumieres qu'une prudence en quelque façon nécessaire avoit si long-tems dissimulées.

Une application ennemie des délices qui s'offrent à cet âge, & qu'une puissance illimitée refuse rarement, l'attacha tout entier aux soins du Gouvernement. Tout le monde admira ce changement merveilleux ; mais tout le monde n'y trouva pas son compte. Les Grands devinrent petits devant un Maître absolu. Les Courtisans

n'approchoient qu'avec vénération du seul objet de leurs respects & du seul arbitre de leur fortune. Ceux qui n'a-guere étoient de petits tyrans dans leurs Provinces, ou dans les Places frontieres, n'en étoient plus que les Gouverneurs. Les graces, selon le bon plaisir du Maître, s'accordoient tantôt au mérite, tantôt aux services. Il n'étoit plus question d'importuner ou de menacer la Cour pour en obtenir.

Le Chevalier de Grammont regardoit comme un prodige l'attention de son Maître pour les soins de son Etat. Il ne pouvoit comprendre qu'on voulût l'assujettir à cet âge aux regles qu'il s'étoit prescrites, qu'on ôtât tant d'heures aux plaisirs pour les donner aux devoirs ennuyeux & aux fonctions fatigantes du Gouvernement; mais il louoit le Seigneur

de ce qu'on n'avoit désormais plus d'hommages à rendre, ni plus de cour à faire, qu'à celui auquel ils étoient légitimement dus. Impatient des cultes serviles qu'on rend à la fortune d'un Ministre, il n'avoit pas fléchi devant l'autorité des Cardinaux qui s'étoient succédé. Jamais il n'avoit encensé le pouvoir arbitraire du premier, ni donné ses suffrages aux artifices de l'autre : mais aussi jamais il n'avoit tiré du Cardinal *de Richelieu* qu'une Abbaye, qu'on ne pouvoit refuser à sa qualité : & jamais il n'avoit eu de *Mazarin* que ce qu'il lui avoit gagné au jeu.

L'expérience de plusieurs années à la suite d'un grand Capitaine, lui avoit donné de la capacité pour la guerre : mais dans une paix universelle, il n'en étoit plus question. Il jugea qu'au milieu d'une Cour florissante en Beautés,

& abondante en argent, il ne devoit s'occuper que du soin de plaire à son Maître, de faire valoir les avantages que la Nature lui avoit donnés pour le jeu, & de mettre en usage de nouveaux stratagêmes en amour.

Il réussit assez bien dans les deux premiers de ces projets, & comme il s'étoit dès-lors établi pour maxime de sa conduite, de s'attacher uniquement au Roi dans toutes les vues de son établissement; de ne respecter sa faveur que lorsqu'elle seroit soutenue du mérite; de se faire aimer des courtisans & craindre des Ministres; de tout ôser pour rendre de bons offices, & de ne rien entreprendre aux dépens de l'innocence; il se vit bien-tôt des plaisirs du Roi, sans que l'envie des courtisans en parût révoltée. Le jeu lui fut favorable: mais l'amour ne le fut

pas, ou pour mieux dire, l'inquiétude & la jalousie l'emporterent sur sa prudence naturelle dans une conjoncture où il en avoit le plus de besoin.

La Motte Houdancourt étoit une des filles de la Reine Mere. Quoique ce ne fût pas une Beauté éclatante, elle avoit ôté des amans à la célèbre *Meneville*. Il suffisoit alors que le Roi jetât les yeux sur une jeune personne de la Cour, pour ouvrir son cœur aux espérances, & souvent à la tendresse : mais s'il lui parloit plus d'une fois, les Courtisans se le tenoient pour dit : & ceux qui avoient eu des prétentions ou de l'amour, retiroient très-humblement l'un & l'autre, pour ne lui offrir plus que des respects : mais le Chevalier de Grammont s'avisa de faire tout le contraire : peut-être pour conserver un ca-

ractere de singularité qui ne valoit rien dans cette occasion.

Il n'avoit jamais songé à elle : mais dès qu'il la crut honorée de l'attention de son Maître, il crut qu'elle méritoit la sienne : & s'étant mis sur les rangs, il lui devint bien-tôt fort incommode, sans lui persuader qu'il fût fort amoureux. Elle se lassa de ses persécutions. Il ne se rebuta point pour ses mauvais traitemens, ni pour ses menaces. Ses premieres tracasseries ne firent pas beaucoup d'éclat, parce qu'elle espéra qu'il s'en corrigeroit : mais s'étant témérairement obstiné dans ses manieres, elle s'en plaignit. Ce fut alors qu'il s'apperçut que si l'amour rend les conditions égales, ce n'est pas entre rivaux. Il fut banni de la Cour, & ne trouvant aucun lieu en France qui pût le consoler de ce qu'il y regrettoit le

plus, la présence & la vue de son Maître, après avoir fait quelques légeres réflexions sur sa disgrace, & quelques petites imprécations contre celle qui la causoit, il prit enfin la résolution de passer en Angleterre.

CHAPITRE VI.

LA curiosité de voir un homme également fameux par ses forfaits & par son élévation, avoit déjà fait passer une premiere fois le Chevalier de Grammont en Angleterre. La raison d'Etat se donne de beaux priviléges. Ce qui lui paroît utile devient permis; & tout ce qui est nécessaire est honnête en fait de politique. Tandis que le Roi d'Angleterre cherchoit la protection de l'Es-

pagne dans les Pays-Bas, ou celle des Etats en Hollande, d'autres Puissances envoyoient une célebre Ambassade à Cromwel.

Cet homme, dont l'ambition s'étoit ouvert le chemin à la Puissance souveraine par de grands attentats, s'y maintenoit par des qualités dont l'éclat sembloit l'en rendre digne. La nation la moins soumise qui soit en Europe, subissoit patiemment un joug qui ne lui laissoit pas seulement l'ombre d'une liberté dont elle est si jalouse: & Cromwel, maître de la République, sous le titre de Protecteur, craint dans le Royaume, plus redoutable encore au-dehors, étoit au plus haut point de gloire, lorsque le Chevalier de Grammont le vit: mais il ne lui vit aucune apparence de Cour. Une partie de la Noblesse proscrite, l'autre éloignée des affaires:

une affectation de pureté dans les mœurs, au-lieu du luxe que la pompe des Cours étale; tout cela n'offroit que des objets tristes & sérieux dans la plus belle ville du monde: & le Chevalier de Grammont ne remporta de ce voyage que l'idée du mérite d'un scélérat, & l'admiration de quelques Beautés cachées, qu'il n'avoit pas laissé de déterrer.

Ce fut toute autre chose au voyage dont nous allons parler. La joie du rétablissement de la Royauté paroissoit encore partout. La nation, avide de changement & de nouveauté, goûtoit le plaisir d'un Gouvernement naturel, & sembloit respirer au sortir d'une longue oppression. Enfin, ce même peuple, qui par une abjuration solemnelle, avoit exclus jusques à la postérité de son Prince légitime, s'épuisoit en Fê-

tes, & en réjouissances pour son retour.

Il y avoit près de deux ans qu'il étoit rétabli, lorsque le Chevalier de Grammont arriva. La réception qu'il eut dans cette Cour lui fit bien-tôt oublier l'autre; & les engagemens qu'il prit dans la suite en Angleterre, adoucirent le regret d'avoir quitté la France.

C'étoit une belle retraite pour un exilé de son caractere. Tout flattoit son goût: & si les aventures qu'il y eut ne furent pas les moins considérables, ce furent sans doute les plus agréables qu'il ait eues. Mais avant que d'en parler, il ne sera pas hors de propos de donner une idée de la Cour d'Angleterre, telle qu'elle étoit alors.

La nécessité des affaires avoit exposé Charles II, dès sa premiere jeunesse, aux travaux & aux

périls d'une guerre sanglante. L'étoile du Roi son Pere ne lui avoit laissé pour héritage que sa mauvaise fortune & ses disgraces. Elles l'accueillirent par-tout; mais ce ne fut qu'après avoir lutté jusqu'à l'extrémité contre une fortune ennemie, qu'il s'étoit soumis aux décrets de la Providence.

Ce qu'il y avoit de grand pour la Noblesse ou pour la fidélité, l'avoit suivi dans son exil; & ce qu'il y avoit de plus distingué parmi la Jeunesse, s'étant rassemblé dans la suite auprès de sa personne, composoit une Cour digne d'une meilleure fortune.

L'abondance & les prospérités, qui ne font, à ce qu'on prétend, que corrompre les sentimens, ne trouverent rien à gâter dans une Cour indigente & vagabonde. La nécessité, au contraire, qui fait mille biens, malgré qu'on en ait,

leur tenoit lieu d'éducation : & l'on ne voyoit que de l'émulation parmi eux sur la gloire, sur la politesse, & sur la vertu.

Au milieu d'une petite Cour si florissante en mérite, le Roi d'Angleterre étoit repassé deux ans avant le tems dont on parle pour monter sur un Trône qu'il devoit, selon les apparences, remplir aussi dignement que les plus glorieux de ses prédécesseurs. La magnificence étalée dans cette occasion s'étoit renouvellée à son Couronnement. La mort du Duc *de Glocester*, & celle de la Princesse Royale, qui la suivit de près, avoient interrompu ces magnificences par un long deuil, dont on sortit enfin, pour se préparer à la réception de l'Infante de Portugal.

Ce fut au fort des fêtes que l'on faisoit pour cette nouvelle Reine,

dans tout l'éclat d'une Cour brillante, que le Chevalier de Grammont vint contribuer à sa magnificence, & à ses plaisirs.

Tout accoutumé qu'il fût à la grandeur de celle de France, il fut surpris de la politesse & de la pompe de celle d'Angleterre. Le Roi ne cédoit à personne, ni pour la taille, ni pour la mine. Il avoit l'esprit agréable, l'humeur douce & familiere. Son ame, susceptible d'impressions opposées, étoit compatissante pour les malheureux, inflexible pour les scélérats, & tendre jusqu'à l'excès. Il étoit capable de tout dans les affaires pressantes, & incapable de s'y appliquer quand elles ne l'étoient pas. Son cœur étoit souvent la dupe, plus souvent encore l'esclave de ses engagemens.

Le Duc d'*Yorck* étoit d'un caractere bien différent. On lui at-

tribuoit un courage à toute épreuve; une religion inviolable pour sa parole; de l'économie dans les affaires; de la hauteur, de l'application, de la fierté, placées chacune en leur rang. Observateur scrupuleux des regles du devoir & des loix de la Justice, il passoit pour ami fidele, & pour implacable ennemi.

Sa morale & sa justice, quelque tems combattues par la bienséance, en avoient enfin triomphé, en reconnoissant Mademoiselle *Hyde*, fille d'honneur de Madame la Princesse Royale, qu'il avoit secrettement épousée en Hollande. Son pere, dès-lors Ministre d'Angleterre, appuyé de cette nouvelle protection, se vit bien-tôt à la tête des affaires, & pensa les gâter. Ce n'est pas qu'il manquât de capacité: mais il avoit encore plus de présomption.

Le

Le Duc d'*Ormond* avoit la confiance & l'estime de son Maître. Il en étoit digne par la grandeur de ses services, l'éclat de son mérite & de sa naissance, & les biens qu'il avoit abandonnés pour suivre la fortune de son Maître. Les Courtisans mêmes n'ôserent murmurer de le voir Grand-Maître de la Maison du Roi, Premier Gentil-homme de la Chambre, Vice-Roi d'Irlande. C'étoit justement le Maréchal de Grammont par le caractère de l'esprit & la noblesse des manières; & comme le Maréchal de Grammont, c'étoit l'honneur de la Cour de son Maître.

Le Duc *de Buckingham*, & le Comte de *Saint-Albans*, étoient en Angleterre ce que l'on a vu en France; l'un, plein d'esprit & de feu, dissipoit sans éclat les biens immenses où il étoit rentré: l'au-

tre, d'un génie médiocre, s'étoit élevé de rien à une fortune considérable, & sembloit l'augmenter en perdant au jeu, & en tenant une grosse table.

Le Chevalier *de Barklai*, depuis Comte *de Falmouth*, étoit confident & favori du Roi, commandoit la Compagnie des Gardes du Duc d'*Yorck*, & le gouvernoit lui-même. Il n'avoit rien de brillant dans l'extérieur. Son esprit étoit à-peu-près de même : mais ses sentimens étoient dignes de la fortune qui l'attendoit, lorsque sur le point de son élevation, il fut tué sur mer. Jamais le désintéressement n'a si bien marqué la noblesse d'une ame. Il n'avoit pour objet que la gloire de son Maître. Son crédit n'étoit employé qu'à lui faire récompenser les services, ou répandre des graces sur le mérite : si poli dans le commerce,

qu'il paroissoit humilié par la faveur, & si vrai dans tous ses procédés, qu'on ne l'eût pas pris pour un homme de Cour.

Le fils du Duc d'*Ormond*, & ses neveux, avoient été à la Cour du Roi dans son exil; & ne la déshonoroient pas depuis son retour. Le Comte d'*Aran* avoit une adresse singuliere dans toutes sortes d'exercices: grand joueur de paume & de guitarre, & galant avec assez de succès. Le Comte d'*Offery*, son frere aîné, n'avoit pas tant de brillant, mais beaucoup d'élevation & de probité.

L'aîné des *Hamiltons*, leur cousin, étoit l'homme de la Cour qui se mettoit le mieux. Il étoit bien fait de sa personne, & possédoit ces talens heureux qui menent à la fortune, & qui font réussir en amour. C'étoit le Courtisan le plus assidu, l'esprit le mieux tour-

né, les manieres les plus polies, & l'attention la plus réguliere pour son maître qu'on pût avoir. Personne ne dansoit mieux, & personne n'étoit si coquet : mérite qu'on comptoit pour quelque chose dans une Cour qui ne respiroit que les fêtes & la galanterie. Il n'est pas étonnant qu'avec ces qualités il ait occupé dans la suite la place de Mylord *Falmouth*: mais il est étonnant que la même destinée l'ait enlevé, comme si cette guerre n'eût été déclarée que contre le mérite, & que ce genre de combat n'eût été fatal qu'aux espérances presque certaines d'une fortune éclatante. Cela n'arriva pourtant que quelques années après.

Le beau *Sidney*, moins dangereux qu'il ne le paroissoit, avoit trop peu de vivacité, pour soutenir le fracas dont menaçoit sa fi-

gure; mais c'étoit le petit *Germain* sur qui pleuvoient de tous côtés les bonnes fortunes. Le vieux *Saint-Albans*, son oncle, l'avoit dès long-tems adopté, quoique cadet de tous ses neveux. On sait quelle table le bon-homme tenoit à Paris, tandis que le Roi son maître mouroit de faim à Bruxelles, & que la Reine-Mère, sa maitresse, ne faisoit pas grand'-chère en France.

Germain, soutenu de l'opulence de son oncle, n'avoit pas eu de peine à faire une fortune considérable à son arrivée chez la Princesse d'*Orange*. Les pauvres Courtisans du Roi son frère n'avoient rien à lui disputer sur l'équipage & la magnificence : & ces deux articles font souvent autant de chemin en amour que le vrai mérite. Il n'en faut point d'autre exemple; car, quoiqu'il fût brave & bien Gen-

til-homme, il n'avoit ni actions d'éclat, ni naissance distinguée pour lui donner du relief: & pour sa figure, il n'y avoit pas de quoi se récrier. Il étoit petit; il avoit la tête grosse & les jambes menues. Son visage n'étoit pas désagréable; mais il avoit de l'affectation dans le port & dans les manieres. Il n'avoit pour tout esprit, qu'une routine d'expressions qu'il employoit tantôt pour la raillerie, tantôt pour les déclarations, selon que l'occasion s'en présentoit. Voilà sur quoi se fondoit un mérite si redoutable en amour.

La Princesse Royale y fut prise toute la premiere. Mademoiselle *Hyde* avoit fait quelques pas sur ceux de sa Maitresse. Ce fut ce qui le mit d'abord en crédit. Sa réputation s'étoit établie en Angleterre avant son arrivée. Il ne faut que de la prévention dans l'esprit des

femmes pour trouver de l'accès dans leurs cœurs. *Germain* les trouva dans des dispositions si favorables pour lui, qu'il n'eut plus qu'à parler.

Ce fut en vain qu'on s'apperçut qu'une réputation si légèrement établie étoit encore plus foiblement soutenue. L'entêtement continua. La Comtesse de *Castelmaine*, vive & connoisseuse, suivit le faux brillant qui l'avoit séduite : & quoique détrompée sur une vogue qui promettoit tant, & qui tenoit si peu, son entêtement ne voulut point se démentir. Elle soutint la gageure, jusqu'au point de se brouiller avec le Roi, tant elle avoit bien placé sa constance pour la premiere fois.

Tels étoient les Héros de la Cour. Pour les Beautés, on ne pouvoit s'y tourner sans en voir. Celles de réputation étoient cette

même Comtesse *de Castelmaine*, depuis, Duchesse *de Cleveland*, Madame *de Chesterfield*, Madame *de Shrewsbury*, Mesdames *Roberts*, Madame *Midleton*, Mesdemoiselles *Bruk*, & cent autres du même éclat qui brilloient à la Cour; mais c'étoient Mademoiselle d'*Hamilton* & Mademoiselle *Stwart*, qui en étoient le principal ornement.

La nouvelle Reine n'y ajouta guère d'éclat, ni par sa présence, ni par sa suite. Cette suite étoit alors composée de la Comtesse *de Panétra*, passée avec elle en qualité de Dame d'Atours; de six monstres, qui se disoient Filles d'Honneur; & d'une *Duégna*, autre monstre, qui se portoit pour Gouvernante de ces rares Beautés.

Pour les hommes, c'étoient *Francisco de Mélo*, frère de la *Panétra*; un certain *Taurauvédez*,

qui se faisoit appeller Dom *Pédro Francisco Corréo de Silva*, fait à peindre, mais plus fou lui seul que tous les Portugais ensemble. Il étoit beaucoup plus fier de ses noms que de sa bonne mine : mais le Duc *de Buckingham*, plus fou que lui, mais plus railleur, y ajouta celui de *Pierre du Bois*. Il en fut tellement indigné, qu'aprés beaucoup de plaintes inutiles, & quelques menaces sans effet, le pauvre *Corréo de Silva* fut contraint de quitter l'Angleterre, tandis que l'heureux Duc *de Buckingham* héritoit d'une Nymphe Portugaise qu'il lui avoit enlevée, aussi-bien que deux de ses noms, & qui étoit plus affreuse encore que les filles de la Reine. Il y avoit, outre cela, six Aumôniers, quatre Boulangers, un Parfumeur Juif, & un certain Officier, apparemment sans fonction, qui s'ap-

pelloit le Barbier de l'Infante. *Catherine de Bragance* n'avoit garde de briller dans une Cour charmante, où elle venoit règner. Elle ne laissa pas d'y réussir assez dans la suite. Le Chevalier de Grammont, dès long-tems connu de la famille Royale, & de la plupart des hommes de la Cour, n'eut qu'à faire connoissance avec les Dames. Il ne lui fallut point d'interprète pour celà. Elles parloient toutes assez pour s'expliquer; & toutes entendoient le François assez bien pour ce qu'on avoit à leur dire.

La Cour étoit toujours grosse chez la Reine. Elle l'étoit moins chez la Duchesse: mais elle y étoit plus choisie. Cette Princesse avoit l'air grand, la taille assez belle, peu de beauté, beaucoup d'esprit & tant de discernement pour le mérite, que tout ce qui en avoit

dans l'un ou l'autre sexe, étoit distingué chez elle. Un air de grandeur dans toutes ses manieres, la faisoit considérer comme née dans un rang qui la mettoit si près du Trône. La Reine-Mère étoit de retour après le mariage de Madame; & c'étoit dans sa Cour que les deux autres se rassembloient.

Le Chevalier de Grammont fut bien-tôt du goût de tout le monde. Ceux qui ne l'avoient pas encore vu, furent surpris qu'un François pût être de son caractère. Le retour du Roi, qui avoit attiré toutes sortes de Nations dans sa Cour, y avoit un peu décrié les François; car loin que les personnes de distinction y eussent paru des premiers, on n'avoit vu que de petits étourdis, plus sots & plus emportés les uns que les autres; méprisant tout ce qui ne leur ressembloit pas, croyant in-

troduire le bel air en traitant les Anglois d'étrangers dans leur propre pays.

Le Chevalier de Grammont au contraire familier avec tout le monde, s'accommodoit à leurs coutumes, mangeoit de tout, & s'accoutumoit facilement à des manieres qu'il ne trouvoit ni grossieres ni sauvages; & faisant voir une complaisance naturelle, au lieu de l'impertinente délicatesse des autres, toute l'Angleterre fut charmée d'un esprit qui dédommageoit agréablement de ce qu'on avoit souffert du ridicule des premiers.

Il fit d'abord sa cour au Roi, & fut de ses plaisirs. Il jouoit gros jeu, & ne perdoit que rarement. Il trouvoit si peu de différence aux manieres & à la conversation de ceux qu'il voyoit le plus souvent, qu'il ne lui paroissoit pas

qu'il eût changé de pays. Tout ce qui peut occuper agréablement un homme de son humeur, s'offroit par-tout aux divers penchans qui l'entraînoient, comme si les plaisirs de la Cour de France l'eussent quitté pour l'accompagner dans son exil.

Il étoit tous les jours retenu pour quelque repas; & ceux qui voulurent le régaler à leur tour, furent obligés enfin de prendre leurs mesures, & de le prier huit ou dix jours avant celui qu'ils devoient lui donner à manger. Ces empressemens devinrent fatiguans à la longue: mais comme ces devoirs semblent indispensables pour un homme de son caractère, & que c'étoient les plus honnêtes gens de la Cour qui l'en accabloient, il en subit la nécessité de bonne grâce: mais il se conserva toujours la liberté de souper chez lui.

L'heure de ses repas, à la vérité, dépendoit du jeu; c'est-à-dire, qu'elle étoit fort incertaine: mais on y mangeoit délicatement, avec l'aide d'un valet ou deux, qui s'entendoient en bonne chère, qui ne servoient pas mal, & qui voloient encore mieux.

La compagnie n'étoit pas nombreuse à ces petits repas: mais elle étoit choisie. Ce qu'il y avoit de meilleur à la Cour en étoit d'ordinaire: mais l'homme du monde qui lui convenoit le plus pour ces occasions n'y manquoit jamais. C'étoit le célèbre *Saint-Evremont*, Historien exact, mais trop libre, du *Traité des Pyrénées*, exilé comme lui, quoique pour des raisons fort différentes.

La fortune, heureusement pour l'un & pour l'autre, l'avoit conduit en Angleterre, quelque tems avant le Chevalier de Gram-

mont, après avoir eu le tems de se repentir en Hollande de la beauté de cette fameuse Satyre.

Le Chevalier de Grammont étoit dès ce tems-là son héros. Ils avoient, l'un & l'autre, ce que l'expérience du grand monde, & le commerce des honnêtes gens, peuvent ajouter aux naturels heureux. *Saint-Evremont*, moins occupé des entêtemens frivoles, faisoit de tems en tems de petites leçons au Chevalier de Grammont: & par des réflexions sur le passé, tâchoit à le redresser sur le présent, ou à l'instruire sur l'avenir.

« Vous voilà, lui disoit-il, dans » le plus agréable train de vie » qu'un homme de votre humeur » puisse souhaiter. Vous faites les » délices d'une Cour toute jeune, » toute vive & toute galante. Pas » une partie de plaisir que le Roi » ne vous y mette. Vous jouez du-

» matin jusqu'au soir ; ou pour
» mieux dire, du soir au matin,
» sans savoir ce que c'est que de
» perdre. Loin de laisser ici l'ar-
» gent que vous y avez apporté,
» comme vous faites ailleurs,
» vous l'avez doublé, triplé, mul-
» tiplié, presque au-de-là de vos
» souhaits, malgré cette dépense
» exorbitante que vous faites im-
» perceptiblement. Voilà, sans
» doute, la plus heureuse situa-
» tion du monde. Tenez-vous-y,
» Chevalier, & n'allez pas gâter
» vos affaires par le renouvelle-
» ment de vos vieux péchés. Fuyez
» l'amour, en cherchant les au-
» tres plaisirs. Il ne vous a pas été
» favorable jusqu'à présent. Vous
» savez ce que la galanterie vous
» coûte. Tout le monde ici n'en
» fait pas tant que vous. Jouez
» fort & ferme, & réjouissez la
» Cour par votre agrément. Di-

» vertissez le Roi par votre es-
» prit & vos récits singuliers : mais
» fuyez des engagemens capables
» de vous ôter ce mérite, & de
» vous faire oublier que vous êtes
» étranger, & banni dans cet heu-
» reux séjour.

» La fortune peut se lasser de
» vous y favoriser. Que fussiez-
» vous devenu, si votre derniere
» disgrace vous eût accueilli dans
» ces épuisemens d'argent où nous
» vous avons vu ? Ménagez ce
» Dieu nécessaire, en renonçant à
» l'autre. On s'ennuiera plutôt de
» ne vous plus voir à la Cour de
» France, que vous ne vous lasse-
» rez de celle-ci : mais, quoi qu'il
» en soit, faites provision d'ar-
» gent. Quand on en a beaucoup,
» on se console de son exil. Je
» vous connois, mon cher Che-
» valier : s'il vous vient en tête de
» séduire une femme, ou de sup-

» planter un homme, les gains
» du jeu ne suffiront pas pour vos
» présens & pour vos corruptions.
» Non; le jeu, tout favorable qu'il
» vous puisse être, ne vous sauroit
» tant faire gagner, que l'amour
» vous fera perdre, si vous y succombez.

» Vous êtes en possession de mille qualités brillantes qui vous
» distinguent ici: libéral, officieux,
» poli, délicat; &, pour l'agrément de l'esprit, inimitable.
» Dans un examen rigoureux,
» peut-être tout cela ne se trouveroit-il pas au pied de la lettre.
» Mais ce sont de beaux endroits;
» & puisque l'on vous les passe,
» ne vous montrez point ici par
» d'autres. Car en amour, vous
» n'êtes rien moins que ce que je
» viens de dire, si tant est qu'on
» puisse donner le nom d'amour à
» vos façons de faire ».

« Mon petit faquin de Philo-
» sophe, dit le Chevalier de
» Grammont; tu fais ici le Ca-
» ton de Normandie...... « Est-ce
» que je ments ? poursuivit *Saint-*
» *Evremont*. N'est-il pas vrai, que
» dès qu'une femme vous plaît,
» votre premier soin est d'appren-
» dre si elle est aimée d'un autre :
» & le second, de la faire enrager ;
» car de vous en faire aimer, n'est
» que le dernier de vos soins. Vous
» ne vous mettez d'ordinaire sur
» les rangs que pour troubler le
» repos de quelqu'autre. Une mai-
» tresse qui n'auroit pas d'amans,
» seroit sans appas pour vous, &
» sans prix pour elle, si elle en
» avoit. Tous les lieux par où vous
» avez passé n'en fournissent-ils
» pas mille exemples ? Parlerai-je
» de votre coup d'essai à *Turin* ;
» du tour que vous fîtes à Fon-
» tainebleau au Courier de la Prin-

» cesse Palatine, que vous volâtes
» sur le grand chemin? Et ce bel
» exploit n'étoit que pour vous
» mettre en possession de quelques
» marques de sa tendresse pour un
» autre, & pouvoir lui donner de
» la confusion & des inquiétudes,
» par des reproches & des me-
» naces, que vous n'étiez pas en
» droit de lui faire.

» Qui jamais avant vous s'é-
» toit avisé de se mettre en em-
» buscade sur un dégré, pour trou-
» bler un homme en bonne for-
» tune, pour le retirer par le pied,
» à moitié monté dans la chambre
» de sa maitresse? Cependant,
» voilà comme il vous plut d'en
» user pour votre ami le Duc *de*
» *Buckingham*, comme il se glis-
» soit la nuit chez .... & cela,
» sans être seulement son rival.
» Que de grisons en campagne
» pour la d'*Olonne*! Que de stra-

» tagêmes, de fupercheries & de
» perfécutions pour la Comteffe
» *de Fresque* ! Elle qui peut-être
» vous eût été fidelle, fi vous ne
» l'aviez forcée vous-même à ne
» l'être pas. En dernier lieu, car
» le détail de vos iniquités feroit
» infini, permettez-moi de vous
» demander pourquoi vous êtes
» ici ? N'en fommes-nous pas obli-
» gés à ce mauvais génie, qui vous
» a témérairement infpiré la tra-
» cafferie jufques dans les amufe-
» mens galans de votre Maître ?
» Soyez donc fage ici fur ce cha-
« pitre. Toutes les places font pri-
» fes auprès des Beautés de la
» Cour : & de quelque docilité
» que foient les Anglois à l'égard
» de leurs époufes, ils ne font
» point gens à s'accoutumer aux
» inconftances d'une Maitreffe, ni
» à fouffrir patiemment les avan-
» tages d'un rival. Laiffez-les en

» repos, & ne vous faites point
» inutilement haïr.

»Vous ne réussirez point auprès
» de celles qui ne sont point ma-
» riées. On veut ici des desseins
» sérieux, & du fonds de terre.
» Vous avez aussi peu de l'un que
» de l'autre. Chaque Pays a ses
» manieres. En Hollande, les fil-
» les sont de facile accès & de
» bonne composition: & dès qu'el-
» les sont mariées, ce sont autant
» de Lucreces. Chez vous les fem-
» mes sont fort coquettes avant le
» mariage, & beaucoup plus après:
» mais pour ici, c'est un miracle,
» quand une fille écoute sur un
» autre ton que celui du Sacre-
» ment: & je ne vous crois pas
» encore assez abandonné du Sei-
» gneur pour y songer ».

Tels étoient les sermons de *Saint-Evremont*; mais il avoit beau prêcher. Le Chevalier de

Grammont ne l'écoutoit que pour le plaisir : & quoiqu'il convînt des vérités, il faisoit peu de cas des conseils. En effet, se lassant des faveurs de la fortune, ce fut justement en ce tems-là qu'il se mit à poursuivre celles de l'amour.

La *Midleton* fut la premiere qu'il attaqua. C'étoit une des plus belles femmes de la Ville, peu connue encore à la Cour; assez coquette pour ne rebuter personne; assez magnifique pour vouloir aller de pair avec celles qui l'étoient le plus : mais trop mal avec la fortune pour pouvoir en soutenir la dépense. Tout cela convenoit au Chevalier de Grammont. Ainsi, sans s'amuser aux formalités, il ne s'adressa qu'à son Portier pour être introduit, & choisit un de ses amans pour son confident.

Cet amant, qui avoit bien autant d'eſprit qu'un autre, eſt le Comte *de Ranallagh* d'aujourd'hui, & s'appelloit *Jones* en ce tems-là. Ce qui l'engageoit à ſervir le Chevalier de Grammont, étoit le deſſein de traverſer un rival des plus dangereux, & d'être relayé par un autre, d'une dépenſe qui commençoit à lui peſer. Le Chevalier de Grammont pourvut à l'un & à l'autre comme il l'avoit ſouhaité.

Bien-tôt griſons furent en campagne; lettres & préſens trottèrent. On l'écouta tant qu'il voulut; on ſe laiſſa lorgner; on répondit même: mais ce fut tout. Il s'apperçut que la Belle prenoit volontiers, mais qu'elle ne donnoit que peu. Cela fit que, ſans renoncer à ſes prétentions ſur elle, il ſe mit à chercher fortune ailleurs ...

Il

Il y avoit une des filles d'honneur de la Reine, qui s'appelloit: *Warmestré*. C'étoit une Beauté toute différente de l'autre. La *Midleton* bien faite, blonde & blanche, avoit dans les manieres & le discours quelque chose de précieux & d'affecté. L'indolente langueur dont elle se paroît, n'étoit pas du goût de tout le monde. On s'endormoit aux sentimens de délicatesse qu'elle vouloit expliquer sans les comprendre; & elle ennuyoit en voulant briller. A force de se tourmenter là-dessus, elle tourmentoit tous les autres; & l'ambition de passer pour bel-esprit, ne lui a donné que la réputation d'ennuyeuse, qui subsistoit long-tems aprés sa beauté.

L'autre étoit brune. Elle n'avoit point de taille, encore moins d'air; mais avec des couleurs très-vives,

c'étoient des yeux pleins de feu, des regards agaçans, qui n'épargnoient rien pour engager, & qui promettoient tout pour retenir. La suite n'a que trop fait voir qu'elle consentoit à ce qu'ils promettoient de plus téméraire.

C'étoit entre ces deux Déités que flottoient les vœux du Chevalier de Grammont, & que ses présens étoient partagés. Les gants parfumés, les miroirs de poche, les étuis garnis, les pâtes d'abricot, les essences, & autres menues denrées d'amour, arrivoient de Paris chaque semaine, avec quelque nouvel habit pour lui; mais à l'égard des présens plus solides, comme vous diriez, boucles d'oreilles, diamans brillans, & belles guinées de Dieu, cela se trouvoit en espèce dans la Ville de Londres, & les Belles s'en accommodoient, comme si cela fût venu de plus loin.

La beauté de Mademoiselle *Stwart* commençoit alors à faire du bruit. La Comtesse *de Castelmaine* s'apperçut que le Roi la regardoit. Mais, au-lieu de s'en allarmer, elle favorisa tant qu'elle put ce nouveau goût, soit par une imprudence ordinaire à celles qui se croient au-dessus des autres, soit qu'elle voulût par cet amusement détourner l'attention du Roi du commerce qu'elle avoit avec Germain. Elle ne se contentoit pas de paroître sans inquiétude sur une distinction dont toute la Cour commençoit à s'appercevoir; elle affecta d'en faire sa favorite, la mit de tous les soupers qu'elle donnoit au Roi, & dans la confiance de ses propres charmes poussant la témérité jusqu'au bout, elle la retenoit souvent à coucher. Le Roi, qui ne manquoit guère à venir chez la *Cas-*

telmaine avant qu'elle se levât, ne manquoit guère aussi d'y trouver Mademoiselle *Stwart* au lit avec elle. Les objets les plus indifférens ont des attraits dans un nouvel entêtement. Cependant, l'imprudente *Castelmaine* ne fut point jalouse que cette rivale parût auprès d'elle en cet état; sûre, quand bon lui sembleroit, de triompher de tout ce que ces occasions auroient eu de plus avantageux pour la *Stwart*: mais il en alla tout autrement.

Le Chevalier de Grammont voyoit ce manége sans y pouvoir rien comprendre: mais comme il étoit attentif aux penchans du Roi, il se mit à lui faire sa cour, en exagérant le mérite de cette nouvelle Maitresse. C'étoit une figure de plus d'éclat, qu'elle n'étoit touchante. On ne pouvoit avoir guère moins d'esprit, ni plus de beauté.

Tous ses traits étoient beaux & réguliers, mais sa taille ne l'étoit pas. Cependant elle étoit menue, assez droite, & plus grande que le commun des femmes. Elle avoit de la grâce; dansoit bien, parloit François mieux que sa langue naturelle; elle étoit polie, possédoit cet air de parure après lequel on court, & qu'on n'attrappe guère, à moins que de l'avoir pris en France, dès sa jeunesse. Tandis que ses charmes faisoient leur chemin dans le cœur du Roi, ceux de la *Castelmaine* se donnoient du bon tems au gré de tous ses caprices.

Madame *Hyde* tenoit un rang assez considérable parmi les Beautés, qu'une prévention aveugle avoit coëffées du mérite de *Germain*. Elle venoit d'épouser un homme qu'elle avoit aimé. Par ce mariage, elle étoit belle-sœur de

Madame la Duchesse : brillante par son propre éclat ; pleine d'agrément & d'esprit. Cependant elle crut, que tant qu'on ne parleroit point d'elle pour *Germain*, tous les autres avantages ne feroient rien pour sa gloire ; & ce fut pour y mettre la derniere main, qu'elle s'avisa de se jetter à sa tête.

Elle étoit d'une taille médiocre ; elle avoit sa peau d'une blancheur éblouissante, les mains jolies, & le pied surprenant, en Angleterre même. Une longue habitude avoit tellement attendri ses regards, que ses yeux ne s'ouvroient qu'à la Chinoise ; & quand elle lorgnoit, on eût dit qu'elle faisoit quelque chose de plus.

Germain la reçut d'abord : mais ne sachant bientôt qu'en faire, il trouva bon de la sacrifier à la *Castelmaine*. Le sacrifice ne lui déplut pas. C'étoit beaucoup pour sa gloi-

re, d'avoir enlevé *Germain* à tant de concurrentes : mais ce n'étoit rien pour le reste.

Jacob Hall, fameux Danseur de corde, étoit en vogue à Londres dans ce tems-là. Sa disposition & sa force charmoient en public : on vouloit voir ce que c'étoit en particulier, car on lui trouvoit dans son habit d'exercice, toute une autre conformation, & bien d'autres jambes que celles du fortuné *Germain*. Le Voltigeur ne trompa point les conjectures de la *Castelmaine*, à ce que prétendoient celles du Public, & ce que publioient maints couplets de chansons, beaucoup plus à l'honneur du Danseur, que de la Comtesse : mais elle se mit bien au-dessus de tous ces petits bruits, & n'en parut que plus belle.

Pendant que la satyre s'exerçoit à ses dépens, on se battoit tous

les jours pour les faveurs d'une autre Beauté, qui n'en étoit guère plus chiche qu'elle. C'étoit Madame *de Shrewsbury*.

Le Comte d'*Arran*, qui l'avoit servie des premiers, n'avoit pas été des derniers à la quitter. Cette Beauté, moins fameuse pour ses conquêtes que pour les malheurs qu'elle a causés, mettoit son plus grand mérite à être plus semillante que les autres. Comme personne ne pouvoit se vanter d'avoir été seul dans ses bonnes grâces; personne aussi ne pouvoit se plaindre d'en avoir été mal reçu. *Germain* trouva mauvais qu'elle ne lui eût point fait d'avances, sans considérer qu'elle n'en avoit pas le tems. Sa gloire en fut piquée: mais ce fut mal-à-propos qu'il s'avisa de l'enlever à ses autres amans.

Thomas Howard, frère du Com-

te de *Carlile*, en étoit un. Il n'y avoit point d'homme en Angleterre, ni plus brave ni mieux fait. Quoique son air fût froid, & que ses manieres parussent douces & pacifiques, personne n'étoit, ni plus fier, ni plus emporté. La *Shrewsbury* donnant tête baissée dans les premieres agaceries de l'invincible *Germain*, *Howard* ne le trouva pas bon. Elle s'en mit peu en peine : cependant, comme elle vouloit le ménager, elle consentit à recevoir une collation qu'il lui avoit si souvent proposée, qu'elle n'ôsa plus s'en défendre : un certain jardin, appellé Spring-Garden, devoit être la scène de cette fête.

Dès que la partie fut liée, *Germain* en fut avertit sous main. *Howard* avoit une Compagnie dans le Régiment des Gardes; & un des Soldats de cette Compa-

gnie jouoit assez bien de la muset-
te. Cette musette fut de la fête ; &
Germain se trouva dans le jardin
comme par hasard ; enflé de ses
premieres prospérités, il s'étoit
mis sur son air vainqueur pour
achever cette derniere conquête.
Dès qu'il parut dans le jardin, la
Shrewsbury parut sur le balcon.

Je ne sais comme elle trouva son
Héros : mais *Howard* ne le trouva
pas à son gré. Cela n'empêcha pas
qu'il ne montât, au premier signe
qu'elle lui fit ; & ne se contentant
pas de faire le petit tyran dans
une fête qui n'étoit pas à son in-
vention, après s'être emparé des
lorgnettes de la Belle ; il épuisa
ses lieux-communs & toute sa
petite ironie, à railler le repas, &
à tourner la musique en ridicule.

Howard n'étoit pas grand rail-
leur : mais comme il étoit encore
moins endurant, trois fois le fol-

tin fut sur le point d'être ensanglanté : mais trois fois il supprima son impétuosité naturelle, pour faire éclater ailleurs son ressentiment sans obstacle.

Germain, sans faire attention à sa mauvaise humeur, poursuivit sa pointe, parla toujours à Madame *Shrewsbury*, & ne la quitta point qu'après le repas.

Il se coucha, fier de ce triomphe, & fut réveillé le lendemain par un cartel. Il prit pour second, *Gilles Rawling*, homme de bonne fortune, & gros joueur. *Howard* se servit de *Dillon*, adroit & brave, fort honnête-homme, & par malheur intime ami de *Rawling*.

Dans ce combat, la fortune ne fut point pour les favoris de l'amour. Le pauvre *Rawling* y fut tué tout roide ; & *Germain*, percé de trois grands coup d'épée,

fut porté chez son oncle, avec fort peu de signes de vie.

Pendant que le bruit de cet évènement occupoit la Cour, selon les divers intérêts que l'on y prenoit, le Chevalier de Grammont eut avis par *Jones* son ami, son confident & son rival, qu'un autre s'empressoit auprès de la *Midleton*. C'étoit *Montaigu*, peu dangereux pour sa figure; mais fort à craindre par son assiduité, par l'adresse de son esprit, & par d'autres talens qui sont comptés pour quelque chose, quand il est permis de les faire valoir.

Il n'en falloit pas la moitié tant, pour mettre en mouvement toute la vivacité du Chevalier de Grammont sur la concurrence. Ses inquiétudes réveillerent en lui ce que le desir de vengeance, le malin vouloir & l'expérience peuvent imaginer d'expédiens pour

troubler le repos d'un rival, & pour déſeſpérer une Maitreſſe. Son premier mouvement fut de lui renvoyer ſes lettres, & de lui redemander ſon argent, avant que de commencer à la tourmenter; mais rejettant ce projet, comme indigne de l'injuſtice qu'on lui faiſoit, il étoit ſur le point de travailler à la déſolation de la pauvre *Midleton*, lorſqu'il vit par haſard Mademoiſelle d'*Hamilton*. Dès ce moment, plus de reſſentiment contre la *Midleton*; plus d'empreſſement pour la *Warmeſtré*; plus d'inconſtance, plus de vœux flottans. Cet objet les fixa tous; & de ſes anciennes habitudes, il ne lui reſta que l'inquiétude & la jalouſie.

Ses premiers ſoins furent de plaire: mais il vit bien qu'il falloit, pour réuſſir, s'y prendre tout autrement qu'il n'avoit fait juſqu'alors.

La famille de Mademoiselle d'*Hamilton*, assez nombreuse, occupoit une maison grande & commode près de la Cour. Celle du Duc d'*Ormond* n'en bougeoit. Ce qu'il y avoit de plus distingué dans Londres s'y trouvoit tous les jours.

Le Chevalier de Grammont y fut reçu selon son mérite & sa qualité. Il s'étonna d'avoir employé tant de tems ailleurs : mais après avoir fait cette connoissance, il n'en chercha plus.

Tout le monde convenoit que Mademoiselle d'*Hamilton* étoit digne de l'attachement le plus sincère & le plus sérieux. Rien n'étoit meilleur que sa naissance; & rien de plus charmant que sa personne.

CHAPITRE VII.

Le Chevalier de Grammont, peu content de ses galanteries, se voyant heureux sans être aimé, devint jaloux sans être amoureux.

La *Middleton*, comme on a dit, alloit éprouver comme il s'y prenoit pour tourmenter, après avoir éprouvé ce qu'il savoit pour plaire. Il fut la chercher chez la Reine où il y avoit bal. Elle y étoit: mais par bonheur pour elle, Mademoiselle d'*Hamilton* y étoit aussi. Le hasard avoit fait, que de toutes les belles personnes de la Cour c'étoit celle qu'il avoit le moins vue, & celle qu'on lui avoit le plus vantée. Il la vit donc pour la premiere fois de près, & s'apperçut qu'il n'avoit rien vu dans la

Cour avant ce moment. Il l'entretint ; elle lui parla. Tant qu'elle dansa, ses yeux furent sur elle ; & dès ce moment ; plus de ressentiment contre la *Midleton*. Elle étoit dans cet heureux âge, où les charmes du beau sexe commencent à s'épanouir. Elle avoit la plus belle taille, la plus belle gorge, & les plus beaux bras du monde. Elle étoit grande & gracieuse jusques dans le moindre de ses mouvemens. C'étoit l'original que toutes les femmes copioient pour le goût des habits, & l'air de la coëffure. Elle avoit le front ouvert, blanc & uni : les cheveux bien plantés, & dociles pour cet arrangement naturel, qui coûte tant à trouver. Une certaine fraîcheur, que les couleurs empruntées ne sauroient imiter, formoit son teint. Ses yeux n'étoient pas grands : mais ils étoient vifs, &

ſes regards ſignifioient tout ce qu'elle vouloit. Sa bouche étoit pleine d'agrémens & le tour de ſon viſage étoit parfait. Un petit nez délicat & retrouſſé n'étoit pas le moindre ornement d'un viſage tout aimable. Enfin, à ſon air, à ſon port, à toutes les grâces répandues ſur ſa perſonne entière, le Chevalier de Grammont ne douta point qu'il n'y eût de quoi former des préjugés avantageux ſur tout le reſte. Son eſprit étoit à-peu-près comme ſa figure. Ce n'étoit point par ces vivacités importunes, dont les ſaillies ne font qu'étourdir, qu'elle cherchoit à briller dans la converſation. Elle évitoit encore plus cette lenteur affectée dans le diſcours, dont la peſanteur aſſoupit: mais ſans ſe preſſer de parler, elle diſoit ce qu'il falloit, & pas davantage. Elle avoit tout le diſcernement ima-

ginable pour le solide, & le faux brillant; & sans se parer à tout propos des lumieres de son esprit, elle étoit réservée, mais très-juste dans ses décisions. Ses sentimens étoient pleins de noblesse; fiers à outrance, quand il en étoit question. Cependant elle étoit moins prévenue sur son mérite, qu'on ne l'est d'ordinaire, quand on en a tant. Faite comme on vient de dire, elle ne pouvoit manquer de se faire aimer: mais loin de le chercher, elle étoit difficile sur le mérite de ceux qui pouvoient y prétendre.

Plus le Chevalier de Grammont étoit persuadé de ces vérités, plus il s'efforçoit de plaire & de persuader à son tour. Son esprit amusant, sa conversation vive, légère & toute nouvelle, le faisoient écouter: mais il étoit embarrassé de ce que les présens, qui

faisoient si promptement leur chemin dans son ancienne méthode, n'étoient plus de saison dans celle dont il falloit désormais se servir.

Il avoit un vieux valet-de-chambre, nommé *Termes*, hardi voleur, & menteur encore plus effronté. Il avoit coutume de partir de Londres toutes les semaines, pour les commissions dont on a parlé : mais depuis la disgrâce de la *Midleton*, & l'aventure de la *Warmestré*, le Seigneur *Termes* n'étoit plus employé que pour les habits que son Maître faisoit venir de Paris, & ne s'acquittoit pas toujours fidelement de cette commission, comme on va voir.

La Reine avoit de l'esprit, & mettoit tous ses soins à plaire au Roi par les complaisances qui coûtoient le moins à sa tendresse. Elle étoit attentive aux plaisirs & aux amusemens qu'elle pouvoit

fournir, sur-tout lorsqu'elle devoit en être.

Elle avoit imaginé pour cet effet une mascarade galante, où ceux qu'elle nomma pour danser, devoient représenter différentes Nations. Elle donna du tems pour s'y préparer, & durant ce tems on peut croire que les Tailleurs, les Couturieres & les Brodeurs ne furent pas sans occupation. Les Beautés qui devoient en être, n'étoient guères plus tranquilles; cependant, Mademoiselle d'*Hamilton* eut assez de loisir pour faire deux ou trois petites pièces, dans une conjoncture si favorable pour le ridicule qu'on pouvoit donner aux impertinentes de la Cour. Il y en avoit deux qui l'étoient par excellence. L'une étoit Madame *de Monseri*, femme de son cousin-germain; & l'autre étoit une fille-d'honneur de la Duchesse, qu'on appelloit *Blake*.

La premiere, que son mari n'avoit pas assurément épousée pour ses beaux yeux, étoit faite comme la plupart des riches héritieres, pour qui l'équitable nature semble avare de ses richesses, à mesure qu'elles sont comblées de celles de la fortune. Elle avóit la taille d'une femme grosse sans l'être; mais elle boitoit avec plus de raison. Car de deux jambes infiniment courtes, elle en avoit une qui l'étoit beaucoup plus que l'autre. Un visage assortissant mettoit la derniere main au désagrément de sa figure.

Mademoiselle *Blake* étoit une autre espèce de ridicule. Sa taille n'étoit ni bien ni mal. Son visage étoit de la derniere fadeur, & son teint se fourroit par-tout, avec deux petits yeux reculés, garnis de paupières blondes, longues comme le doigt. Avec ces attraits,

elle se mettoit en embuscade pour surprendre les cœurs: mais elle s'y seroit tenue en vain, sans l'arrivée du Marquis *Brisacier*. Le Ciel sembloit les avoir faits l'un pour l'autre. Il avoit tout ce qu'il faut dans l'extérieur & dans les manières, pour éblouir une créature de son caractère. Il parloit éternellement sans rien dire; & renchérissoit dans ses habits sur les modes les plus outrées. La *Blake* crut que tout ce fracas s'adressoit à elle; & le Seigneur *Brisacier* crut que ces longues paupières de la *Blake* n'avoient jamais couché que lui en joue. On s'apperçut du bien qu'ils se vouloient; cependant ils n'en étoient qu'aux muets interprètes, quand Mademoiselle d'*Hamilton* s'avisa de se mêler de leurs affaires.

Elle voulut faire les choses dans l'ordre, & commença par sa cou-

fine de *Monsery*, à cause de sa qualité. Les deux entêtemens de cette derniere étoient la danse & la parure. La magnificence des habits n'étoit pas soutenable avec sa figure: mais quoique la danse fût encore plus insoutenable, elle ne manquoit pas un bal de la Cour, & la Reine avoit assez de complaisance pour le Public, pour ne jamais manquer de la faire danser: mais il n'y eut pas moyen de la mettre d'une fête aussi sérieuse & aussi magnifique que cette mascarade. La *Monsery* séchoit d'impatience pour les ordres qu'elle attendoit.

Ce fut sur cette inquiétude, dont Mademoiselle d'*Hamilton* fut avertie, qu'elle forma le dessein de se donner une petite fête aux dépens de cette folle. La Reine envoyoit des billets à celles qu'elle nommoit, dans lesquels la

maniere dont elles devoient se mettre étoit marquée. Mademoiselle d'*Hamilton* fit écrire un billet tout semblable pour Madame *de Monsery*; en Babylonienne.

Elle assembla son conseil pour aviser aux moyens de le faire tenir. Ce conseil étoit composé d'un de ses frères & d'une sœur, qui se divertissoient volontiers aux dépens de ceux qui le méritoient. Après avoir consulté quelque tems, on vint à bout de faire tenir ce billet en main propre. Mylord *Monsery* ne faisoit que de sortir d'avec elle, quand elle le reçut. Il étoit fort honnête-homme, assez sérieux, fort sévère, & mortel ennemi du ridicule. La laideur de sa femme ne lui étoit pas tant à charge que celui qu'elle se donnoit dans toutes les occasions qui s'en présentoient. Il se crut en sûreté dans celle dont il étoit

étoit question, ne croyant pas que la Reine voulût gâter sa mascarade en la nommant : cependant, comme il connoissoit la fureur dont sa femme se donnoit en spectacle par sa danse & par sa parure, il venoit de l'exhorter bien sérieusement à se contenter d'être spectatrice de cette fête, quand même la Reine auroit la cruauté de l'en mettre. Il prit ensuite la liberté de lui faire voir le peu de rapport qu'il y avoit entre sa figure & celle des personnes auxquelles la danse & l'éclat sont permis. Son sermon finit enfin par une défense expresse de briguer dans cette fête une place qu'on ne songeroit pas à lui donner. Mais loin de prendre cet avis en bonne part, elle se mit en tête que lui seul avoit détourné la Reine de lui faire un honneur qu'elle souhaitoit ardemment ; & sitôt qu'il

fut sorti, son dessein fut de s'aller jetter aux pieds de Sa Majesté, pour en demander justice. Ce fut justement dans ces dispositions qu'elle reçut le billet. Elle le baisa trois fois ; & sans égard aux défenses de son mari, elle monta promptement en carrosse pour s'informer chez tous les Marchands qui trafiquoient au Levant, de quelle maniere les Dames de qualité s'habilloient à Babylone.

Le panneau qu'on tendoit à Mademoiselle *Blake*, étoit d'une autre espece. Elle étoit d'une confiance sur ses appas, & d'une crédulité sur leurs effets, à donner dans tout ce qu'on vouloit. *Brisacier*, qu'elle en croyoit duement atteint, avoit l'esprit orné de lieux communs & de chansonnettes. Il chantoit faux avec méthode, & mettoit sans cesse en avant l'un & l'autre de ces talens heureux. Le

Duc de *Buckingham* le gâtoit autant qu'il pouvoit, par les louanges qu'il donnoit à sa voix & à son esprit.

La *Blake*, qui n'entendoit presque point le François, se régla sur cette autorité pour admirer l'un & l'autre. On s'apperçut que toutes les paroles qu'il lui chantoit ne faisoient mention que de blondes, & que prenant toujours la chose pour elle, ses paupieres s'en humilioient par reconnoissance & par pudeur. Ce fut sur ces observations, qu'on résolut de mettre en jeu la *Blake*, dès qu'il en seroit tems.

Pendant que ces petits projets se formoient, le Roi qui ne cherchoit qu'à faire plaisir au Chevalier de Grammont, lui demanda s'il vouloit être de la mascarade, à la charge de mener Mademoiselle d'*Hamilton*. Il ne se piquoit pas

d'être assez danseur pour une occasion comme celle-là. Cependant il n'avoit garde de refuser cette proposition. « Sire, dit-il, de toutes les bontés qu'il vous a plû me témoigner depuis que je suis ici, cette derniere m'est la plus sensible; & pour vous en marquer ma reconnoissance, je vous promets de bons offices auprès de la petite *Stuart* ». Il le disoit, parce qu'on venoit de lui donner un appartement séparé du reste des filles de la Reine, & que les respects des Courtisans commençoient à se tourner vers elle. Le Roi reçut agréablement la plaisanterie; & l'ayant remercié d'une offre si nécessaire: « Mr. le Chevalier, lui dit-il, de quelle maniere vous mettez-vous pour le bal? Je vous laisse le choix des Nations. » Si cela est, reprit le Chevalier de Grammont, je

» m'habillerai à la Françoise pour
» me déguiser ; car l'on me fait
» déjà l'honneur de me prendre
» pour un Anglois dans votre
» Ville de Londres. J'aurois, sans
» cela quelque envie de me mettre
» à la Romaine : mais de peur de
» me faire des affaires avec le
» Prince *Robert*, qui prend si
» chaudement les intérêts d'*Alexandre*, contre Milord *Janet*,
» qui se déclare pour *César*, je
» n'ôse plus m'habiller en Héros.
» Du reste, quoique j'aie la danse
» cavaliere, avec de l'oreille & de
» l'esprit j'espere me tirer d'affaire : de plus, Mademoiselle d'*Hamilton* mettra bien ordre qu'on
» n'aura pas trop d'attention pour
» moi. Quant à mon habillement,
» je ferai partir *Termes* demain
» matin ; & si je ne vous fais voir
» à son retour l'habit le plus galant que vous ayez encore vu,

» tenez-moi pour la Nation la
» plus déshonorée de votre maſ-
» carade ».

Termes partit avec des inſtructions réïtérées ſur le ſujet de ſon voyage ; & ſon Maître redoublant d'impatience dans une conjoncture comme celle-là, le Courier ne pouvoit pas encore être débarqué, qu'il commençoit à compter les momens dans l'attente de ſon retour. Il s'en occupa juſqu'à la veille du bal. Ce fut ce jour-là que Mademoiſelle d'*Hamilton* & ſa petite ſociété prirent pour l'exécution de leur deſſein.

Les gants de Martial étoient fort à la mode dans ce tems-là. Elle en avoit quelques paires par hazard. Elle en envoya une à Mademoiſelle *Blake*, accompagnée de quatre aulnes de ruban du jaune le plus pâle qu'il ſe put trouver, & elle y joignit ce billet.

« Vous étiez l'autre jour plus
» charmante que toutes les blon-
» des de l'univers. Je vous vis hier
» encore plus blonde que vous ne
» l'étiez ce jour-là. Si vous conti-
» nuez, que deviendra mon cœur?
» Mais il y a long-tems qu'il est
» la proie de vos yeux marcassins.
» Serez-vous demain de la masca-
» rade? Mais peut-il y avoir des
» charmes dans une fête où vous
» ne seriez pas? N'importe; je
» vous reconnoîtrai dans quelque
» déguisement que vous soyez.
» Mais je serai mieux éclairci de
» mon sort par le présent que je
» vous envoie. Vous porterez des
» nœuds de ce ruban à vos che-
» veux, & ces gants baiseront les
» plus belles mains du monde ».
Ce billet, avec le présent, fu-
rent rendus à la *Blake*, avec le
même succès qu'on avoit fait te-
nir celui de Babylonienne à Mada-

me de *Monsery*. On venoit d'en rendre compte à Mademoiselle d'*Hamilton*, quand cette même *Monsery* lui vint rendre visite. Elle paroissoit fort affairée. L'heure commençoit à la gagner quand sa cousine la pria de passer dans son cabinet. Dès qu'elles y furent : « je vous demande le secret, » dit la *Monsery*, pour celui que » je vais vous dire. N'admirez-» vous point comme les hommes » sont faits ? Ne vous y fiez pas » trop, ma chere cousine. Mylord » *Monsery*, qui devant notre ma-» riage, auroit passé les jours & » les nuits à me voir danser, s'a-» vise à présent de le défendre, » & dit que cela ne me convient » pas. Ce n'est pas tout ; il m'en a » si souvent rebattu les oreilles au » sujet de la mascarade, que je » suis obligée de lui cacher l'hon-» neur que la Reine m'a fait de

» me nommer. Cependant, je
» suis étonnée qu'on ne me fasse
» pas savoir qui doit me mener.
» Mais si vous saviez la peine qu'on
» a de trouver dans cette maudite
» Ville de quoi se mettre en Ba-
» bylonienne, vous auriez pitié de
» ce que j'ai souffert depuis le tems
» qu'on m'a nommée ; outre que
» ce qu'il m'en coûte passe toute
» imagination ».

Ce fut en cet endroit que l'envie de rire qui n'avoit fait qu'augmenter à mesure que Mademoiselle d'*Hamilton* l'avoit supprimée, la vainquit enfin par un éclat immodéré. La *Monsery* lui en sut bon gré, ne doutant point que ce ne fût de la bisarrerie de son époux. Mademoiselle d'*Hamilton* lui dit que tous les maris étoient à-peu-près de même ; qu'il ne falloit pas s'embarrasser de leurs fantaisies ; qu'elle ne savoit pas qui de-

voit la mener dans sa mascarade : mais que, puisqu'elle étoit nommée, celui qui l'étoit avec elle, ne lui manqueroit pas ; qu'elle ne comprenoit pourtant pas qu'il ne se fût pas encore declaré, à moins qu'il n'eût aussi une épouse fantasque qui lui eût interdit la danse.

Cette conversation finie, la *Monsery* sortit avec empressement pour tâcher de savoir quelques nouvelles de son danseur. Ceux qui trempoient dans le complot, rioient à gorge déployée de sa visite avec Mademoiselle d'*Hamilton*, quand Mylord *Monsery* leur en fit une à son tour ; & tirant Mademoiselle d'*Hamilton* à l'écart : ne sauriez-vous point, dit-il, s'il y a quelque bal dans la Ville demain ? « Non, dit-elle. Pourquoi.... Parceque, dit-il, je viens » d'apprendre que ma femme fait » de grands préparatifs d'habits.

» Je sais bien qu'elle n'est pas de
» la mascarade ; j'y ai mis bon or-
» dre : mais comme elle a le dia-
» ble au corps pour la danse, je
» meurs de peur qu'elle ne se don-
» ne quelque nouveau ridicule,
» malgré toutes mes précautions.
» Encore si c'étoit parmi la bour-
» geoisie, dans quelque lieu retiré,
» je n'en serois pas en peine. »

On la rassura le mieux qu'on put ; & l'ayant congédiée, sous prétexte de mille choses qu'on avoit à faire pour le jour suivant, Mademoiselle d'*Hamilton* se crut en liberté pour le reste de la journée, lorsqu'elle vit arriver une certaine Mademoiselle *Price*, fille d'honneur de Madame la Duchesse. C'étoit justement ce qu'elle cherchoit. Il y avoit quelque tems que cette fille & la *Blague* se harpilloient au sujet de *Dongan*, que la *Price* avoit enlevé à cette der-

niere. La haine subsistoit encore entre ces deux divinités.

Quoique les filles d'honneur ne fussent point nommées pour la mascarade, elles y devoient assister; & par conséquent ne rien négliger pour y briller. Mademoiselle d'*Hamilton* avoit encore une paire de gants pareille à celle qu'elle avoit envoyée à la *Blake*; elle en fit présent à sa rivale, avec quelques nœuds du même ruban, qui sembloit fait exprès pour elle, brune comme elle étoit. La *Price* lui en fit mille remercîmens, & lui promit de s'en faire honneur au bal. « Vous me ferez plaisir, » dit elle; mais si vous dites qu'une » bagatelle comme cela vient de » moi, je ne vous le pardonnerai » jamais. Au reste, lui dit-elle, » n'allez pas ôter le Marquis *de* » *Brisacier* à cette pauvre *Blake*, » comme vous avez fait *Dongan*-

» Je sais bien qu'il ne tient qu'à
» vous. Vous avez de l'esprit; vous
» parlez François; & pour peu
» qu'il vous eût entretenue, l'au-
» tre n'auroit que faire d'y pré-
» tendre ». Il n'en fallut pas davantage. La *Blake* n'étoit que ridicule & coquette. Mademoiselle *Price* étoit ridicule & coquette, & quelque chose de plus.

Le jour du bal venu, la Cour plus brillante que jamais, étala toute sa magnificence dans cette mascarade. Ceux qui la devoient composer, étoient assemblés, à la reserve du Chevalier de Grammont. On s'étonna qu'il arrivât des derniers dans cette occasion, lui dont l'empressement étoit si remarquable dans les plus frivoles: mais on s'étonna bien plus de le voir enfin paroître en habit de Ville, qui avoit déjà paru. La chose étoit monstrueuse pour la

conjoncture & nouvelle pour lui. Vainement portoit-il le plus beau point, la perruque la plus vaste & la mieux poudrée qu'on pût voir. Son habit, d'ailleurs magnifique, ne convenoit point à la fête.

Le Roi qui s'en apperçut d'abord : « Chevalier de Grammont, » lui dit-il ; *Termes* n'est donc » point arrivé ? .... Pardonnez-» moi, Sire, dit-il, Dieu merci... » Comment ! Dieu merci, dit le » Roi, lui seroit-il arrivé quel-» que chose par ses chemins ? ... » Sire, dit le Chevalier de Gram-» mont, voici l'histoire de mon » habit, & de Mr. *Termes*, mon » Courier ». A ces mots, le bal tout prêt à commencer fut suspendu. Tous ceux qui devoient danser faisoient un cercle autour du Chevalier de Grammont, il poursuivit ainsi son récit.

« Il y a deux jours que ce co-
» quin devroit être ici, suivant
» mes ordres & ses fermens. On
» peut juger de mon impatience
» tout aujourd'hui, voyant qu'il
» n'arrivoit pas. Enfin, après l'a-
» voir bien maudit, il n'y a qu'une
» heure qu'il est arrivé, crotté de-
» puis la tête jusqu'aux pieds, botté
» jusqu'à la ceinture, fait enfin
» comme un excommunié. Eh
» bien, Monsieur le Faquin, lui
» dis-je, voilà de vos façons de
» faire; vous vous faites attendre
» jusqu'à l'extrémité, encore est-
» ce un miracle que vous soyez
» arrivé. Oui, mor.... dit-il,
» c'est un miracle. Vous êtes tou-
» jours à gronder. Je vous ai fait
» faire le plus bel habit du monde,
» que Monsieur le *Duc de Guise*
» lui-même a pris la peine de com-
» mander. Donne-le donc, bour-
» reau, lui dis-je. Monsieur, dit-

» il, si je n'ai mis douze brodeurs
» après, qui n'ont fait que travail-
» ler jour & nuit, tenez-moi pour
» un infâme. Je ne les ai pas quittés
» d'un moment. Et où est-il, dis-
» je, traître, qui ne fais que raison-
» ner dans le tems que je devrois
» être habillé ? Je l'avois, dit-il,
» empaqueté, serré, ployé, que
» toute la pluie du monde n'en
» eût point approché. Me voilà,
» poursuit-il, à courir jour &
» nuit, connoissant votre impa-
» tience, & qu'il ne faut pas lan-
» terner avec vous.... Mais où
» est-il, m'écriai-je, cet habit si
» bien empaqueté ? Péri, Mon-
» sieur, me dit-il en joignant les
» mains. Comment ! péri, lui
» dis-je en sursaut. Oui, péri,
» perdu, abîmé. Que vous dirai-
» je de plus ? Quoi ! le Paquebot a
» fait naufrage ? lui dis-je. Oh !
» vraiment, c'est bien pis, comme

» vous allez voir, me répondit-
» il. J'étois à une demi-lieue de
» Calais hier au matin, & je vou-
» lus prendre le long de la mer
» pour faire plus de diligence:
» mais, ma foi, l'on dit bien vrai,
» qu'il n'eſt rien tel que le grand
» chemin; car je donnai tout au
» travers d'un ſable mouvant, où
» j'enfonçai juſques au menton.
» Un ſable mouvant auprès de Ca-
» lais, lui dis-je! Oui, Monſieur,
» me dit-il, & ſi bien ſablé mou-
» vant, que je me donne au Dia-
» ble, ſi on me voyoit autre choſe
» que le haut de la tête, quand on
» m'en a tiré. Pour mon cheval,
» il a fallu plus de quinze hommes
» pour l'en ſortir: mais pour mon
» porte-manteau, où malheureu-
» ſement j'avois mis votre habit,
» jamais on ne l'a pu trouver. Il
» faut qu'il ſoit pour le moins une
» lieue ſous terre.

» Voilà, Sire, poursuit le Chevalier de Grammont, l'aventure & le récit que m'en a fait cet honnête-homme. Je l'aurois infailliblement tué, si je n'avois eu peur de faire attendre Mademoiselle d'*Hamilton*, & si je n'avois été pressé de vous donner avis du sable mouvant, afin que vos Couriers prennent soin de l'éviter ».

Le Roi se tenoit les côtés de rire, quand le Chevalier de Grammont reprenant la parole ; « A propos, Sire, dit-il, j'oubliois de vous dire que, pour augmenter ma mauvaise humeur, je me suis vu arrêter, comme je sortois de ma chaise, par un diable de phantôme en masque, qui me vouloit à toute force persuader que la Reine m'avoit ordonné de danser avec elle ; & comme je m'en suis défendu le moins

» brutalement qu'il m'a été possi-
» ble, elle m'a chargé de m'infor-
» mer ici qui doit la mener, &
» m'a prié de l'envoyer prendre
» inceſſamment. Ainſi votre Ma-
» jeſté ne feroit point mal de don-
» ner ſes ordres pour cela; car elle
» s'eſt miſe en embuſcade dans un
» carroſſe pour ſaiſir tous les paſ-
» ſans à la porte de Wit-hall. Au
» reſte, je vous puis dire que c'eſt
» une choſe à voir que ſon habil-
» lement. Il faut qu'elle ait plus
» de ſoixante aunes de gaſe & de
» toile d'argent autour d'elle, ſans
» compter une eſpece de pyramide
» ſur la tête, garnie de cent mille
» brimborions ».

Ce dernier récit étonna toute l'aſſemblée, à la réſerve de ceux qui avoient part à l'aventure. La Reine aſſura que tout ce qu'elle avoit nommé pour le bal étoit préſent: & le Roi, après quelques

momens de réflexion; « Je parie, » dit-il, que c'est la Duchesse *de* » *Neucastel*... Et moi, dit Mylord » *Monsery*, s'approchant de Ma- » demoiselle d'*Hamilton*, je parie » que c'est une fosse; car je me » trompe fort, si ce n'est ma » femme ».

Le Roi voulut qu'on allât s'informer qui c'étoit, & qu'on la fît venir. Mylord *Monsery* s'offrit à cette commission, par le pressentiment qu'on vient de dire, & ne fit pas mal. Mademoiselle d'*Hamilton* ne fut pas fâchée que ce fût lui, sachant bien qu'il ne se trompoit pas dans sa conjecture. La plaisanterie auroit été beaucoup plus loin qu'elle n'avoit prétendu, si la Princesse de Babylone eût paru dans ses atours.

Le bal ne fut pas trop bien exécuté, s'il faut parler ainsi, tant qu'on ne dansa que les danses sé-

rieuses. Cependant il y avoit d'aus-
si bons danseurs, & d'aussi belles
danseuses qu'il y en eût au mon-
de dans cette assemblée: mais
comme le nombre n'en étoit pas
grand, on quitta les danses Fran-
çoises pour se mettre aux contre-
danses. Quand ceux qui étoient
de la mascarade en eurent dansé
quelques unes, le Roi trouva bon
de mettre en jour les troupes au-
xiliaires, tandis qu'on se repose-
roit. Les filles de la Reine & celles
de la Duchesse furent menées par
ceux qui étoient de la mascarade.
Ce fut alors qu'on eut le tems
de prêter quelque attention à la
Blake, & l'on trouva que le bil-
let qu'on lui avoit fait rendre de
la part de *Brisacier*, faisoit son ef-
fet. Elle étoit arrivée plus jaune
qu'un coin. Ses cheveux blonds
étoient farcis de ce ruban couleur
de citron qu'elle y avoit mis par

complaisance; &, pour éclaircir *Brisacier* de son sort, elle portoit souvent à sa tête ses mains victorieuses, garnies des gants dont il étoit question. Mais si l'on fut surpris d'une coëffure qui la rendoit plus blafarde que jamais, elle fut bien autrement surprise de voir la *Price* partager avec elle de point en point le présent de *Brisacier*. La surprise se changea bientôt en jalousie; car sa rivale n'avoit pas manqué de l'accrocher de conversation sur ce qu'on lui avoit insinué la veille: & *Brisacier* n'avoit pas manqué de donner tête baissée dans ces premieres agaceries, sans faire la moindre attention à la blonde *Blake*, ni aux signes qu'elle se tuoit de faire, pour l'instruire de son heureuse destinée.

La *Price* étoit ronde & ragotte; & par conséquent ne dansoit point. Le Duc de *Buckingham*,

qui mettoit le Marquis *de Brisacier* sur les rangs le plus souvent qu'il pouvoit, vint le prier de la part du Roi de mener la *Blake*, sans savoir ce qui se passoit alors dans le cœur de cette Nymphe. *Brisacier* s'en défendit sur le mépris qu'il avoit pour les contre-danses. La *Blake* crut que c'étoit elle qu'on méprisoit, & voyant qu'il s'étoit remis en conversation avec sa mortelle ennemie, elle se mit à danser sans savoir ce qu'elle faisoit. Quoique son indignation & sa jalousie fussent assez marquées pour en divertir la Cour, il n'y eut que Mademoiselle d'*Hamilton* & ses complices qui en eurent le plaisir entier. Leur satisfaction fut complette; car bientôt arriva Mylord *Monsery*, encore tout interdit de la vision dont le Chevalier de Grammont avoit fait le portrait. Il apprit à Made-

moiselle d'*Hamilton* que c'étoit la *Monsery* en propre personne, mille fois plus extravagante qu'elle ne l'avoit jamais été; qu'il avoit eu toutes les peines du monde à la remettre chez elle, avec une sentinelle à la porte de sa chambre. Le Lecteur trouvera peut-être qu'on s'est trop arrêté sur ces incidens frivoles: peut-être aura-t-il raison: passons à d'autres.

Tout rioit au Chevalier de Grammont dans la nouvelle tendresse qui l'occupoit. Il n'étoit pas sans rivaux: mais ce qu'il y avoit de plus extraordinaire, c'est qu'il étoit sans inquiétudes. Il connoissoit leur esprit & celui de Mademoiselle d'*Hamilton*.

De ses amans, le plus considérable & le moins déclaré, étoit Monsieur le Duc d'*Yorck*: mais il avoit beau s'en cacher, la Cour étoit trop faite à ses manieres, pour

pour douter de son goût pour elle. Il ne jugea pas à propos de déclarer des sentimens qu'il ne convenoit pas à Mademoiselle d'*Hamilton* d'apprendre : mais il lui parloit tant qu'il pouvoit, & la lorgnoit d'une grande assiduité. Comme la chasse étoit son plaisir favori, cet exercice l'occupoit une partie du jour. Il en revenoit d'ordinaire assez fatigué : mais la présence de Mademoiselle d'*Hamilton* le réveilloit, quand elle se trouvoit chez la Reine ou chez la Duchesse. C'étoit-là que, n'ôsant lui parler de ce qu'il avoit sur le cœur, il l'entretenoit de ce qu'il avoit dans la tête. Il lui contoit des merveilles de la prudence des renards, de la prouesse des chevaux, lui faisoit un détail de bras cassés, de jambes démises, d'épaules disloquées, & d'autres aventures curieuses & divertissantes ;

après quoi ses yeux lui disoient le reste, jusqu'à ce que le sommeil interrompît leur conversation; car ces tendres truchemens ne laissoient pas de se fermer quelquefois au fort de leur lorgnerie.

La Duchesse ne fut point allarmée d'une passion que sa rivale ne regardoit rien moins que sérieusement, & dont elle prenoit la peine de se divertir avec tout le respect du monde. Au contraire, comme elle avoit du goût & de l'estime pour elle, jamais elle ne la traita plus gracieusement.

Les deux *Roussels*, oncle & neveu, étoient deux autres rivaux du Chevalier de Grammont. L'oncle avoit bien soixante ans. Son courage & sa fidélité l'avoient distingué dans les guerres civiles. Sa passion & ses desseins pour Mademoiselle d'*Hamilton* parurent à la fois; mais sa magnificence ne

parut qu'à demi dans les galanteries que la tendresse inspire. Il n'y avoit pas long-tems que l'on avoit quitté le ridicule des chapeaux pointus, pour tomber dans l'autre extrémité. Le vieux *Roussel*, effrayé d'une chûte si terrible, voulut prendre un milieu qui le rendît remarquable. Il l'étoit encore par sa constance envers les pourpoints tailladés, qu'il a soutenus long-tems après leur suppression universelle: mais ce qui surprenoit le plus, étoit un certain mélange d'avarice & de libéralité, sans cesse en guerre l'une avec l'autre, depuis qu'il y étoit avec l'amour.

Son neveu n'étoit alors que cadet de la famille: mais la succession de son oncle le regardoit: & quoiqu'il en eût le soin pour son établissement, & qu'il eût encore plus le soin de ménager l'esprit de son oncle pour s'en assurer, il

ne put éviter ſa deſtinée. La *Midleton* le traitoit avec aſſez de préférence : mais ſes faveurs ne purent le garantir des charmes de Mademoiſelle d'*Hamilton*. Sa figure n'auroit rien eu de choquant, s'il l'eût laiſſée dans ſon naturel : mais il étoit guindé dans toutes ſes allures, taciturne à donner des vapeurs ; cependant, un peu plus ennuyant quand il parloit.

Le Chevalier de Grammont, en plein repos ſur toutes les concurrences, s'engageoit de plus en plus, ſans former d'autres projets, ni concevoir d'autres eſpérances, que celles de ſe rendre agréable. Quoique ſa paſſion fût hautement déclarée, perſonne à la Cour ne la regardoit que comme ces habitudes de galanterie, qui ne vont qu'à rendre juſtice au mérite.

Son Philoſophe (*a*) en jugea

(*a*) Saint-Evremont.

tout autrement, en voyant que, sans compter un redoublement infini de magnificence & de soins, il avoit regret aux heures qu'il donnoit au jeu; qu'il ne cherchoit plus ces longues & agréables conversations, qu'ils avoient d'ordinaire ensemble; & que ce nouvel empressement l'enlevoit par-tout à lui-même.

« Monsieur le Chevalier, lui » dit il, il me semble que vous » laissez depuis quelque tems les » Beautés de la Ville & leurs » Amans bien en repos. La *Midleton* fait impunément de nouvel» les conquêtes, & de vos présens » vous souffrez qu'elle vous creve » les yeux sans la moindre avanie. » La pauvre *Warmestré* vient d'ac» coucher tranquillement au mi» lieu de la Cour, sans que vous » en ayez soufflé. Je l'avois bien » prévu, Monsieur le Chevalier,

» vous avez fait connnoiſſance avec
» Mademoiſelle d'*Hamilton* ; &,
» choſe qui ne vous étoit jamais
» arrivée, vous voilà véritable-
» ment amoureux ; mais voyons
» un peu ce qui peut vous arri-
» ver. Je ne penſe pas, en premier
» lieu, que vous eſpériez de la
» mettre à mal. Elle eſt telle, &
» par ſa naiſſance & par ſon mé-
» rite, que, ſi vous étiez en poſſeſ-
» ſion des titres & des biens de
» votre maiſon, vous ſeriez excu-
» ſable de vous préſenter ſur un
» pied ſérieux, quelque ridicule
» qu'il y ait dans le mariage en gé-
» néral. Car, ſi vous ne voulez que
» de l'eſprit, de la ſageſſe, & les
» tréſors de la beauté, vous ne ſau-
» riez mieux vous adreſſer : mais
» pour vous, qui n'avez que mé-
» diocrement de ceux de la fortu-
» ne, vous ne ſauriez vous adreſſer
» plus mal.

» Car votre frère de *Toulongeon*, de l'humeur dont je le » connois, n'aura pas la complai» sance de se laisser mourir, pour » favoriser vos prétentions. Mais » posons le cas que vous ayez tout » le bien qu'il faudroit pour l'une » & pour l'autre, & c'est beau» coup dire, connoissez-vous la » délicatesse, pour ne pas dire la » bisarrerie, de cette Princesse sur » un pareil engagement ? Savez» vous qu'il n'a tenu qu'à elle d'a» voir les meilleurs partis d'An» gleterre ? Le Duc *de Richemont* » l'a recherchée des premiers : mais » quoiqu'il fût amoureux, il étoit » intéressé. Cependant, le Roi » voyant qu'il ne tenoit qu'au bien, » prit sur lui cet article, en consi» dération du Duc d'*Ormont*, du » mérite & de la naissance de Ma» demoiselle d'*Hamilton*, & des » services de Monsieur son pere :

» mais choquée qu'un homme qui
» faisoit l'amoureux eût marchan-
» dé, faisant d'ailleurs réflexion
» sur son caractère dans le monde,
» elle n'a pas jugé qu'il fût assez
» important d'être Duchesse *de*
» *Richemont*, au hasard de ce qu'il
» y auroit à craindre d'un homme
» brutal & débauché.

» Votre petit *Germain*, malgré
» tout le bien de son oncle, &
» l'éclat de sa propre réputation,
» n'y a-t-il pas échoué? A-t-elle
» jamais voulu seulement regar-
» der *Henri Howard*; qui est à la
» veille d'être le premier Duc
» d'Angleterre, & qui possède ac-
» tuellement tout le bien de la
» maison *de Nortfolck*? Je tombe
» d'accord que c'est un bœuf:
» mais quelle autre dans toute
» l'Angleterre ne passeroit pas par-
» dessus la pesanteur de son esprit,
» & le peu d'agrément de sa fi-

» gure pour être avec trois-cents-
» mille livres de rente, la premie-
» re Duchesse du Royaume ?

» Pour achever en peu de mots.
» Mylord *Falmouth* m'a dit lui-
» même, qu'il l'avoit toujours re-
» gardée comme la seule chose qui
» manquoit à son bonheur : mais
» qu'au milieu de tout l'éclat de
» sa fortune, il n'avoit ôsé lui dé-
» clarer ses sentimens, qu'il se
» sentoit assez de foiblesse, ou trop
» de fierté pour se contenter de
» l'obtenir du seul consentement
» de ses parens ; & quoique les
» premiers refus des belles ne fus-
» sent comptés pour rien, il savoit
» de quel air elle recevoit ceux
» dont la personne ne lui étoit
» point agréable. Après cela, Mon-
» sieur le Chevalier, voyez de
» quelle manière vous prétendez
» vous y prendre ; car vous êtes
» amoureux. Vous l'allez être de

» plus en plus ; & plus vous le
» ferez, moins ferez-vous capable
» des réflexions que vous pour-
» riez faire à présent.

« Mon pauvre Philosophe, ré-
» pondit le Chevalier de Gram-
» mont, tu sais bien le Latin, tu
» fais des vers, tu sais la marche
» & tu connois la nature des étoi-
» les du Ciel ; mais pour les astres
» de la terre, tu n'y connois rien.
» Tu ne m'as rien appris de Ma-
» demoiselle d'*Hamilton*, que le
» Roi ne m'ait dit il n'y a pas
» trois jours. Tant mieux qu'elle
» ait refusé les Ostrogoths dont
» tu viens de parler. Si elle en
» avoit voulu, je n'en voudrois
» pas, quoique je l'aime à la folie.
» Écoute bien ce que je vas te dire.
» Je me suis mis dans la tête de
» l'épouser : & je veux que mon
» Pédagogue *Saint-Evremont* lui-
» même soit le premier à m'en fa-

» voir gré. Quant à l'établissement, je ferai ma paix avec le Roi; je lui demanderai qu'elle soit Dame du Palais. Il me l'accordera. *Toulongeon* crevera, sans que je l'aide ou que je l'en empêche : & Mademoiselle d'*Hamilton* aura Sémeat avec le Chevalier *de Grammont*, pour la dédommager des *Norfolk's* & des *Richemonts*. Eh! bien, as-tu quelque chose à dire contre ce projet? car je parie cent louis qu'il en ira comme je dis ».

C'étoit dans ce tems-là que la faveur de Mademoiselle *Stuart* étoit si déclarée, qu'on voyoit bien qu'il ne lui manquoit que de l'art dans sa conduite, pour être aussi maîtresse de l'esprit du Roi, qu'elle l'étoit de son cœur. L'occasion étoit belle pour ceux qui avoient de l'expérience & de l'ambition. Le Duc *de Buckingham* se

mit en tête de la gouverner, pour se mettre bien dans l'esprit du Roi. Dieu sait quel Gouverneur, & quelle tête pour en conduire une autre; cependant, c'étoit l'homme du monde le plus capable de s'insinuer dans un esprit comme celui de Mademoiselle *Stwart* : elle avoit un caractère d'enfance dans l'humeur, qui la faisoit rire de tout : & son goût pour les amusemens frivoles, quoique naturel, ne sembloit permis qu'à l'âge de douze ou treize ans. Tout en étoit, hors les poupées. Le colin-maillard étoit de ses passe-tems les plus heureux. Elle faisoit des châteaux de cartes, quand on jouoit le plus gros jeu chez elle; & l'on n'y voyoit que des Courtisans empressés autour d'elle, qui lui en fournissoient les matériaux, ou de nouveaux Architectes, qui tâchoient de l'imiter.

Elle ne laiſſoit pas de ſe plaire à la Muſique, & d'avoir quelque goût pour le chant. Le Duc de *Buckingham*, qui faiſoit les plus beaux bâtimens de cartes qu'on pût voir, chantoit agréablement. Elle ne haïſſoit point la médiſance : il en étoit le pere & la mere ; il faiſoit des Vaudevilles, inventoit des contes de vieilles, dont elle étoit folle : mais ſon talent particulier étoit d'attraper le ridicule & les diſcours des gens, & de les contrefaire en leur préſence, ſans qu'ils s'en apperçuſſent. Bref, il ſavoit faire toutes ſortes de perſonnages, avec tant de grâce & d'agrément, qu'il étoit difficile de ſe paſſer de lui, quand il vouloit bien prendre la peine de plaire. Il s'étoit donc rendu ſi néceſſaire aux amuſemens de la *Stwart*, qu'elle le faiſoit chercher par-tout, lorſqu'il ne ſuivoit pas le Roi chez elle.

Il étoit parfaitement bien fait, & croyoit l'être beaucoup plus qu'il ne l'étoit. Quoiqu'il eût beaucoup d'esprit, sa vanité lui fit prendre sur son compte des gracieusetés qui n'étoient que pour ses bouffonneries & son badinage. Séduit enfin par la bonne opinion de son mérite, il oublia son premier projet & sa maitresse Portugaise, pour se prévaloir d'un goût auquel il s'étoit mépris : mais dès qu'il voulut prendre un personnage sérieux auprès de Mademoiselle *Stuart*, il fut renvoyé si loin, qu'il abandonna tout-à-coup l'un & l'autre de ses desseins sur elle. On peut dire néanmoins que la familiarité qu'elle lui avoit procurée auprès du Roi, ouvrit le chemin à cette faveur où il s'est élevé dans la suite.

Mylord *Arlington* entreprit le projet que le Duc de *Buckingham*

venoit d'abandonner, & voulut s'emparer de l'esprit de la maitresse pour gouverner celui du maître. Il y avoit pourtant dequoi contenter un homme de plus, de mérite & de plus de naissance que lui, dans la fortune qu'il avoit déja faite. Ses premieres Négociations avoient été pendant le traité des Pyrénées. Quoiqu'il n'y eût pas réussi pour les intérêts de son Maître, il n'y avoit pas tout-à-fait perdu son tems; car il avoit parfaitement attrapé par son extérieur le sérieux & la gravité des Espagnols; & dans les affaires, il imitoit assez bien leur lenteur. Il avoit une cicatrice au travers du nez, que couvroit une longue mouche, ou pour mieux dire, une petite emplâtre en losange.

Les blessures du visage y donnent d'ordinaire certain air violent & guerrier, qui ne sied pas

mal. C'étoit tout le contraire à ſon égard ; & cette emplâtre remarquable s'étoit tellement accommodé à l'air myſtérieux du ſien, qu'elle ſembloit y ajoûter quelque choſe d'important & de capable.

Arlington, à l'abri de cette contenance composée d'une grande avidité pour le travail, & d'une impénétrable ſtupidité pour le ſecret, s'étoit donné pour grand politique ; & n'ayant pas le loiſir de l'examiner, on l'avoit cru ſur ſa parole, & on l'avoit fait Secrétaire & Miniſtre d'état ſur ſa mine.

Son ambition ne pouvant ſe borner à ces établiſſemens, après s'être pourvu de pluſieurs belles maximes, & de quelques exemples hiſtoriques ; il avoit obtenu de Mademoiſelle *Stwart* une audience pour les étaler, en lui fai-

ſant offre de ſes très-humbles ſervices & de ſes avis les mieux raiſonnés, pour ſe conduire dans le poſte où il avoit plu au Ciel & à ſa vertu de l'élever. Mais il n'en étoit qu'à l'exorde de ſon diſcours, quand elle ſe ſouvint qu'il étoit à la tête de ceux que le Duc *de Buckingham* avoit coutume de contrefaire : & comme ſa préſence & ſes diſcours renouvelloient exactement le ridicule qu'on lui avoit donné, jamais elle ne put s'empêcher de lui faire un éclat de rire au nez, d'autant plus outré, qu'elle avoit long-tems combattu pour l'étouffer.

Le Miniſtre en fut indigné : ſon orgueil étoit digne du poſte qu'il occupoit, & ſa délicateſſe ſur la gloire méritoit tous les ridicules qu'on lui donnoit. Il la quitta bruſquement avec tous les beaux conſeils qu'il lui avoit préparés,

tenté de les porter à la *Castelmaine*, & de s'unir à ses intérêts, ou bien de quitter le parti de la Cour pour déclamer en plein Parlement contre les griefs de l'Etat, & faire passer un acte pour la suppression des maitresses : mais sa prudence l'emporta sur les ressentimens, & ne songeant plus qu'à jouir délicieusement des biens de la fortune, il envoya chercher une femme en Hollande pour mettre le comble à sa félicité.

Hamilton étoit l'homme de la Cour le plus capable de réussir dans le dessein où le Duc *de Buckingham*, & Mylord *Arlington* venoient d'échouer. Il se l'étoit mis en tête : mais sa coquetterie naturelle vint à la traverse, & lui fit négliger le projet du monde le plus utile, pour courir inutilement après les avances & les agaceries que la Comtesse *de Chester-*

field s'avisa de lui faire. C'étoit une des plus agréable femmes qu'on pût voir : elle avoit la plus jolie taille du monde, quoiqu'elle ne fût pas fort grande. Elle étoit blonde, & elle en avoit l'éclat & la blancheur, avec tout ce que les brunes ont de vif & de piquant. Elle avoit de grands yeux bleus, & des regards extrêmement séduisans. Ses manieres étoient engageantes, son esprit amusant & vif: mais son cœur, toujours ouvert aux tendres engagemens, n'étoit point scrupuleux sur la constance, ni délicat sur la sincérité. Elle étoit fille du Duc d'*Ormond*. *Hamilton* étoit son cousin-germain. Ils se voyoient tant qu'ils vouloient sans conséquence : mais dès qu'elle lui eut fait dire un mot par ses yeux, il ne songea plus qu'à lui plaire, sans se souvenir de sa légèreté, ni des obstacles, qui s'opposoient à

ses desseins. Celui de s'établir dans la confiance de Mademoiselle *Stwart* ne lui fut plus de rien, comme on vient de dire : mais elle se trouva bien-tôt en état de se passer des instructions qu'on avoit prétendu lui donner pour sa conduite. Elle avoit fait tout ce qu'il falloit pour augmenter la passion du Roi, sans intéresser sa vertu par les dernieres complaisances : mais les empressemens d'un amant passionné, qui trouve les occasions favorables, sont difficiles à combattre, plus difficiles encore à vaincre : & la sagesse de Mademoiselle *Stwart* n'en pouvoit plus, lorsque la Reine fut attaquée d'une fièvre violente qui la mit bien-tôt à l'extrémité.

Ce fut alors qu'elle se sut bon gré d'une résistance, qui ne lui avoit pas peu coûté. Mille espérances de grandeur & de gloire

s'emparèrent de son esprit, & les nouveaux respects qu'on lui rendit par-tout, contribuerent à les augmenter. La Reine fut abandonnée des Médecins. Le petit nombre de Portugaises qu'on n'avoit point renvoyées, remplissoit la Cour de cris lugubres : & le bon naturel du Roi s'attendrit par l'état où lui parut une Princesse qu'il n'aimoit pas, à la vérité, mais qu'il estimoit beaucoup. Elle l'aimoit tendrement ; & croyant lui parler pour la derniere fois, elle lui dit, que la sensibilité qu'il témoignoit pour sa mort, auroit de quoi lui faire regretter la vie : mais que n'ayant pas assez de charmes pour mériter sa tendresse, elle avoit du moins la consolation en mourant, de faire place à quelque épouse, qui en fût plus digne, & à laquelle le Ciel accorderoit peut-être une bénédiction qu'il lui avoit

refusée. A ces mots, elle lui arrosa les mains de quelques larmes, qu'il crut les dernieres. Il y joignit les siennes : & sans s'imaginer qu'elle dût le prendre au mot, il la conjura de vivre pour l'amour de lui. Jamais elle ne lui avoit désobéi ; & quelque dangereux que soient les mouvemens soudains, quand on est entre la mort & la vie, ce transport de joie, qui lui devoit être fatal, la sauva ; & cet attendrissement merveilleux du Roi fit un effet, dont tout le monde ne loua pas également le Ciel.

Il y avoit déja quelque tems que *Germain* étoit remis de ses blessures ; cependant, la *Castelmaine*, trouvant sa santé tout aussi déplorable que devant, se mit inutilement en tête de ramener le cœur du Roi ; car malgré la tendresse de ses pleurs & la violence de ses emportemens, Mademoiselle

Stwart le retint pour elle. Tantôt c'étoient des promenades, ou les Beautés de la Cour, à cheval, faisoient assaut de grâces & d'attraits: quelquefois bien, quelquefois mal, mais toujours de leur mieux. D'autres fois, on voyoit, sur la riviere, un spectacle que la seule ville de Londres peut offrir.

La Tamise lave les bords du vaste & peu magnifique Palais des Rois de la Grande-Bretagne. C'étoit des dégrés de ce Palais que la Cour descendoit pour s'embarquer sur le fleuve à la fin de ces jours d'Eté, dont la chaleur & la poussiére ne permettent pas la promenade du Parc. Un nombre infini de batteaux découverts, qui portoient tous les charmes de la Cour & de la Ville, faisoient cortége aux berges où étoit la famille Royale. Les collations, la musique & les feux d'artifice en étoient.

Le Chevalier *de Grammont* en étoit toujours aussi ; & c'étoit un grand hasard, quand il n'y mettoit pas quelque chose du sien, pour surprendre agréablement par quelque trait de magnificence & de galanterie. Tantôt c'étoient des concerts entiers de voix & d'instrumens qu'il faisoit venir de Paris à la sourdine, & qui se déclaroient inopinément au milieu de ces navigations. Souvent c'étoient des ambigus, qui partoient aussi de France, pour enchérir au milieu de Londres sur les collations du Roi. La chose étoit quelquefois au-delà de ses espérances : quelquefois elle y répondoit moins : mais il est constant qu'elle lui coûtoit toujours infiniment.

Mylord *Falmouth* étoit un de ceux qui avoient le plus d'estime & de considération pour lui. Cette profusion le mit en peine : & comme

comme il alloit ſouvent ſouper avec lui ſans façon, un jour qu'il y trouva *Saint Evremont* ſeul, & un repas pour ſix perſonnes, qu'on auroit priées dans les formes : « Il » ne faut point, dit-il, s'adreſſant » au Chevalier de Grammont, » me ſavoir gré de cette viſite. Je » viens du coucher, où le diſcours » n'a roulé que ſur vous ; & je » vous aſſûre que la maniere dont » le Roi s'eſt expliqué ſur ce qui » vous regarde, ne vous auroit pas » fait le plaiſir que j'en ai reſſenti. » Vous ſavez bien qu'il y a long- » tems qu'il vous offre ſes bons » offices auprès du Roi de France, » & pour moi, pourſuivit-il, en » riant, vous ſavez bien que je l'en » ſolliciterois, ſi je ne craignois » de vous perdre, dès que votre » paix ſeroit faite : mais grâce à » Mademoiſelle d'*Hamilton*, vous » n'en êtes pas trop preſſé. Cepen-

» dant, j'ai ordre du Roi mon
» Maître, de vous dire, qu'en
» attendant que le vôtre vous
» rende ses bonnes grâces, il vous
» donne une pension de quinze-
» cents Jacobus. C'est peu pour la
» figure que fait le Chevalier de
» Grammont parmi nous : mais
» ce sera, dit-il en l'embrassant,
» pour lui aider à nous donner à
» souper ».

Le Chevalier de Grammont reçut comme il devoit l'offre d'une grâce qu'il ne jugea pas à propos d'accepter. « Je reconnois, » dit-il, les bontés du Roi dans » cette proposition : mais j'y re» connois encore mieux le carac» tère de Mylord *Falmouth*, & » je le supplie d'assurer Sa Majesté » que j'en ai toute la reconnois» sance du monde. Le Roi mon » Maître ne me laissera pas man» quer, lorsqu'il voudra bien me

» rappeller. En attendant, je vais » vous faire voir de quoi donner » encore quelques soupers à Mes-» sieurs les Anglois ».

Il fit apporter, en disant cela, son coffre-fort, & lui montra sept à huit mille guinées du plus bel or du monde. Mylord *Falmouth*, voulant mettre au profit du Chevalier de Grammont le refus d'une offre si avantageuse, en fit le récit à Monsieur de *Comminge*, alors Ambassadeur en Angleterre; & Monsieur de *Comminge* ne manqua pas de faire valoir à la Cour de France le mérite de ce refus.

Hyde-Park, comme on sait, est le Cours de Londres. Rien n'étoit tant à la mode dans la belle saison, que cette promenade. C'étoit le rendez-vous de la magnificence & des appas. Tout ce qui avoit de beaux yeux ou de beaux équipages, s'empressoit à ce ren-

dez-vous. Le Roi ne s'y déplaisoit pas.

Comme il n'y avoit pas longtems que les carrosses à glaces étoient en usage, les Dames avoient de la peine à s'y renfermer. Elles préféroient infiniment le plaisir d'être vues presque tout entieres, aux commodités des carrosses modernes. Celui qu'on avoit fait pour le Roi n'avoit pas trop bon air. Le Chevalier de Grammont s'étant imaginé qu'on pouvoit inventer quelque chose de galant, qui tînt de l'ancienne mode, & qui renchérit sur la nouvelle; fit secrettement partir *Termes*, avec toutes les instructions nécessaires. Le Duc *de Guise* fut encore chargé de cette commission; & le Courier au bout d'un mois, s'étant par la grâce de Dieu sauvé cette fois des sables mouvans, fit passer heureusement en

Angleterre la caleche la plus galante & la plus magnifique qu'on ait jamais vue.

Le Chevalier de Grammont avoit ordonné qu'on y mît quinze-cents louis, & le Duc *de Guise*, qui étoit de ses amis, y en fit mettre jusqu'à deux mille pour l'obliger. Toute la Cour fut dans l'admiration de la magnificence de ce présent; & le Roi, charmé de l'attention du Chevalier de Grammont pour les choses qui lui pouvoient être agréables, ne pouvoit se lasser de l'en remercier; mais il ne voulut recevoir un présent de cette conséquence, qu'à condition qu'il n'en refuseroit pas quelqu'autre de sa part.

La Reine, s'imaginant que cette brillante machine pourroit lui porter bonheur, voulut s'y faire voir la premiere, avec Madame la Duchesse d'*York*. Madame *de*

Castelmaine, qui les y avoit vues, s'étant mis dans la tête qu'on étoit plus belle dans ce carrosse que dans un autre, pria le Roi de vouloir lui prêter ce char merveilleux, pour y représenter le premier beau jour de Hyde Park. La *Stewart* eut la même envie, & le demanda pour le même jour. Comme il n'y avoit pas moyen de mettre ensemble deux divinités, dont la premiere union s'étoit changée en haîne mortelle, le Roi fut fort embarrassé ; car chacune y vouloit être la premiere.

La *Castelmaine* étoit grosse, & menaçoit d'accoucher avant terme si sa rivale avoit la préférence. Mademoiselle *Stewart* protesta qu'on ne la mettroit jamais en état d'accoucher, si on la refusoit. Cette menace l'emporta sur l'autre ; & les fureurs de la *Castelmaine* furent telles, qu'elle en pensa tenir

ſa parole; & l'on tient que ce triomphe en coûta quelque peu d'innocence à ſa rivale.

La Reine Mere qui, ſans faire de tracaſſeries, ne laiſſoit pas de les aimer, eut la bonté de ſe divertir de cet évènement ſelon ſa coutume. Elle prit occaſion de faire la guerre au Chevalier de Grammont ſur ce qu'il avoit jetté cette pomme de diſcorde parmi de telles Concurrentes. Elle ne laiſſa pas de lui donner, en préſence de toute la Cour, les louanges que méritoit un préſent ſi magnifique: mais d'où vient, lui dit-elle, que vous êtes ici ſans équipage, vous qui faites une ſi groſſe dépenſe? car on dit que vous n'avez pas ſeulement un laquais, & que c'eſt un galopin de la rue qui vous éclaire, avec une de ces torches de poix dont ils empuantiſſent toute la Ville. « Madame, lui dit-il,

» le Chevalier de Grammont n'ai-
» me point le faste. Mon Linck,
» dont vous parlez, est affection-
» né pour mon service; outre que
» c'est un des braves hommes du
» monde. Votre Majesté ne con-
» noît pas la passion des Lincks.
» Elle est trop charmante. On ne
» sauroit faire un pas la nuit, qu'on
» n'en voye accourir une douzai-
» ne. La premiere fois que je fis
» connoissance avec eux, je retins
» tous ceux qui m'offroient leurs
» services; si bien qu'en arrivant
» à Wit-Hall, j'en avois bien
» deux-cents autour de ma chaise.
» Le spectacle étoit nouveau; car
» ceux qui m'avoient vu passer
» avec cette illumination, avoient
» demandé quel enterrement c'é-
» toit. Ces Messieurs ne laisserent
» pas d'entrer en différend, sur
» quelques douzaines de shelins
» que je leur avois jettés; & ce-

» lui dont Votre Majesté fait men-
» tion en ayant battu trois ou qua-
» tre lui seul, je le retins pour sa
» valeur. Non, Madame, je ne
» compte pour rien la parade des
» carrosses & des laquais. Je me
» suis vu cinq ou six valets - de-
» chambre à la fois, sans avoir ja-
» mais eu de domestique en livrée,
» excepté mon Aumônier *Poussa-*
» *tin*. Comment ! dit la Reine,
» en éclatant de rire, un Aumô-
» nier portant vos couleurs ! Ce
» n'étoit pas apparemment un
» Prêtre ? ... Pardonnez-moi, Ma-
» dame, dit-il, & le premier Prê-
» tre du monde pour la danse
» Basque. Chevalier, dit le Roi,
» je veux que vous nous contiez
» tout - à - l'heure l'histoire de
» l'Aumônier *Poussatin*.

CHAPITRE VIII.

SIRE, dit-il, Monsieur le Prince assiégeoit *Lérida*. La Place n'étoit rien : mais Dom *Gregorio Brice* étoit quelque chose. C'étoit un de ces Espagnols de la vieille roche, vaillant comme le Cid, fier comme tous les *Gusmans* ensemble, & plus galant que toutes les *Abencerrages* de Grenade. Il nous laissa faire les premieres approches de sa Place, sans donner le moindre signe de vie. Le Maréchal de Grammont, dont la maxime étoit qu'un Gouverneur qui fait grand tintamarre d'abord, & qui brûle ses fauxbourgs pour faire une belle défense, la fait d'ordinaire assez mauvaise, n'augura pas bien pour nous de la

» politesse de *Grégoire de Brice* :
» mais Monsieur le Prince, cou-
» vert de gloire, & fier des cam-
» pagnes de *Rocroy*, de *Norlin-*
» *gue* & de *Fribourg*, pour insul-
» ter la Place & le Gouverneur, fit
» monter la premiere tranchée en
» plein jour par son Régiment, à
» la tête duquel marchoient vingt-
» quatre violons, comme si c'eût
» été pour une nôce.

» La nuit venue, nous voilà tous
» à goguenarder ; nos violons à
» jouer des airs tendres, & gran-
» de chere par-tout. Dieu sait les
» brocards qu'on jettoit au pauvre
» Gouverneur & à sa fraise, que
» nous nous promettions de pren-
» dre l'un & l'autre dans vingt-
» quatre-heures. Cela se passoit à
» la tranchée, d'où nous entendî-
» mes un cri de mauvais augure
» qui partoit du rempart, & qui
» répéta deux ou trois fois, alerte

» à la muraille; ce cri fut suivi
» d'une salve de canon & de mous-
» queterie, & cette salve d'une
» vigoureuse sortie, qui, après
» avoir culbuté la tranchée, nous
» mena battant jusqu'à notre gran-
» de garde.

» Le lendemain, *Gregorio Bri-*
» *ce* envoya, par un Trompette,
» des présens de glaces & de fruits à
» Monsieur le Prince, priant bien
» humblement Son Altesse de l'ex-
» cuser s'il n'avoit point de vio-
» lons pour répondre à la séré-
» nade qu'il avoit eu la bonté de
» lui donner: mais que, s'il avoit
» pour agréable la musique de la
» nuit précédente, il tâcheroit de
» la faire durer tant qu'il lui feroit
» l'honneur de rester devant sa
» Place. Le bourreau nous tint pa-
» role; & dès que nous enten-
» dions alerte à la muraille, nous
» n'avions qu'à compter sur une

» sortie, qui nettoyoit la tran-
» chée, combloit nos travaux, &
» qui tuoit ce que nous avions de
» meilleurs en Soldats & en Offi-
» ciers. Monsieur le Prince en fut
» si piqué qu'il s'opiniâtra, malgré
» le sentiment des Officiers Géné-
» raux, à continuer un siége, qui
» pensa ruiner son armée, & qu'il
» fut encore obligé de lever assez
» brusquement.

» Comme nos troupes se reti-
» roient, Dom *Grégoire*, bien
» loin de se donner de ces airs que
» prennent les Gouverneurs en
» pareille occasion, ne fit de sor-
» tie, que pour faire un compli-
» ment plein de respect à Mon-
» sieur le Prince. Le Seigneur
» *Brice* partit quelque tems après
» pour rendre compte à Madrid
» de sa conduite, & pour en re-
» cevoir la récompense. Votre
» Majesté sera peut-être bien-aise

» de savoir le traitement qu'on fit
» au petit *Brice*, après la plus
» brillante action que les Espa-
» gnols eussent faite de toute la
» guerre. On le mit à l'inquisi-
» tion ».

Quoi ! dit la Reine Mere, à l'inquisition pour ses services !.... Pas tout-à-fait pour ses services, dit-il. Mais sans égard à ses services, on le traita comme je viens de dire, pour un petit trait de galanterie, que je conterai tantôt au Roi.

« La campagne de Catalogne
» finie de cette maniere, nous re-
» venions médiocrement couverts
» de lauriers. Mais comme Mon-
» sieur le Prince en avoit fait pro-
» vision en d'autres rencontres, &
» qu'il avoit de grands desseins en
» tête, il eut bientôt oublié cette
» petite disgrâce. Nous ne faisions
» que goguenarder pendant le

» voyage. Monsieur le Prince étoit
» le premier à nous mettre en
» train sur son siége. Nous fîmes
» quelques couplets de ces *Lérida*,
» qui ont tant couru, afin qu'on
» n'en fît pas de plus mauvais.
» Nous n'y gagnâmes rien ; nous
» eûmes beau nous traiter cava-
» lierement dans nos chansons,
» on en fit à Paris où on nous trai-
» toit encore plus mal. Nous arri-
» vâmes enfin à *Perpignan* un jour
» de fête. Une troupe de Catalans
» qui dansoient au milieu de la
» rue, vint danser sous les fe-
» nêtres de Monsieur le Prince
» pour lui faire honneur. Mon-
» sieur *Poussatin*, couvert d'un
» petit casaquin noir, dansoit au
» milieu de cette troupe comme
» un vrai possédé. Je reconnus d'a-
» bord la danse de notre pays aux
» sauts & aux bonds qu'il faisoit.
» Monsieur le Prince fut charmé

» de sa disposition & de sa légè-
» reté. Je le fis venir après la dan-
» se, & lui ayant demandé ce qu'il
» étoit, Prêtre indigne, à votre
» service, Monseigneur, me dit-
» il. Je m'appelle *Poussatin*, &
» suis de Bearn. J'allois en Cata-
» logne pour servir dans l'Infan-
» terie; car, Dieu merci, je vais
» bien du pied : mais puisque la
» guerre est heureusement finie,
» s'il plaisoit à votre Grandeur de
» me prendre à son service, je la
» suivrois par-tout, & la servirois
» fidelement. M. *Poussatin*, lui
» dis-je, ma Grandeur n'a pas be-
» soin autrement d'Aumônier :
» mais puisque vous êtes de si
» bonne volonté, je veux bien
» vous prendre à mon service.
» Monsieur le Prince, présent
» à toute cette conversation, fut
» ravi de me voir un Aumônier.
» Comme le pauvre *Poussatin*

» étoit fort délabré, je n'eus pas
» le tems de le mettre en équipa-
» ge à *Perpignan* : mais lui ayant
» fait donner le juſt-au-corps d'un
» des laquais du Maréchal de
» Grammont, qui reſtoit avec
» l'équipage, je le fis monter der-
» riere le carroſſe de Monſieur le
» Prince, qui mouroit de rire tou-
» tes les fois qu'il voyoit la mine
» peu orthodoxe que le petit *Pouſ-
» ſatin* avoit en livrée jaune.

» Dès que nous fûmes à Paris,
» on en fit le conte à la Reine,
» qui d'abord en fut un peu ſur-
» priſe. Cela n'empêcha pas qu'el-
» le ne voulût voir danſer mon
» Aumônier. Car en Eſpagne, il
» n'eſt pas tout-à-fait ſi rare de
» voir danſer les Eccléſiaſtiques,
» que de les voir en livrée.

» *Pouſſatin* fit des merveilles
» devant la reine : mais comme
» ſa danſe étoit un peu vive, elle

» ne put supporter l'odeur, que
» son agitation violente répandit
» dans son cabinet. Les Dames
» lui demanderent quartier. Il y
» avoit de quoi vaincre tous les
» parfums, & toutes les essences
» dont elles étoient munies. *Pous-*
» *satin* ne laissa pas d'en rempor-
» ter beaucoup de louanges, &
» quelques louis.

» J'obtins au bout de quelque
» tems un petit Bénéfice de cam-
» pagne pour mon Aumônier, &
» j'ai su depuis que *Poussatin*
» prêchoit avec la même légereté
» dans son Village, qu'il dansoit
» aux nôces de ses Paroissiennes».

Le conte de *Poussatin* divertit
fort le Roi. La Reine ne trouva
plus si mauvais qu'on l'eût mis en
livrée. Le traitement de *Grégoire*
Brice la scandalisa bien davan-
tage; & voulant justifier la Cour
d'Espagne sur un procédé qui pa-

roissoit si dur: Chevalier de Grammont, dit-elle, quelle hérésie dans l'Etat vouloit introduire ce Gouverneur, dont vous venez de parler? De quel attentat contre la Religion étoit-il accusé, pour qu'on le mît à l'Inquisition? Madame, dit-il, l'histoire n'en est pas trop bonne à conter devant Votre Majesté. C'étoit une petite gentillesse d'amour, à la vérité, mal placée. Le pauvre *Brice* n'avoit aucune mauvaise intention. Son crime n'auroit pas mérité le fouet dans le plus sérieux Collége de France; puisque ce n'étoit que pour donner une preuve de tendresse à certaine petite Espagnolette, qui avoit les yeux sur lui dans une occasion solennelle.

Le Roi voulut un détail précis de l'aventure; & le Chevalier de Grammont satisfit sa curiosité, dès que la Reine & le reste de la

Cour ne fut plus à portée de l'entendre. Il faisoit bon l'écouter, quand il faisoit quelque récit : mais il ne faisoit pas bon se trouver en son chemin, par la concurrence ou par le ridicule. Il est vrai qu'il n'y avoit que peu de gens à la Cour d'Angleterre qui eussent alors mérité son indignation. Le seul *Roussel* étoit de tems en tems l'objet de ses railleries ; encore le traitoit-il bien doucement, en comparaison de ce qu'il avoit coutume de faire à l'égard d'un rival.

Ce *Roussel* étoit un des fiers danseurs d'Angleterre ; je veux dire, pour les contre-danses. Il en avoit un recueil de deux ou trois cents en tablature, qu'il dansoit toutes à livre ouvert, & pour prouver qu'il n'étoit pas vieux, il dansoit quelquefois jusqu'à extinction. Sa danse ressembloit assez à

ses habits : il y avoit vingt ans que la mode en étoit passée.

Le Chevalier de Grammont voyoit bien qu'il étoit fort amoureux ; & quoiqu'il vît bien aussi qu'il n'en étoit que plus ridicule, il ne laissa pas de s'allarmer du dessein qu'il apprit qu'il avoit de faire demander Mademoiselle d'*Hamilton* : mais il fut bien-tôt délivré de cette inquiétude.

Roussel, sur le point de faire un voyage, crut qu'il étoit dans l'ordre d'informer sa maitresse de ses desseins avant son départ. Le Chevalier de Grammont étoit un grand obstacle aux audiences qu'on souhaitoit d'elle ; mais un jour qu'on le vint chercher, pour jouer chez Madame *de Castelmaine*, *Roussel* prit son tems, & s'adressant à Mademoiselle d'*Hamilton*, d'un air moins embarrassé qu'on n'a d'ordinaire dans ces oc-

casions, il lui fit sa déclaration de cette maniere. « Je suis frere du » Comte *de Bedford*. Je comman- » de le Régiment des Gardes. J'ai » trois-mille Jacobus de rente, & » quinze-mille en argent comp- » tant. Je viens, Mademoiselle, » vous les offrir avec ma person- » ne. L'un des présens ne vaut pas » grand'chose sans l'autre, j'en » conviens. C'est pourquoi je les » mets ensemble. On m'a con- » seillé d'aller aux eaux pour un » petit asthme, qui vraisemblable- » ment ne durera pas long-tems, » car il y a plus de vingt ans que je » l'ai. Si vous me jugez digne du » bonheur d'être à vous, je ferai » la proposition à Monsieur votre » pere, à qui je n'ai pas cru de- » voir m'adresser, avant que de » savoir vos sentimens. Mon ne- » veu *Guillaume* ne sait encore » rien de mon dessein : mais je

» crois qu'il n'en sera pas fâché, » quoiqu'il se voye par-là frustré » d'un bien assez considérable; car » il a beaucoup d'égard pour moi: » outre qu'il s'attache volontiers » auprès de vous, depuis qu'il » s'apperçoit que je vous aime. Je » suis fort aise qu'il me fasse sa » cour par ses assiduités ici; car il » ne faisoit que dépenser son ar- » gent auprès de cette coquine de » *Midleton*, au-lieu qu'il ne lui en » coûte rien à présent dans la » meilleure compagnie d'*Angle-* » *terre* ».

Mademoiselle d'*Hamilton* avoit eu quelque peine à s'empêcher de rire pendant cette harangue. Cependant elle lui témoigna qu'elle étoit fort honorée de ses intentions pour elle; encore plus obligée de ce qu'il avoit bien voulu la consulter avant de les déclarer à ses parens. « Il sera, lui dit-elle,

» assez tems de leur en parler à
» votre retour des eaux ; car je ne
» vois pas beaucoup d'apparence
» qu'ils disposent de moi, que
» vous ne soyez venu. En tout
» cas, si l'on me pressoit beau-
» coup, votre neveu *Guillaume*
» aura soin de vous en avertir.
» Ainsi vous n'avez qu'à partir
» quand il vous plaira : mais gar-
» dez-vous bien de négliger votre
» santé, pour précipiter votre re-
» tour ».

Le Chevalier de Grammont apprit le détail de cette conversation, & s'en divertit le mieux qu'il put ; car il y avoit de certaines circonstances de la déclaration qui ne laissoient pas de l'allarmer, malgré le ridicule des autres. Enfin, il ne fut pas fâché de son départ. Il en reprit un ton plaisant, & fut conter au Roi la grace que Dieu lui faisoit de lui ôter un rival si

si dangereux. « Il est donc parti,
» Chevalier, lui dit le Roi...Sûre-
» ment, Sire, dit-il. J'ai eu l'hon-
» neur de le voir embarquer dans
» un cochemen, avec son asthme
» & son équipage de campagne, la
» perruque à calotte proprement
» rénouée avec un ruban feuille-
» morte, & le chapeau ambigu,
» couvert d'un étui de toile cirée,
» qui lui sied à merveille. Ainsi,
» je n'aurai plus affaire qu'à *Guil-*
» *laume Roussel*, qu'il laisse rési-
» dant auprès de Mademoiselle
» d'*Hamilton*; & pour lui, je ne
» le crains ni sur son compte, ni
» sur celui de son oncle. Il est trop
» amoureux lui-même, pour ap-
» puyer les intérêts d'un autre:
» & comme il n'a qu'une méthode
» de faire valoir les siens; savoir,
» de sacrifier le portrait ou quel-
» ques lettres de la *Midleton*, j'ai
» ma foi de quoi faire paroli de

» ces sortes de faveurs. J'avoue
» qu'il m'en coûte un peu.

» Puisque vos affaires vont si
» bien du côté des *Roussels*, lui
» dit le Roi, je veux bien vous
» apprendre que vous êtes délivré
» d'un autre rival beaucoup plus à
» craindre pour vous, s'il n'étoit
» déja marié. Mon frere est nou-
» vellement amoureux de Mada-
» me *de Chesterfield*. Que de bé-
» nédictions à la fois ! s'écria le
» Chevalier de Grammont ; je
» lui sais si bon gré de cette in-
» constance, que je le servirois de
» bon cœur auprès de sa nouvelle
» maitresse, s'il n'avoit *Hamilton*
» pour rival. Votre Majesté ne
» sauroit trouver mauvais que je
» serve le frere de ma maitresse
» contre le vôtre. *Hamilton* n'a
» pourtant pas si besoin de secours
» dans une affaire comme celle-ci,
» que le Duc d'*Yorck*, lui dit le

» Roi : mais de l'humeur dont je
» connois Mylord *Chesterfield*, il
» ne souffrira pas si patiemment
» que le bon *Shrewsbury*, qu'on
» se batte pour sa femme. Il mé-
» rite pourtant assez la même des-
» tinée ». Voici ce que c'étoit que
ce Mylord *Chesterfield*.

Il avoit le visage fort agréable, la tête assez belle, peu de taille & moins d'air. Il ne manquoit pas d'esprit. Un long séjour en Italie lui avoit communiqué la cérémonie dans le commerce des hommes, & la défiance dans celui des femmes. Il avoit été fort haï du Roi, parce qu'il avoit été fort aimé de la *Castelmaine*. Le bruit commun étoit, qu'il avoit eu ses bonnes grâces avant qu'elle fût mariée ; & comme ni l'un ni l'autre ne s'en défendoit, on le croyoit assez volontiers.

Il avoit recherché la fille aînée

du Duc d'*Ormond*, dans le tems qu'il avoit l'eſprit encore rempli de ſa premiere paſſion. Celle du Roi pour la *Caſtelmaine*, & l'établiſſement qu'il eſpéroit par cette alliance, firent qu'il preſſa ce mariage avec autant d'ardeur, que s'il eût été paſſionnément amoureux. Il avoit donc épouſé Madame *de Cheſterfield* ſans l'aimer, & vécu quelque-tems avec elle d'une froideur à ne lui pas permettre de douter de ſon indifférence. Elle étoit fine & délicate ſur le mépris; elle en fut affligée d'abord; indignée dans la ſuite, & dans le tems que ſon époux commençoit à lui faire voir qu'il l'aimoit; elle eut le plaiſir de lui faire voir qu'elle ne l'aimoit plus.

Ils en étoient dans ces termes, lorſqu'elle s'aviſa d'ôter *Hamilton*, comme elle venoit de faire ſon époux, à tout ce qui lui reſtoit de

tendresse pour la *Castelmaine*. La chose ne lui fut pas dificile. Le commerce de l'une étoit désagréable par l'impolitesse de ses manières, ses hauteurs à contre-tems, & ses imaginations & inégalités perpétuelles. La *Chesterfield*, au contraire, savoit armer ses attraits de tout ce qu'il y a de séduisant dans l'esprit d'une femme qui veut plaire.

Elle étoit, outre cela, plus à portée de lui faire des avances, qu'à nul autre. Elle logeoit chez le Duc d'*Ormond*, à *Wit-Hall*. *Hamilton*, comme on a dit, y avoit les entrées libres à toute heure. Son extrême froideur, ou plutôt le dégoût qu'elle témoignoit pour les nouveaux empressemens de son mari, réveillèrent le penchant naturel qu'il avoit aux soupçons. Il se douta qu'elle n'avoit pu tout d'un coup passer de

l'inquiétude à l'indifférence pour lui, ſans quélque objet caché d'un nouvel entêtement ; & ſelon la maxime de tous les jaloux, il mit finement en campagne ſon expérience & ſon induſtrie, pour la découverte d'une choſe qui devoit troubler ſon repos.

Hamilton, qui le connoiſſoit, ſe mit de ſon côté ſur ſes gardes ; & plus ſes affaires s'avançoient, plus il étoit attentif à lui en ôter juſqu'aux moindres ſoupçons. Il lui faiſoit les confidences les plus belles & les moins ſincères du monde ſur ſa paſſion pour la *Caſtelmaine* ; ſe plaignoit de ſes emportemens, & lui demandoit à deux genoux ſes conſeils, pour réuſſir auprès d'une perſonne dont lui ſeul avoit véritablement poſſédé les affections.

Cheſterfield, que ces diſcours flattoient, lui promit ſa protection

de meilleure foi qu'on ne l'avoit demandée. *Hamilton* n'étoit donc plus embarrassé que de la conduite de Madame *Chesterfield*, de qui les gracieusetés se déclaroient un peu trop hautement à son gré. Mais tandis qu'il étoit discrettement occupé à régler le penchant qu'elle marquoit en sa faveur, & à la conjurer de tenir ses regards en bride, elle donnoit audience à ceux du Duc d'*Yorck*; &, qui plus est, leur faisoit des réponses assez favorables.

Il crut s'en appercevoir, comme tout le monde: mais il crut que tout le monde s'y trompoit comme lui. Le moyen de croire ses yeux, sur ce que ceux de la *Chesterfield* sembloient dire à ce nouveau rival. Il ne trouvoit pas de vraisemblance à se figurer qu'un esprit comme le sien pût avoir du goût pour des manieres, dont ils

avoient mille fois ri tête-à-tête : mais ce qu'il jugeoit encore moins possible, étoit qu'elle voulût commencer une autre aventure, sans avoir mis la derniere main à celle où ses avances l'avoient engagée. Cependant, il se mit à l'observer de plus près ; & toutes les découvertes qu'il fit par ses observations, lui firent voir que, si elle ne le trompoit, elle en avoit bien envie. Il prit la liberté de lui en dire deux mots : mais elle le prit si haut, & le traita tellement de visionnaire, qu'il parut confus sans être convaincu. Toute la satisfaction qu'elle lui fit, fut de lui dire fièrement, qu'il méritoit que des reproches si déraisonnables fussent mieux fondés.

Mylord *Chesterfield* avoit pris les mêmes allarmes, & ne doutant plus, par les observations qu'il avoit faites de son côté, qu'il

n'eût trouvé l'heureux amant qui s'étoit emparé du cœur de sa femme, il se le tint pour dit : & sans la fatiguer d'inutiles reproches, il ne chercha plus que de quoi la confondre, avant que de prendre son parti.

Comment, après tout, rendre raison du procédé de Madame *de Chesterfield*, si on ne l'attribue à cette maladie de la plupart des coquettes, qui, charmées de l'éclat, mettent tout en usage pour enlever la conquête d'une autre, & n'épargnent rien pour la retenir ?

Mais avant que de passer au détail de cette aventure, jetons la vûe sur les fortunes galantes de son Altesse, avant la déclaration de son mariage ; parlons même de ce qui précéda cette déclaration. Il est permis de s'écarter un peu du fil de son récit, lorsque les

faits véritables & peu connus répandent sur la digression une variété qui la rend excusable. Voyons ce qui en arrivera.

Le mariage du Duc d'*Yorck* avec la fille du Chancelier, n'avoit manqué d'aucune des circonstances qui rendent les unions de cette nature valides à l'égard du Ciel. L'intention, de part & d'autre, la cérémonie dans les formes, les témoins, & le point essentiel du Sacrement en avoient été.

Quoique l'épouse ne fût pas absolument belle, comme il n'y avoit rien à la Cour de Hollande qui l'effaçât, le Duc, dans les premieres douceurs de ce mariage, loin de s'en repentir, sembloit ne souhaiter le rétablissement du Roi, que pour le déclarer avec éclat : mais, dès qu'il se vit possesseur d'un rang qui touchoit de si

près au Trône ; que la possession de Mademoiselle *Hyde* n'avoit plus de charmes nouveaux pour lui ; que l'Angleterre, si fertile en Beautés, étaloit ce qu'elle avoit de plus rare dans la Cour du Roi son frere ; & qu'il se voyoit l'unique exemple d'un Prince qui d'une élevation suprême fût descendu si bas, il se mit à faire des réflexions. D'un côté, son mariage lui paroissoit horriblement mal assorti de toutes les manieres. Il se souvint que *Germain* ne l'avoit engagé dans un commerce avec Mademoiselle *Hyde*, qu'après lui avoir fait voir par certains petits exemples, la facilité d'y réussir. Il envisageoit son mariage comme un attentat contre le respect & l'obéissance qu'il devoit au Roi. L'indignation qu'en auroit la Cour & tout le Royaume s'offrit à ses yeux, avec l'impossibilité d'obte-

nir le consentement du Roi sur une chose qu'il sembloit, par mille raisons, être obligé de lui refuser. D'un autre côté, se présentoient les larmes & le désespoir de la pauvre *Hyde*: mais plus que cela, les remords d'une conscience dont la délicatesse commençoit dès-lors à lui vouloir du mal.

Au milieu de ces différentes agitations, il s'ouvrit à Mylord *Falmouth*, & le consulta sur le parti qu'il devoit prendre. Il ne pouvoit mieux s'adresser pour ses intérêts, ni plus mal pour Mademoiselle *Hyde*. *Falmouth* lui soutint d'abord, non-seulement qu'il n'étoit pas marié, mais qu'il étoit impossible qu'il y eût jamais songé; qu'un mariage étoit nul pour lui, sans le consentement du Roi, quand même le parti se fût trouvé d'ailleurs sortable. Mais que c'étoit une moquerie de mettre en

jeu la fille d'un petit Avocat, que la faveur du Roi venoit de faire Pair du Royaume sans Noblesse, & Chancelier sans capacité : qu'à l'égard de ses scrupules, il n'avoit qu'à vouloir bien écouter des gens qui l'instruiroient à fond de la conduite que Mademoiselle *Hyde* avoit tenue avant qu'il la connût; & que, pourvû qu'il ne leur dît point que la chose fût déja faite, il auroit bientôt de quoi se déterminer.

Le Duc d'*Yorck* consentit, & Mylord *Falmouth* ayant assemblé son Conseil & ses témoins, les mena dans le cabinet de son Altesse, après les avoir instruits de ce qu'on leur vouloit. Ces Messieurs étoient le Comte d'*Arran*, *Germain*, *Talbot*, & *Killegrew*, tous gens d'honneur : mais qui préféroient infiniment celui du Duc d'*Yorck* à celui de Mademoi-

ſelle *Hyde*, & qui de plus étoient révoltés, avec toute la Cour, contre l'inſolente autorité du premier Miniſtre.

Le Duc leur ayant dit, après une eſpèce de préambule, que quoiqu'ils n'ignoraſſent pas ſa tendreſſe pour mademoiſelle *Hyde*, ils pouvoient ignorer à quels engagemens cette tendreſſe l'avoit porté, qu'il ſe croyoit obligé de tenir toutes les paroles qu'il avoit pu lui donner; mais que, comme l'innocence des perſonnes de ſon âge étoit expoſée d'ordinaire aux médiſances d'une Cour, & que de certains bruits, faux ou véritables, s'étoient répandus au ſujet de ſa conduite, il les prioit comme amis, & leur ordonnoit par tout ce qu'ils lui devoient, de lui dire ſincèrement, ce qu'ils en ſavoient, d'autant qu'il étoit réſolu de régler ſur leurs témoignages

les desseins qu'il avoit pour elle. On se fit un peu tirer l'oreille d'abord, & l'on fit semblant de n'ôser prononcer sur une matière si sérieuse & si délicate : mais le Duc d'*Yorck* ayant réitéré ses instances, chacun se mit à déduire par le menu ce qu'il savoit, & peut-être ce qu'il ne savoit pas, de la pauvre *Hyde*. On y joignit toutes les circonstances qu'il falloit, pour appuyer le témoignage. Par exemple, le Comte d'*Arran*, qui parla le premier, déposa, que dans la gallerie de Hons-Laerdik, où la Comtesse d'*Ossery*, sa belle-sœur, & *Germain*, jouoient un jour aux quilles, Mademoiselle *Hyde* avoit fait semblant de se trouver mal, & s'étoit retirée dans une chambre au bout de la gallerie; que lui, déposant, l'avoit suivie, & que, lui ayant coupé son lacet pour donner plus de vrai-semblance aux

vapeurs, il avoit fait de son mieux pour la secourir, ou pour la désennuyer. *Talbot* dit qu'elle lui avoit donné un rendez-vous dans le cabinet du Chancelier, tandis qu'il étoit au Conseil, à telles enseignes que, n'ayant pas tant d'attention aux choses qui étoient sur la table, qu'à celle qui les occupoit alors, ils avoient fait répandre toute l'encre d'une bouteille sur une dépêche de quatre pages, & que le singe du Roi, qu'on accusoit de ce désordre, en avoit été long-tems en disgrâce.

Germain indiqua plusieurs endroits où il avoit eu des audiences longues & favorables. Cependant, tous ces chefs d'accusation ne rouloient que sur quelques tendres privautés; ou tout au plus, sur ce qu'on appelle les menus plaisirs d'un commerce : mais *Killegrew*, voulant renchérir sur ces

foibles dépositions, dit tout net, qu'il avoit eu l'honneur de ses bonnes grâces. Il avoit l'esprit vif & badin, & savoit donner un tour agréable à ses récits, par des figures gracieuses & sensibles. Il assura qu'il avoit trouvé l'heure du berger dans un certain cabinet construit au-dessus de l'eau à toute autre fin que d'être favorable aux empressemens amoureux; qu'il avoit eu pour témoins de son bonheur trois ou quatres Cygnes, qui pouvoient bien avoir été témoins du bonheur de bien d'autres dans ce même cabinet, vû qu'elle y alloit souvent, & qu'elle s'y plaisoit fort.

Le Duc d'*Yorck* trouva cette derniere accusation outrée, persuadé qu'il avoit par devers lui des preuves suffisantes du contraire. Il remercia Messieurs ses témoins à bonne fortune de leur franchise,

leur imposa silence à l'avenir sur ce qu'ils venoient de lui déclarer, & passa dans l'appartement du Roi.

Dès qu'il fut dans son cabinet, Mylord *Falmouth*, qui l'avoit suivi, conta ce qui venoit de se passer au Comte d'*Offery*, qu'il trouva chez le Roi. Ils se douterent bien de ce qui faisoit la conversation des deux freres; car elle fut longue. Le Duc d'*Yorck*, en sortant, parut tellement ému, qu'ils ne douterent point que tout n'allât mal pour la pauvre *Hyde*. Mylord *Falmouth* commençoit à s'attendrir de sa disgrâce; & se repentoit un peu de la part qu'il y avoit eue, lorsque le Duc d'*Yorck* lui dit de se trouver avec le Comte d'*Offery* chez le Chancelier dans une heure.

Ils furent un peu surpris qu'il eût la dureté d'annoncer lui-même

cette accablante nouvelle. Ils trouverent, à l'heure marquée, Son Altesse dans la chambre de Mademoiselle *Hyde*. Ses yeux paroissoient mouillés de quelques larmes, qu'elle s'efforçoit de retenir. Le Chancelier, appuyé contre la muraille, leur parut bouffi de quelque chose. Ils ne douterent point que ce ne fût de rage & de désespoir. Le Duc d'*Yorck* leur dit de cet air content & serein dont on annonce les bonnes nouvelles: » Comme vous êtes les deux hom» mes de la Cour que j'estime le » plus, je veux que vous ayez les » premiers l'honneur de saluer la » Duchesse d'*Yorck* » : La voilà.

La surprise ne servoit de rien, & l'étonnement n'étoit pas de saison dans cette conjoncture. Ils en étoient pourtant si remplis, que, pour s'en cacher, ils se jetterent promptement à genoux pour lui

baiser la main qu'elle leur tendit avec autant de majesté, que si de sa vie elle n'eût fait autre chose.

Le lendemain la nouvelle en fut publique; & toute la Cour s'empressa, par devoir, à lui témoigner des respects, qui devinrent très-sincères dàns la suite.

Les petits-maîtres, qui avoient déposé contre elle à toute autre intention que ce qu'ils voyoient, se trouverent fort déconcertés. Les femmes ne sont pas trop d'humeur à pardonner de certaines injures, & quand elles se promettent le plaisir de la vengeance, elles n'y vont pas de main-morte: cependant ils n'en eurent que la peur.

La Duchesse d'*Yorck*, instruite de tout ce qui s'étoit dit dans le cabinet sur son chapitre, loin d'en témoigner du ressentiment, affecta de distinguer par toutes sortes de gracieusetés & de bons offices,

ceux qui l'avoient attaquée par des endroits si sensibles. Jamais elle ne leur en parla que pour louer leur zèle, & pour leur dire que rien ne marquoit plus le dévouement d'un honnête-homme, que de prendre un peu sur sa probité pour donner aux intérêts d'un maître ou d'un mari. Rare exemple de prudènce & de modération, non-seulement pour le sexe, mais pour ceux qui se parent le plus de Philosophie dans le nôtre.

Le Duc d'*Yorck*, ayant mis sa conscience en repos par la déclaration de son mariage, crut qu'il pouvoit donner un peu de bon tems à son inconstance, en vertu de ce généreux effort. Il se prit donc à ce qui se trouva d'abord sous sa main. Ce fut Madame *de Carneguy* qui s'étoit trouvée sous la main de bien d'autres. Elle étoit encore assez belle, &

ſa bonté naturelle ne fit pas beaucoup languir ſon nouvel amant. Tout alla le mieux du monde, pendant quelque tems. Mylord *Carneguy*, ſon époux, étoit encore en Ecoſſe : mais ſon pere étant mort ſubitement, il en revint auſſi ſubitement, avec le nom de *Southask*, que ſa femme haïſſoit, mais qu'elle prit encore plus patiemment que ſon retour. Il avoit eu quelque vent de l'honneur qu'on lui faiſoit pendant ſon abſence. Il ne voulut point faire le jaloux d'abord : mais comme il étoit bien-aiſe de s'éclaircir ſur la vérité du fait, il tenoit l'œil ſur ceux de ſa femme. Il y avoit long-tems que les choſes étoient entre elle & le Duc d'*Yorck*, à ne plus s'amuſer à la bagatelle ; cependant comme ce retour les obligeoit à quelques égards, il n'alloit plus chez elle que dans les formes ; c'eſt-à-dire,

toujours accompagné de quelqu'un pour y donner un air de visite.

En ce tems-là *Talbot* revint de Portugal. Ce commerce s'étoit établi pendant son absence, & sans savoir ce que c'étoit que Madame *Southask* ; il apprit que son Maître en étoit amoureux.

Il y fut mené, pour figurer à quelques jours de-là. Le Duc le présenta. Quelques complimens se firent de part & d'autre, après lesquels il crut devoir laisser à Son Altesse la liberté de faire le sien, & se retira dans l'anti-chambre. Cette anti-chambre donnoit sur la rue. *Talbot* se mit à la fenêtre pour y regarder les passans.

Il étoit de la meilleure volonté du monde pour ces sortes d'occasions ; mais il étoit si sujet aux distractions & aux inadvertences, qu'il avoit laissé bonnement à Lon-

dres la Lettre de complimens, dont le Duc l'avoit chargé pour l'Infante de Portugal, & ne s'en étoit apperçu que dans le tems qu'on le menoit à ſon audience.

Il étoit donc en ſentinelle, comme nous avons dit, fort attentif à ſes inſtructions, lorſqu'il vit arrêter un carroſſe à la porte, ſans s'en mettre en peine, & moins encore d'un homme qu'il en vit ſortir, & qu'il entendit bientôt monter.

Le diable, qui ne devroit pas être malin dans ces rencontres, lui amenoit Mylord *Southask* en perſonne. On avoit eu ſoin de renvoyer l'équipage de Son Alteſſe, parce que la *Southask* avoit aſſuré que ſon époux étoit allé faire un tour aux dogues, aux ours & aux taureaux : ſpectacle qui l'amuſoient agréablement, & dont il ne revenoit d'ordinaire que fort tard.

tard. Il n'eut garde de s'imaginer qu'il y eût si bonne compagnie au logis, n'y voyant aucun carrosse : mais s'il fut d'abord surpris de voir *Talbot* tranquillement assis dans l'anti-chambre de sa femme, son étonnement ne dura guères. *Talbot* ne l'avoit point vu depuis qu'on étoit revenu de Flandres ; & sans s'imaginer qu'il eût changé de nom : « Eh, bon jour, » *Carneguy*, bon jour, mon gros » cochon, lui dit-il, en lui ten» dant la main : d'où diable sors» tu, qu'on ne t'a point vu depuis » Bruxelles ? Que viens-tu faire » ici ? N'en voudrois-tu point aussi » à la *Soutkask* ? Si cela est, mon » pauvre ami, tu n'as qu'à tirer » pays : car je t'apprends que le » Duc d'*Yorck* en est amoureux, » & je te veux bien confier, qu'à » l'heure que je te parle, il est là-de» dans, qui lui en dit deux mots,

Soutkask interdit, comme on peut se l'imaginer, n'eut pas le tems de répondre à ces belles questions. *Talbot* le mit dehors comme son ami, & comme son serviteur lui conseilla de chercher fortune ailleurs. *Soutkask*, ne sachant rien de mieux à faire pour lors, remonta dans son carrosse; & *Talbot*, charmé de l'aventure, mouroit d'envie que le Duc sortît, pour lui en faire le récit : mais il fut bien surpris de trouver que le conte n'avoit plus rien de plaisant pour ceux qui y étoient de quelque chose; sur-tout il trouva fort mauvais que cet animal de *Carneguy* n'eût changé de nom, que pour s'attirer la confidence qu'il venoit de lui faire.

Cet incident rompit un commerce auquel le Duc d'*Yorck* n'eut pas grand regret : & bien lui prit de son indifférence; car

Madame *de Chesterfield* se mit d'elle - même entre ses mains, comme nous allons dire en reprenant la suite de son Histoire.

Fin du premier Tome.


TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA


Digitized by Google


Digitized by Google

